This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

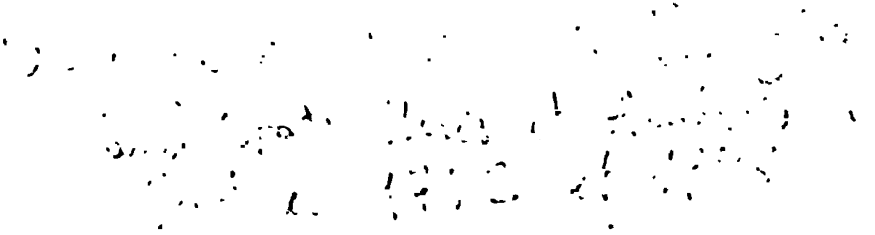
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



MÉLANGES

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇOIS

(DEUXIÈME PARTIE)

PARIS

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

—

1903

MÉLANGES

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇOIS

(DEUXIÈME PARTIE)

PARIS

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

—

1903

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇOIS

MÉLANGES

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇOIS

(DEUXIÈME PARTIE)

PARIS

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

1903

JOURNAL DE VOYAGE

DU

PRINCE DE BROGLIE

ET

LETTRES

DU

COMTE DE SÉGUR

DEUX FRANÇAIS

AUX

ÉTATS-UNIS

ET DANS LA

NOUVELLE ESPAGNE

EN

1782

JOURNAL DE VOYAGE

DU

PRINCE DE BROGLIE

ET

LETTRES

DU

COMTE DE SÉGUR

COMMUNIQUÉS AVEC UN AVANT-PROPOS

ET DES NOTES

PAR

LE DUC DE BROGLIE

PIÈCE N° 6. — *Mélanges.*

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS, 1903

Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

AVANT-PROPOS

Vers le milieu de l'année 1782, deux frégates françaises, l'*Aigle* et la *Gloire*, quittèrent le port de la Rochelle pour se rendre en Amérique, portant à leur bord quelques officiers qui rejoignaient l'armée de Rochambeau; parmi les passagers de la *Gloire* se trouvaient le prince de Broglie, colonel en second du régiment de Saintonge, fils aîné du maréchal de Broglie[1], et le comte de Ségur, colonel en second du régiment de Soissonnais, fils du marquis de Ségur[2], alors ministre de la guerre.

L'armée de Rochambeau était peu nombreuse et c'était une faveur enviée d'être désigné pour en faire partie. Le prince de Broglie et le comte de Ségur, malgré la haute situation de leurs parents, l'avaient longtemps sollicitée en vain; ils l'obtenaient enfin, mais un peu tard, car ils ne devaient arriver sur le théâtre de la guerre que pour voir les hostilités bien près de leur fin.

Depuis la prise de York-Town par Washington et Rochambeau, l'Angleterre avait perdu tout espoir de réduire à l'obéissance ses sujets révoltés. Elle était

1. Victor-François, duc de Broglie, né en 1718, maréchal de France et commandant en chef des armées du roi en Allemagne en 1760, mort en 1804.

2. Philippe-Henri, marquis de Ségur, né en 1724, ministre de la guerre en 1780, maréchal de France en 1783, mort en 1801.

résignée à reconnaître l'indépendance des États-Unis, et les difficultés relatives aux conditions de la paix à conclure avec la France et avec l'Espagne prolongeaient seules l'état de guerre.

Retranchées dans quelques places fortes où il était malaisé, et d'ailleurs inutile, de les attaquer, les troupes anglaises s'y tenaient sur une rigoureuse défensive : les opérations militaires étaient donc suspendues sur le continent américain, tandis que sur mer encore la lutte continuait assez vivement.

Aussi, lorsque après une navigation difficile à travers les croisières ennemies, M. de Ségur et M. de Broglie arrivèrent aux États-Unis, ils n'y trouvèrent pas l'occasion souhaitée par eux de se montrer sur les champs de bataille dignes du sang dont ils sortaient. Les marches et les contremarches absorbèrent leur activité, jusqu'au jour où ils apprirent que l'armée de Rochambeau, passant sous les ordres de M. de Vioménil, allait être transportée sur les côtes de l'Amérique méridionale, pour y préparer, de concert avec la flotte espagnole, une expédition contre les Antilles anglaises.

Ce changement de destination semblait leur ouvrir de nouveau la perspective de prendre part à quelque action de guerre importante. Vain espoir, qui fut encore trompé. Les lenteurs des Espagnols ne permirent pas de donner suite au projet d'expédition, et les Français attendaient toujours leurs alliés au rendez-vous indiqué, lorsque la nouvelle de la signature de la paix vint couper court à toute entreprise.

La campagne de nos deux jeunes colonels ne fut donc en réalité qu'un voyage, mais un voyage dont l'intérêt devait suffire à les dédommager de leurs peines, et à les consoler de leurs déceptions. Visiter, au moment même où elle était encore toute frémissante des luttes soutenues pour son indépendance, une nation née de la veille, sortant à peine de l'état sauvage, et qui pourtant attirait déjà l'attention de l'Europe entière par la nouveauté des principes de son organisation politique et sociale ; pénétrer ensuite dans ces colonies espagnoles dont l'accès était interdit aux étrangers avec un soin jaloux, et qui formaient comme un monde à part, presque entièrement inconnu : ce n'était pas chose banale pour des officiers de vingt-cinq ans, dont la vie s'était partagée jusqu'alors entre leurs garnisons et la cour de Versailles. Ils avaient beaucoup à voir, beaucoup à observer ; ils auraient aussi, ce qui plaît toujours à des Français, beaucoup à raconter au retour : c'est à quoi ils ne manquèrent pas.

Ils écrivirent l'un et l'autre la relation de leur voyage. M. de Ségur a inséré la sienne dans les *Mémoires* qu'il a publiés vers la fin de sa vie, et c'est un des morceaux les plus achevés de ce livre à bon droit célèbre. Le journal rédigé par le prince de Broglie a été conservé dans ses papiers. Quelques parties en ont paru dans la *Revue Française* en 1825, avec une courte introduction due à la plume de M. Charles de Rémusat : mais le texte entier n'a jamais été imprimé.

La *Société des Bibliophiles Français* a cru devoir

réserver une place à ce journal dans son nouveau volume de *Mélanges*. Elle a jugé qu'elle pouvait le publier sans manquer à aucune de ses traditions : car la pièce est en grande partie inédite, et les fragments qui ont vu le jour sont bien difficiles à retrouver aujourd'hui au fond des rares bibliothèques où se cachent encore quelques exemplaires de la *Revue Française*.

Invité par la *Société* à préparer cette publication, la pensée m'est venue d'y joindre quelques extraits des lettres que le comte de Ségur écrivait d'Amérique à sa femme, la comtesse de Ségur, née d'Aguesseau, lettres qui sont entre mes mains[1]. Cette correspondance est trop intime pour qu'il y ait lieu de la donner en entier au public ; mais les passages que j'ai cru pouvoir en détacher ont leur valeur, même quand on les rapproche des mémoires de M. de Ségur ; on y trouve des détails omis dans cet ouvrage, et des impressions du jour et de l'heure plus vives et plus fraîches que celles dont la trace a pu subsister dans un récit fait après coup.

Ou je me trompe fort, ou le lecteur des *Mélanges* prendra connaissance avec quelque plaisir des documents qui vont être mis sous ses yeux. Il y verra la peinture fidèle des sentiments, des idées, de cette jeune noblesse, imbue tout à la fois de ses traditions héréditaires et des doctrines les plus hardies des temps

1. Les lettres du comte de Ségur à la comtesse de Ségur appartiennent à Mme la comtesse d'Armaillé, née Ségur, qui m'a autorisé à en faire usage.

nouveaux, qui sous les drapeaux du roi de France venait défendre en Amérique la cause de la liberté républicaine. Sentiments et idées souvent contradictoires, dont le mélange inattendu dans les mêmes cœurs et dans les mêmes esprits constitue un curieux phénomène, et n'a pu exister qu'à une seule époque de notre histoire, à un seul moment de notre vie nationale, chez les représentants d'une seule des classes qui composaient alors la société française.

La physionomie du prince de Broglie nous apparaît à découvert dans son journal : que de piquants contrastes elle nous présente ! Il y a deux hommes en lui, qui se laissent voir et s'effaçent tour à tour au gré des incidents du voyage. Il y a d'abord un officier et un courtisan français de l'ancienne école, brave, aimable, spirituel et quelque peu futile ; faisant la cour à toutes les femmes au travers des hasards de sa vie militaire ; aimant à se vanter de ses succès auprès des « belles », quand il n'a pas à se glorifier d'autres exploits ; délicat d'ailleurs dans ses goûts, et mettant difficilement d'accord son engouement voulu pour les mœurs un peu grossières de ses hôtes américains, avec les habitudes de son éducation aristocratique. Et puis, il y a un jeune philosophe, disciple zélé et correct des écrivains et des penseurs alors en vogue, qui disserte sur les institutions politiques, recherche la société et la conversation des hommes d'État, traite longuement des questions d'administration et de finance. Ce philosophe s'enflamme pour l'indépendance des peuples et, quand il est arrivé

dans les colonies espagnoles, se complaît à prédire et à appeler de ses vœux la prochaine insurrection de ces contrées, non sans fulminer, comme de juste, contre l'inquisition, la superstition, les moines et le despotisme.

Cet assemblage, assez étrange à nos yeux, de frivolité et de sérieux se retrouve chez notre autre voyageur. Sans doute, dans les lettres que M. de Ségur écrit à sa femme, le chapitre des galanteries est laissé de côté, et fait place aux effusions d'une légitime et conjugale tendresse; mais, à cette différence près, ces lettres sont bien le pendant du journal du prince de Broglie. Ici encore nous sommes en présence d'un jeune soldat plein de vaillance, de joyeuse humeur et d'entrain, qui passe sans effort des plaisirs de son âge ou des préocupations de son métier à l'étude des plus hauts problèmes du gouvernement. Ici encore nous voyons le digne représentant d'une civilisation raffinée s'éprendre des usages, des lois, des vertus primitives d'un peuple bien rude assurément et bien peu policé. Il semble même que chez M. de Ségur l'admiration pour le spectacle que présente la démocratie américaine soit plus vive que chez son ami : du moins cette admiration est-elle exprimée avec plus de force, par une plume plus sûre d'elle-même, plus alerte et plus brillante. Inutile de dire que chez M. de Ségur aussi le despotisme espagnol, les moines et la superstition passent mal leur temps.

Si maintenant nous détournons nos regards de nos

deux héros, pour les porter sur leurs compagnons d'armes et d'aventures, dont la silhouette vivement esquissée apparaît çà et là dans leurs récits, c'est encore la même tournure d'esprit, ce sont les mêmes traits de caractère qui vont nous frapper. Les Lameth, les Lauzun, et tant d'autres, ne diffèrent pas sensiblement des Ségur et des Broglie; ils semblent coulés dans le même moule; comme eux ils se montrent, suivant l'heure et le lieu, raisonneurs ou légers, graves ou étourdis, insouciants ou enthousiastes; comme eux, ils savent rendre un égal hommage aux mérites d'un Washington, d'un John Adams, d'un Pedro de Nava, et aux grâces séduisantes des nonnes de Tercère, des quakeresses de Newport, ou des jeunes señoras de la Guaïra et de Caracas.

Ce qui domine chez tous, c'est la gaîté, cette qualité si française, et une souriante confiance dans l'avenir. Leur philosophie même, comme le dit quelque part le prince de Broglie, était une philosophie couleur de rose. Douloureux sujet de réflexions, quand on songe aux destinées qui leur étaient réservées! Les temps étaient proches, hélas! où la gaîté ne serait plus de mise, où le ciel cesserait d'être couleur de rose; et cet avenir qu'ils envisageaient avec tant d'espoir devait se montrer pour eux plus cruel que ne le comportent les chances ordinaires de notre misérable existence humaine.

« Demain, c'est la grande chose, » a dit le poète : « De quoi demain sera-t-il fait? » Demain, pour cette génération qui se berçait de si beaux rêves, demain

c'était la Révolution, avec ses ivresses et ses élans irréfléchis tout d'abord, puis bientôt avec ses jours sombres et terribles.

Qu'allait faire la Révolution de nos guerriers philosophes ? Quelques noms pris au hasard dans le Journal et dans les Lettres que nous publions vont nous l'apprendre. *D'Estaing*, le glorieux soldat de la vieille monarchie, périra sur l'échafaud, comme *Lauzun*, devenu le brillant général des armées républicaines. *Viomènil* mourra des blessures reçues le 10 Août en défendant le Roi. *Duplessis-Mauduit*, brave entre les braves, tombera massacré à Saint-Domingue par les nègres révoltés. *Champcenetz* se fera pamphlétaire et journaliste, travaillera avec Rivarol aux *Actes des Apôtres*, et payera de sa tête l'indépendance hardie de sa plume et de sa pensée. *Fersen*, après avoir vu son nom mêlé à une des plus lamentables pages de notre histoire, trouvera un jour un trépas sanglant dans les crises révolutionnaires de son propre pays. *Lynch* aidera Kellermann à gagner la bataille de Valmy. *Langeron*, passé au service de la Russie, commandera pendant trente ans les armées du Czar, aussi bien, hélas ! contre la France que contre la Suède ou la Turquie. *Montesquieu* et *Vauban* porteront sur la plage de Quiberon les grands noms dont ils sont héritiers, et échapperont par miracle au désastre de leurs frères d'armes. *Desoteux-Cormatin*, qui organisait si bien les bals pour les belles Américaines, conduira des bandes de chouans dans les bas chemins de la Bretagne et de l'Anjou.

Alexandre de Lameth, bien qu'ayant été longtemps un des chefs du parti avancé, sera obligé de fuir avec Lafayette en 1792, et passera comme lui de longues années dans les prisons de l'Autriche. J'en passe, pour ne pas prolonger outre mesure cette énumération. Que de fortunes diverses, tragiques le plus souvent, toujours dures et imprévues! Parmi tous ceux que je viens de nommer, en est-il un seul qui en quittant les côtes d'Amérique eût pu avoir le pressentiment même le plus lointain du sort qui l'attendait?

Je n'ai pas parlé de *Broglie* et de *Ségur* : il faut donner sur eux quelques détails de plus.

Le prince de Broglie, élu député de la noblesse d'Alsace aux États généraux en 1789, siégea du côté gauche de l'Assemblée constituante et fut appelé en 1791 par ses collègues au fauteuil de la Présidence[1]. Puis, son mandat expiré, il reprit du service militaire, et devint chef d'état-major de l'armée du Rhin. Il se retrouvait là dans son véritable élément, et tout son désir eût été, au milieu des crises politiques qui se préparaient, de continuer à servir la France dans les camps. Mais la Révolution ne pouvait s'arrêter au point précis jusqu'où il lui avait convenu de la suivre, et le flot montant ne devait pas tarder à l'engloutir. Destitué au lendemain du 10 Août pour avoir refusé de prêter un autre serment que celui de la fidélité à la Nation et au Roi, il fut arrêté peu après, subit une longue détention

1. Le président de l'assemblée changeait tous les mois. Le prince de Broglie fut élu président au mois d'août 1791.

et monta sur l'échafaud au moment où se préparait déjà la réaction de Thermidor. Le tribunal révolutionnaire l'avait condamné sur un rapport fourni par Carnot, qui trouvait, comme on le voit, le temps de songer à autre chose qu'à organiser la victoire [1].

M. de Ségur, plus favorisé, échappa au fer des bourreaux, mais non pas au malheur des temps. Il avait, depuis son retour des États-Unis, occupé de grands postes diplomatiques, et représenté successivement la France comme ambassadeur en Russie, à Berlin. Privé de tous ses emplois, ruiné par l'insurrection de Saint-Domingue, il dut, pour se soustraire aux dénonciations des patriotes et à la tyrannie jacobine, se cacher dans une retraite obscure où il lutta longtemps et péniblement contre la misère. Il sortit de cette retraite quand l'ordre fut rétabli en France, et sous le Consulat et l'Empire, parvint aux plus hautes positions, tandis que ses travaux littéraires lui ouvraient les portes de l'Académie française. Il mourut au mois d'août 1830, comblé de jours, d'honneurs, et de réputation.

Son existence en somme fut aussi longue et bien remplie que celle de son compagnon d'Amérique avait été courte et prématurément tranchée. Ne plaignons pas trop cependant celui des deux qui mourut assez jeune pour emporter tout entière dans la tombe sa foi naïve dans les idées auxquelles il avait consacré sa vie. Quand le prince de Broglie tomba victime des fureurs

1. V. Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, t. IV, p. 341.

de la Convention, il pouvait croire, il croyait qu'une tempête passagère s'était déchaînée sur la France, et qu'une fois l'orage apaisé on verrait luire de nouveau et pour toujours sur notre pays le soleil de la justice et de la raison. Ses dernières recommandations à son fils témoignent de cette sereine et inaltérable conviction : il lui défendait, quoi qu'il arrivât, de désespérer de la liberté ! Quarante ans plus tard, après avoir assisté à une série presque indéfinie de convulsions violentes et d'agitations stériles, le comte de Ségur pouvait-il avoir conservé la même confiance dans la vertu intrinsèque et le triomphe nécessaire des principes pour lesquels il avait combattu jadis ? Sénateur et grand maître de cérémonies sous l'Empire jusqu'au jour où il vota la déchéance de Napoléon, pair de France sous la première Restauration, rétabli dans tous ses titres et toutes ses dignités à la Cour impériale sous les Cent-Jours, rappelé plus tard à la Chambre des Pairs par Louis XVIII, vivant assez enfin pour saluer en 1830 l'avènement d'un nouveau régime, n'avait-il pas dû, à chacune des étapes successives de sa carrière, laisser comme accroché aux ronces du chemin un lambeau des ardeurs et des enthousiasmes de sa jeunesse ? On trouvera sans doute que, poser la question, c'est y répondre.

Un mot encore avant de terminer ces lignes déjà trop longues. Des esprits chagrins ont reproché avec amertume aux jeunes gentilshommes du temps de Louis XVI le mouvement qui les porta à seconder l'essor des idées nouvelles, devenues trop promptement les idées révolu-

tionnaires. On leur a fait un crime, et un crime irrémissible, de ce qu'on a appelé leur coupable imprudence et leur fol aveuglement. On les a rendus responsables des maux dont ils devaient être les premières victimes. Je suis persuadé que les lecteurs des pages qui vont suivre ne voudront pas souscrire à des appréciations aussi sévères. Ces jeunes gens ont tant de flamme, un amour si vrai du bien public, un culte si passionné pour tout ce qui leur paraît juste et beau! Qui donc pourrait ne pas leur en tenir compte? En admettant qu'ils se soient trompés, ce que je n'ai pas à rechercher ici, leur erreur fut si noble et si désintéressée! Leur sincérité généreuse désarme la critique, comme leur bonne grâce force toutes les sympathies. Si la morose expérience, qui pour nous est le fruit de cent vingt années de malheurs et de troubles, leur a fait défaut, devons-nous en être surpris? Et s'ils ont cédé à des entraînements que ne comprend plus guère l'indifférence désenchantée de nos contemporains, avons-nous bien le droit de les en blâmer? Non, ne les blâmons pas : envions-les plutôt. Envions-les d'être entrés dans la vie à une époque où des horizons nouveaux semblaient s'ouvrir devant l'humanité rajeunie, où toutes les espérances paraissaient légitimes, toutes les chimères réalisables; envions-les d'avoir pu, dans leurs brillantes années, goûter, avec une plénitude qui n'a jamais été connue depuis, le plus réel peut-être des biens de ce monde, l'illusion!

DUC DE BROGLIE.

JOURNAL DU VOYAGE

DU

PRINCE DE BROGLIE

COLONEL EN SECOND

DU RÉGIMENT DE SAINTONGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD

1782-1783

Journal de mon voyage commencé en 1782
et qui finira
ne sçais quand ni comment.

Je suis parti de Paris pour l'Amérique le 12 avril 1782. Le chevalier de Lameth était mon compagnon de voyage[1]. Nous avions tous deux le cœur dans une situation convenable pour des jeunes gens qui quittent leurs parents, leurs amis, leurs femmes, leurs maîtresses, et Paris : aussi fûmes-nous pendant près d'une journée sans nous dire un seul mot. Arrivés à Brest avec beaucoup de peine, à cause des mauvais chemins, nous y fûmes retenus pendant six semaines, tantôt par des vents contraires, tantôt par une croisière puissante que les Anglais faisaient devant le port. Enfin le 19 de mai, la *Gloire*, frégate

1. Alexandre de Lameth, né en 1760, député aux États Généraux en 1789, émigré en 1792, et prisonnier en Autriche avec La Fayette, fut préfet sous l'Empire et membre de la Chambre des députés sous la Restauration. Mort en 1832. Alexandre de Lameth était cousin germain du prince de Broglie.

de 32 canons, portant du 12, chargée de 2 millions, mit à la voile pour porter ces secours précieux à l'armée de Rochambeau.

MM. de Lauzun[1], le comte de Ségur, le prince de Broglie, de Sheldon, de Loménie[2], chevalier de Lameth, le baron de Montesquieu[3], de Polarski, le vicomte de Vaudreuil[4], et un aide de camp du roi de Suède, nommé M. de Liliehorn, étaient les passagers confiés au sort de la *Gloire*, et à la conduite de M. le chevalier de Vallongue, qui la commandait.

Nous n'étions encore qu'à trois lieues de Brest, lorsqu'un vent du nord-ouest très violent s'éleva et nous força de prendre le pas-

1. Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun, plus tard duc de Biron, député aux États Généraux en 1789, général des armées de la République en 1792, mort sur l'échafaud le 31 décembre 1793.

2. Le comte Alexandre de Loménie, neveu du cardinal, mort sur l'échafaud en 1794.

3. Le baron de Montesquieu, petit-fils de l'auteur de *l'Esprit des lois*, et son dernier descendant direct, né à Paris en 1753, émigra en 1792, prit part à l'expédition de Quiberon, et parvint à échapper au désastre. Mort en Angleterre en 1832.

4. Jean-Louis de Rigaud, vicomte de Vaudreuil, cousin de l'amiral de ce nom, né en 1762, colonel en 1785, émigra en 1789, et ne rentra en France qu'à la Restauration. Louis XVIII lui accorda le grade de lieutenant général. Mort en 1816.

sage du Raz de Tulinguet. Quand nous fûmes au large, une sorte de tempête s'éleva. Nous savions que les Anglais, au nombre de 22 vaisseaux, n'étaient pas éloignés, en sorte qu'il était indispensable de ranger la côte pour les éviter. Cette nécessité pensa nous être très funeste, car, le vent augmentant toujours, nous fûmes menacés dans la journée du 20 d'être jetés sur des écueils appelés les Glenans où la frégate la *Charmante* avait péri l'année d'auparavant. Enfin le temps se calma, mais, la guibre[1] de notre frégate étant brisée, nous fûmes obligés de relâcher à Paimbœuf, dans la rivière de Nantes.

Depuis cette époque jusqu'à celle du 15 juillet, nous ne fîmes plus que parcourir la côte de port en port, recevant toujours des ordres du ministre qui nous flattaient d'un départ prochain, et qui, par des réembarquements multipliés, nous faisaient véritablement faire le métier de pilotes côtiers. Enfin rendus à la Rochelle, comme à notre

1. On donnait ce nom à la charpente placée en saillie devant l'étrave du bâtiment.

dernière destination, nous reçûmes ordre d'en partir de conserve avec l'*Aigle*, frégate de 40 canons, portant du 14, commandée par M. le chevalier de la Touche[1]. Nous mîmes à la voile le 15, et au bout de trois semaines de navigation longue et continuellement contrariée par des calmes, l'*Aigle* ayant à son bord beaucoup de malades et craignant de manquer d'eau, M. de la Touche prit le parti de relâcher aux Açores.

L'île Fayal est celle où il se proposait d'aller, mais le vent s'y opposa : il nous dirigea sur Tercère dont le port est si dangereux qu'il fallut se réduire à croiser devant pendant qu'on ferait de l'eau. Angra est la capitale de cette île, et la ville principale de l'archipel des Açores composé de sept ou huit îles; c'est là que le gouverneur portugais réside, que les consuls des différentes nations se tiennent, et qu'une espèce de conseil souverain siège. Nous descendîmes à terre par un assez gros temps, et dans une

1. Louis Levassor de la Touche, connu plus tard sous le nom de Latouche-Tréville, né en 1745, capitaine de vaisseau en 1780, député aux États Généraux en 1789, reprit du service dans la marine en 1792, et parvint au grade de vice-amiral. Mort en 1804.

fort mauvaise embarcation; nous vîmes le gouverneur, qui nous reçut avec une pompe très imprévue, une étiquette scrupuleusement observée, et une frugalité plus remarquable encore; car il ne donne jamais un verre d'eau à personne. Nous dînâmes chez le consul français nommé Perez; il fit un extraordinaire pour nous bien recevoir, car outre un excellent aloyau, de très bon poisson, de bon vin et de l'eau très claire, il nous donna encore à dîner sa femme, moins blanche que son eau, mais assez jolie, et sur laquelle je crois que Lauzun a pris des renseignements particuliers; cette pauvre petite, âgée de trente-cinq ans, n'avait jamais encore dîné avec aucun étranger; elle était d'une joie vraiment touchante, et elle exprimait tout ce qu'elle pensait en portugais, ce qui exigeait de sa part et de la nôtre une très grande activité dans les yeux. L'après-midi nous allâmes à une espèce de vide-bouteille appartenant au consul; une petite maison fraîche était ce qu'on appelait pompeusement le château; une petite allée de citronniers de cinquante pas de longueur

représentait le parc, et sept à huit arpents composaient le total de la terre ; le tout acheté 750 livres tournois, et pouvant valoir un jour 1752 liv. 10 sous au moyen de l'activité, de l'intelligence, des vues et des ressources du possesseur. On nous y servit du lait très frais, des fruits, et nous nous en retournâmes ensuite à la ville par un chemin presque entièrement creusé dans la montagne.

En rentrant, nous rencontrâmes le consul anglais qui, par hasard, se trouvait en même temps chargé des affaires d'Espagne, et qui, ne prenant aucune connaissance de la guerre, traitait tous les partis avec une égalité vraiment philosophique. Nous lui déclarâmes que, quoique décidés à faire le plus de mal possible à ses compatriotes, nous partagions ses sentiments noblement impartiaux. Il nous mena souper chez lui, où le porter, le thé et d'autres bonnes liqueurs furent les témoins que nous invoquâmes de notre mutuelle confiance et amitié. Le consul anglais proposa pour le lendemain une partie qui parut d'abord extraordinaire, et qu'on accepta cependant : ce fut d'aller à un couvent habité

par des nonnes d'une vertu distinguée, chargées de l'éducation d'une vingtaine de demoiselles, auxquelles elles inspiraient l'horreur du vice, sans leur prêcher pourtant une morale trop austère. Arrivés devant le parloir, M. de Lauzun, le comte de Ségur, le vicomte de Fleury[1] et moi, nous vîmes entrer majestueusement l'abbesse à cheveux gris, armée de sa crosse, et suivie de sa jeune cohorte. Les premiers compliments se passèrent en révérences, espèce de conversation d'autant plus convenable que nous n'avions qu'une interprète pour quatre Français et vingt Portugaises. Elles étaient la plupart jolies, ornées de grands yeux noirs, de jolies dents, de belles tailles, de l'apparence la plus coquette; mais le tout un peu obscurci par une nuance de teint basané, pour ne pas dire jaune. M. de Lauzun, comme brigadier, comme plus aimable, comme vêtu singulièrement, enfin peut-être comme un des plus sensibles, fut le premier auquel on plut et

1. André Arsène de Rosset, vicomte de Fleury, né en 1761, passa en Amérique peu de temps après Lafayette et se distingua à la défense du fort Mifflin et à l'attaque de Stone-Point (1779). — Aide de camp de M. de Choisy en Amérique en 1782.

qui charma; une jeune pensionnaire nommée la signora Dona Maria Ermegilina Francisca Genoveva di Marcellos di Conniculo di Garbo lui sourit d'abord, lui jeta ensuite une rose à travers la grille, lui demanda son nom, lui présenta un coin de son mouchoir, qu'il saisit, et qu'elle tendit ensuite en l'attirant à elle; espèce de vibration qui, après s'être fait d'abord sentir dans le poignet des deux parties, se communiqua subitement à leurs épaules, et n'eut plus à faire pour parvenir à leurs cœurs qu'un seul petit pas qui fut bientôt franchi. Dès ce moment les yeux entrèrent en exercice; les billets doux s'ensuivirent, et quoique ces impromptus, italiens quand ils étaient expédiés par Lauzun, et portugais lorsqu'ils partaient de la main de Dona Maria, ne fussent que devinés par les intéressés, et par conséquent nullement entendus de l'abbesse, qui lisait cependant tous les deux avec un sourire favorable, l'intrigue chemina vite. Les cadeaux ne tardèrent pas; un mutuel échange de cheveux, d'anneaux, et du portrait de Lauzun, dont une brouillerie amoureuse le rendait posses-

seur, contre un scapulaire de sa maîtresse, achevèrent de compléter son bonheur platonique.

Un aussi bon exemple fut suivi par M. de Fleury, M. de Ségur et moi. Les mêmes procédés furent observés par les maîtresses qui nous choisirent. La mienne, nommée Dona Eugenia Euphemia Athanasia Marcelina di Antonios di Mello, joignait au maintien le plus modeste l'attrait piquant d'une physionomie voluptueuse et expressive. Nous nous écrivîmes coup sur coup dans la matinée trois billets plus ardents les uns que les autres; je composai de plus une petite chanson qui fut aussitôt cruellement travestie en prose portugaise par le consul. L'après-midi, nouvelle visite, nouvelles amours, toujours des frémissements de mouchoirs, des signes expressifs, des serments d'autant plus touchants qu'ils étaient impossibles à tenir. Le lendemain, jour indiqué pour le départ, nous allâmes prendre congé, et nous trouvâmes le parloir orné de fleurs appelées dans le pays *regrets*. Ces symboles touchants rendirent la conversation tendre; on ne se sépara point

sans larmes. Ma maîtresse me donna son scapulaire qu'elle portait au col depuis quelques jours; je la priai de recevoir un anneau; elle me promit de prier pour moi, en revanche je m'engageai à ne jamais l'oublier, et je suis fidèle, comme il paraît par la longueur de mon récit.

Les Portugaises sont fort jalousées par leurs maris à Tercère comme ailleurs; mais elles s'en dédommagent aussi comme ailleurs. Les jalousies de leurs fenêtres sont presque toujours entr'ouvertes; elles accueillent secrètement les étrangers, et ne passent pas pour être infiniment cruelles.

Nous soupâmes le soir chez le consul anglais, et nous vîmes danser le *fandango* par un jeune sous-diacre désigné pour être évêque du pays. L'indolence, la superstition et la hauteur portugaise empêchent Tercère et les autres îles de cet archipel de faire un commerce utile et vivant avec les autres nations. Il se borne à un échange de farine avec du vin de Madère, et quelques autres marchandises tirées de la métropole pour fournir à l'habillement des Portugais. La

cour souveraine est présidée dans les cas un peu importants par le gouverneur. Les parties peuvent néanmoins appeler de ces jugements à la cour de Lisbonne. Il y a à Angra un détachement de l'Inquisition; le commissaire qui y réside fait de temps en temps des exemples assez sévères; il ne se permet cependant pas l'auto-da-fé, mais l'emprisonnement, le bannissement, l'exil, le tout dûment suivi de confiscations de biens, sont ses divertissements ordinaires, au moyen de quoi l'ignorance, le despotisme, la jalousie et le libertinage le plus effréné se soutiennent et prospèrent à Angra plus qu'en aucun autre lieu du monde.

Le port de cette ville ne peut pas être très fréquenté, parce que le fond en est mauvais; il n'est défendu que par un ouvrage à moitié ruiné que les Français construisirent, lorsque *par intérim* ils furent maîtres de ce lieu. On compte dans la ville et dans l'île environ 15000 habitants, dont près de 700 religieux ou religieuses.

Nous repartîmes de Tercère le 5 août, et nous continuâmes à être fort contrariés par

les calmes. A force de patience nous approchions cependant de notre destination, et nous n'étions plus à peu près qu'à 200 lieues des côtes de l'Amérique septentrionale, lorsqu'à minuit nous nous trouvâmes bord à bord d'un vaisseau anglais de 74; on sait que c'était l'*Hector*[1], pris au combat de M. de Grasse, que la *Gloire* se battit seule contre lui pendant trois quarts d'heure, que l'*Aigle* la joignit ensuite; que le combat dura jusqu'au jour; que le vaisseau anglais était tellement désemparé qu'il ne manœuvrait plus; et que nous nous occupions des moyens de l'aborder, lorsqu'à la découverte de plusieurs voiles au vent le souvenir de notre destination força M. de la Touche à continuer sa route. Les deux frégates étaient assez maltraitées dans leurs voiles et agrès; elles avaient perdu 12 ou 15 tués, et une vingtaine de blessés. On assure que l'*Hector* était tellement avarié qu'il a depuis sanci[2]

1. Le récit dramatique du combat des frégates la *Gloire* et l'*Aigle* contre l'*Hector* se trouve tout au long dans les *Mémoires* du comte de Ségur.

2. *Sancir*, terme de marine aujourd'hui peu usité, se dit d'un navire qui coule à fond en plongeant par l'avant.

sous voiles à 300 lieues de la côte, c'est-à-dire péri corps et biens.

Les frégates n'avaient pas assez souffert pour perdre considérablement de leur marche, mais les vents nous contrarièrent encore quelque temps. Enfin, le 12, de très bon matin, nous reconnûmes l'entrée de la Delaware, et nous nous préparions à mouiller entre les caps May et James, lorsqu'une brise contraire s'y opposa : l'amarinage un peu long d'un petit brick anglais qui par mégarde vint se jeter dans nos mains consomma le reste de la journée. M. de la Touche se vit forcé de mouiller le long de la côte; il envoya un canot à terre chercher des pilotes pour entrer dans la Delaware; mais le vent brisa le canot à la côte; plusieurs matelots se noyèrent, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'officier s'échappa. Le lendemain à la pointe du jour, une flottille anglaise composée d'un vaisseau de 64, d'un de 50, de 2 frégates et de 2 autres bâtiments légers parut à deux portées de canon, et au vent. Elle était commandée par le commodore Elphin-

stone[1]; le prince Williams[2] était embarqué sur son vaisseau.

L'apparition d'une aussi nombreuse compagnie força M. de la Touche à appareiller au plus vite avec la *Gloire*, et à se précipiter sans délai dans la Delaware, quoique sans pilote. La navigation y est fort dangereuse. Nous prîmes le mauvais chenal. L'*Aigle* toucha deux fois. La route que nous tenions parut si dangereuse aux ennemis eux-mêmes qu'ils prirent le parti de mouiller à deux grandes portées de canon de nous. M. de la Touche en fit autant. Il nous arriva des pilotes. Il se tint un conseil de guerre à bord de l'*Aigle*, dans lequel, attendu l'extrême danger de la position, M. le baron de Viomenil[3] prit le parti d'ordonner à tous les

1. Georges Keith Elphinstone, plus tard lord Keith, né en 1742, marin anglais, parvint au grade d'amiral et commanda les flottes anglaises au temps des guerres de la République et de l'Empire. Mort en 1823.

2. Le prince Guillaume, troisième fils du roi Georges III, né en 1765, servait alors dans la marine en qualité de *midshipman*. Il porta plus tard le titre de duc de Clarence et monta sur le trône d'Angleterre en 1830 sous le nom de Guillaume IV. Mort en 1837.

3. Antoine-Charles, baron de Vioménil, né en 1723, lieutenant-général, commanda en second sous Rochambeau en Amérique.

officiers passagers sur les deux frégates de s'embarquer sur-le-champ dans des canots et de le suivre à terre; il ordonna en même temps d'employer les chaloupes à envoyer à terre les 2500000 livres dont les frégates étaient chargées. Le premier de ces ordres fut exécuté sans délai, et nous arrivâmes sur la côte d'Amérique le 13, environ à six heures du soir, sans valets, sans chemises, et avec l'équipage du monde le plus leste. Nous nous arrêtâmes d'abord chez un gentleman nommé Mandlaw qui nous donna à manger. Après quoi, M. de Vioménil, qui se décida à passer la nuit dans ce lieu, envoya les jeunes gens dans le pays, les uns pour faire rassembler quelques milices, les autres pour trouver des chariots afin de faire transporter le lendemain l'argent que devaient apporter les chaloupes pendant la nuit. Nous partîmes, le comte de Ségur, Lameth et moi, pour remplir cet objet, et nous fîmes pendant la nuit environ

En 1792, il fut blessé en défendant le Roi à l'attaque des Tuileries le 10 Août, et mourut peu après des suites de sa blessure. Il avait un frère qui fut maréchal de France sous la Restauration.

12 milles à pied pour arriver à une espèce d'auberge assez mal pourvue, nommée *Outh's Tavern*. Je trouvai le moyen d'y rassembler trois chariots attelés de quatre chevaux, et le lendemain à quatre heures du matin je grimpai sur un cheval qu'on me donnait à l'essai pour amener mon convoi d'équipages au général. Je n'étais plus qu'à une lieue du bord de la mer, lorsque je rencontrai M. de Lauzun, qui me dit que l'argent était arrivé à trois heures du matin, et qu'on en avait déjà déposé sur la plage environ la moitié, lorsque deux chaloupes armées et qu'on soupçonnait pleines de réfugiés avaient paru; qu'elles s'étaient avancées avec résolution vers le lieu où les bâtiments chargés de nos richesses étaient mouillés; que M. de Vioménil n'ayant avec lui que trois ou quatre fusiliers ne s'était pas avec raison cru en état de défense, qu'il avait fait jeter à la mer environ 1 200 000 livres qu'on n'avait pas eu le temps de débarquer, et que ce général, muni du reste du trésor, l'avait placé d'abord sur quelques chevaux, ensuite sur un chariot, et se sauvait avec vers Dou-

vres, où lui Lauzun allait le devancer.

Cette information m'engagea à changer de route. Je résolus d'aller avertir mes compagnons de ce qui se passait; je payai les conducteurs de chariot, et je commençais à galoper du côté de ma couchée, lorsque des cris que j'entendis à côté de moi dans le bois fixèrent mon attention. J'arrêtai, et je vis des matelots et deux ou trois valets, qui se croyant poursuivis par l'ennemi fuyaient à pied de leur mieux. Ils s'étaient crus coupés en m'entendant galoper devant eux; je les rassurai et j'appris d'eux que M. le marquis de Laval[1], M. de Langeron[2], Boson[3] et quelques autres menaient aussi dans le même bois une vie errante et inquiète. Je quittai ces effarouchés en croyant aper-

1. Anne Alexandre Marie Sulpice de Montmorency, marquis, puis duc de Laval, né en 1747, maréchal de camp en 1783, émigra à la Révolution, devint lieutenant général et pair de France en 1814. — Mort en 1817.

2. Andrault, comte de Langeron, né à Paris en 1763, émigra en 1790, passa au service de Russie où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il obtint dans l'armée russe les grades les plus élevés et les commandements les plus importants. Mort en 1831.

3. Boson de Talleyrand-Périgord, frère du prince de Talleyrand, né en 1764, lieutenant général et gouverneur de Saint-Germain en Laye sous la Restauration.

cevoir un chariot que je pouvais imaginer être celui du baron de Vioménil. On m'avait tant dit que les chevaux américains étaient tous bons, qu'ils sautaient à merveille, que je me confiais entièrement au mien, qui par distraction fit une panache très complète. Je m'écorchai un peu le nez, je me trouvai plus étourdi que de coutume, et cependant comme il fallait prendre un parti, je remontai à cheval, et je rejoignis mes compagnons, auxquels j'appris la suite de nos aventures : ils se décidèrent aussitôt à gagner Douvres qui paraissait le rendez-vous.

Nous partîmes donc pour nous rendre en cette ville éloignée de 17 milles. J'avais pour tout équipage un portefeuille assez gros qui m'incommodait beaucoup à porter, et je maudissais fort son volume, lorsque je rencontrai un matelot de la *Gloire*, qui, effrayé ainsi que les autres, s'était enfui; il mourait de faim, et comme le besoin rend tendre, il se jeta à mes genoux ou plutôt à ceux de mon cheval pour me demander d'avoir soin de lui. Je l'accueillis en très bon prince; je lui donnai d'abord à manger, puis, consi-

dérant que j'étais absolument dénué de serviteur, je jugeai convenable de faire de ce malotru, complètement goudronné, le compagnon intime de mes infortunes. En conséquence, je louai un cheval pour mon écuyer sur lequel il s'amarra de son mieux, je lui confiai mon portefeuille, et je commençai déjà à me prévaloir vis-à-vis de mes camarades de l'avantage que mon nouveau confident me donnait sur eux, tant l'amour-propre est naturel à l'homme.

Nous étions à moitié chemin de Douvres lorsque nous rencontrâmes un aide de camp de M. de Vioménil. Nous apprîmes de lui que les ennemis et la marée s'étant retirés en même temps, le général avait jugé possible d'essayer à repêcher les barriques qu'on avait jetées à la mer, et qu'il était retourné sur le lieu du débarquement pour présider à ce travail. L'aide de camp ajouta que M. de Vioménil nous chargeait de conduire à Douvres le premier convoi d'argent qu'il abandonnait à nos soins. Ce convoi nous joignit quelques moments après. Il était d'environ 1 500 000 francs. Nous le fîmes

répartir sur trois chariots expédiés par M. de Lauzun et nous arrivâmes ainsi fort doucement, mais fort sûrement, à Douvres, où le général ne nous joignit qu'à onze heures du soir; il était parvenu à sauver les restes de nos millions.

Nous séjournâmes ce jour-là à Douvres, qui est une petite ville assez jolie, et qui compte environ 1500 habitants. J'y fis mon entrée dans la société anglo-américaine sous les auspices de M. de Lauzun. Je ne savais encore dire que quelques mots anglais; mais je savais fort bien prendre du thé excellent avec de meilleure crème; je savais dire à une demoiselle qu'elle était *pretty*, et à un gentleman qu'il était *sensible*, ce qui signifie à la fois bon, honnête, aimable, etc., au moyen de quoi j'avais les éléments nécessaires pour réussir.

Nous ne savions encore ce qu'il était advenu de nos frégates, leur sort nous inquiétait, en sorte que je résolus d'aller en reconnaissance sur le bord de la mer avec ma lunette. En arrivant sur une espèce de morne, j'eus la douleur de voir l'*Aigle* rasée

comme un ponton, échouée sur un banc, et encore entourée d'embarcations anglaises qui étaient venues pour l'amariner et la piller; la *Gloire*, plus heureuse et plus légère, avait touché et s'était échappée. Je la revis trois jours après à Philadelphie où M. de Vioménil me dépêcha pour porter des lettres à M. de la Luzerne[1], et avertir sur la route les commandants des milices provinciales de fournir des détachements pour l'escorte et la sûreté du convoi d'argent.

Je marchai assez vivement pendant deux jours pour me rendre à Philadelphie. Il faisait fort chaud, mais la beauté du chemin, l'agrément du pays que je parcourais, la majesté imposante des forêts que je traversais, l'air d'abondance répandu de toutes parts, l'hospitalité des habitants, la blancheur et la gentillesse presque générale des femmes, tout contribuait à me dédommager par des sensations délicieuses des fatigues que j'éprouvais en trottant incessamment

1. Anne-César, chevalier de la Luzerne, militaire et diplomate, envoyé extraordinaire en Bavière (1776) et aux États-Unis (1778), ambassadeur à Londres en 1788. Mort dans cette ville en 1791

sur un mauvais cheval. Enfin j'arrivai à Philadelphie, cette capitale célèbre d'un pays tout nouveau.

Philadelphie, ou la ville des Frères, est située sur la rive Est de la Delaware, à 5 milles au-dessus du confluent de cette rivière avec celle de Schuylkill; elle est la capitale de la Pensylvanie, province qui renferme 300 000 habitants, dont un quart d'Allemands. La population de Philadelphie est évaluée à 30 000 âmes, sans compter les nègres, qui sont peu nombreux, et presque tous libres.

Penn, fils de l'amiral de ce nom et qui mourut ensuite à Londres, retenu en prison pour dettes, Penn fonda Philadelphie à la fin du siècle dernier. Il avait formé un plan régulier qu'il prétendait calqué d'après celui de la fameuse Babylone. Par son projet, la ville devait s'étendre 1 mille parallèlement à la Delaware, 2 milles perpendiculairement au cours de ce fleuve, ce qui faisait de Philadelphie un parallélogramme régulier divisé en rectangles égaux. Cinq grandes places, dont une plus vaste

au centre, et un large quai, élevé le long du fleuve, devaient rendre en même temps cette ville commode et magnifique; mais ce beau plan ne fut pas mis à exécution. Chaque négociant, occupé de sa commodité, a construit une espèce de quai à la porte de son magasin, y met ses vaisseaux à l'abri lors de la débâcle des glaces, et cet assemblage de quais irréguliers forme au niveau de la rivière une espèce de rue malsaine, humide, appelée Waler-Street. Quoi qu'il en soit de ce défaut, la ville de Philadelphie est vaste, ses rues sont tirées au cordeau; elles ont 60 pieds de large, et l'on y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied. On n'y voit aucune promenade, ni jardins publics. L'hôpital, la maison de ville, la prison et quelques églises sont les seuls édifices remarquables.

L'église du Christ est une des plus belles : elle n'est cependant décorée ni par des tableaux, ni par des dorures, mais seulement par quelques colonnes, un jeu d'orgues et un grand rideau de velours qui couvre l'autel. On compte à Philadelphie des pres-

bytériens, des anabaptistes, des méthodistes, des sectaires de la nouvelle lumière, des quakers, des catholiques. Chacun y vit avec une grande liberté de religion et du meilleur accord possible.

La maison d'État où s'assemblent le Congrès et le Conseil de Pensylvanie renferme aussi des salles où la justice se rend. C'est un bâtiment écrasé par une grosse tour, massive, carrée et peu solide.

La salle du Congrès est au rez-de-chaussée, elle est vaste et sans autres ornements qu'une mauvaise gravure de Montgommery[1], une de Washington, et la déclaration de l'indépendance. On y voit de plus treize tables, revêtues chacune d'un tapis vert; un des principaux représentants de chacun des treize États unis siège dans l'assemblée vis-à-vis d'une de ces tables. Le président du Congrès est placé au milieu de la salle sur une espèce de trône, le greffier est au-dessous de lui. Chaque membre de l'assemblée a le droit de discuter, d'exposer son

1. Richard Montgommery, né en 1737, général américain, tué en 1775 au siège de Québec.

avis verbalement ou par écrit, et la pluralité des voix l'emporte, car le président n'a que sa voix de même que tout autre membre. Dans une aile contiguë à la salle du Congrès se trouve un logement destiné à recevoir les ambassadeurs sauvages. Le bureau de la guerre est aussi placé dans le même corps de bâtiment, ainsi qu'une grande salle où l'on renferme avec soin et avec ordre les drapeaux et autres trophées pris sur l'ennemi. Derrière le Staten-House on remarque la prison, qui est le seul édifice où l'on trouve un peu d'architecture.

Philadelphie, située dans l'extrémité d'une plaine riante et fertile, a fort peu d'apparence de loin, à cause du peu d'élévation de ses maisons. Cette ville est entièrement ouverte du côté de la terre. Le Schuylkill, qui la couvre d'un côté, est guéable en plusieurs endroits, et n'arrêterait par conséquent pas l'ennemi.

Les Anglais s'étaient mal fortifiés pendant l'hiver de 1778. Une longue chaîne de redoutes isolées formait leur ligne du côté du Nord, et à l'Ouest où vers le Schuylkill

leur flanc était absolument sans défense; il est vrai qu'ils comptaient avec raison sur la supériorité de leurs troupes.

Philadelphie est moins accessible du côté de la Delaware. La navigation de ce fleuve est dangereuse pour les gros vaisseaux, et elle se termine à Philadelphie pour les vaisseaux de 50 canons. Les sloops et autres bâtiments de guerre légers peuvent seuls remonter à 10 lieues au-dessus, c'est-à-dire jusqu'à Trenton, où une espèce de cascade assez rapide arrête le cours de la marée.

La Delaware serait aisée à défendre en construisant des forts dans plusieurs petites îles qui s'élèvent au milieu de ce fleuve. Le mauvais fort de Mude-Island, que protégeaient des chevaux de frise dont le canal était obstrué, suffit en 1777 pour arrêter pendant six semaines l'escadre de l'amiral Howe. Deux des vaisseaux de cette escadre, l'*Augusto* et le *Merlin*, sautèrent le 22 octobre sous le feu du fort de Mude-Island.

Le fort de Red-Bank, sur la côte Est de la province de Jersey, que la Delaware sépare de la Pensylvanie, remplit le même

objet que celui de Mude-Island. Ils furent l'un et l'autre évacués par les Américains, le 16 novembre, et démolis par les Anglais.

On trouve à 4 milles au-dessous de Philadelphie une pointe appelée Glocester, qui offre encore une position avantageuse pour la défense de Philadelphie, mais on n'y a jamais établi qu'une mauvaise batterie.

Il résulte de ces observations qu'un officier intelligent et instruit m'a mis à même de faire sur les lieux, que si l'on fortifie Mude-Island et les autres points ci-dessus indiqués, il deviendra impossible d'attaquer Philadelphie par le fleuve; mais en descendant sur la plage basse de Chester, à 15 milles de la ville, on ne trouverait d'autre obstacle pour y marcher que le Schuylkill, qui est guéable en deux endroits, que l'on pourrait à la vérité défendre par quelques redoutes.

Je trouvai à Philadelphie en y arrivant un plénipotentiaire charmant, nommé M. le chevalier de la Luzerne; il me donna un logement chez lui, poussa la magnificence à

mon égard jusqu'à me prêter une chemise, chose dont je manquais depuis six jours; une excellente chère et des manières très aimables achevèrent de me faire oublier mes fatigues. Je commençai dès le soir même à aller dans le monde. Je revis avec plaisir la frégate la *Gloire*, et tous ses habitants; je rentrai en possession de mes gens et de mes effets que j'avais regardés longtemps comme perdus. Enfin, cette journée fut une des plus agréables de ma vie.

M. de la Luzerne me mena prendre le thé chez Mme Morris, femme du contrôleur général des États-Unis. Sa maison est simple, mais régulière et propre; les portes et les tables d'un bois d'acajou superbe et bien tenu, les serrures et les chenets de cuivre d'une propreté charmante, les tasses rangées avec symétrie; la maîtresse de la maison d'assez bonne mine et très blanchement atournée : tout me parut charmant. Je pris du thé excellent, et j'en prendrais, je crois, encore, si l'ambassadeur ne m'avait pas averti charitablement, à la douzième tasse, qu'il fallait mettre ma cuiller en travers

sur ma tasse quand je voudrais que cette espèce de question d'eau chaude prît fin, attendu, me dit-il, qu'il serait presque aussi malhonnête de refuser une tasse de thé quand on vous la propose, qu'il serait indiscret au maître de la maison de vous en proposer de nouveau, quand la cérémonie de la cuiller a marqué sur cela quelles sont vos intentions.

M. Morris[1] est un gros homme qui passe pour avoir beaucoup d'honnêteté et d'intelligence. Il est au moins certain qu'il a beaucoup de crédit, et qu'il a eu l'adresse, en paraissant se mettre en avance souvent de ses propres fonds pour le service de la République, de faire la plus grande fortune et de gagner plusieurs millions depuis la Révolution. M. Morris paraît avoir beaucoup de sens. Il parle bien, autant que j'ai pu en juger, et sa grosse tête semble, comme celle de M. Guillaume, tout aussi bien faite qu'une autre pour gouverner un empire.

M. Lincoln, ministre de la guerre, est

1. Robert Morris, né en 1734, mort en 1806, fut surintendant des finances de 1781 à 1784.

aussi fort bien nourri; il a fait preuve de courage, d'activité et de zèle dans plusieurs occasions de la guerre, et particulièrement au siège d'York-Town. Son détail n'est pas immense, et tous les points importants sont décidés par le Congrès. Cependant M. Lincoln passe pour être peu expéditif en fait d'écritures, et il m'a paru qu'on avait déjà songé à lui donner un successeur.

M. Livingston[1], ministre des affaires étrangères, est aussi maigre que les deux personnages ci-dessus sont étoffés : il a trente-cinq ans, sa figure est fine, et on lui accorde en général beaucoup d'esprit. Son département sera plus étendu et plus intéressant au moment de la paix où les États-Unis prendront dans le monde une consistance; mais comme toutes les décisions politiques importantes émaneront toujours du Congrès, le ministre des affaires étrangères demeurera, ainsi que ses confrères, un agent secondaire, une espèce de premier commis.

1. Robert Livingston, né en 1745, ministre des affaires étrangères des États-Unis, puis chancelier de l'État de New-York, fut ambassadeur en France en 1801. Mort en 1813.

Le président du Congrès change tous les ans; celui de cette année paraît un homme sage, mais peu lumineux. En tout, l'avis unanime des gens dont l'esprit et les connaissances sont faits pour inspirer de la confiance, est que le Congrès est composé de personnes fort ordinaires, et la raison qu'ils en donnent se réduit, ce me semble, à deux points :

1° Que dans les commencements de la révolution il était simple que les têtes les plus vives, les caractères les plus vigoureux et les gens les plus éloquents eussent été députés à l'assemblée générale, qu'ils y eussent primé et fait prévaloir leurs avis par la supériorité de leurs lumières, ce qui semblait avoir mis une sorte d'entrave à la liberté des voix dans le Congrès;

2° Que ces gens de mérite ont trouvé le moyen de se faire confier les places, les gouvernements et les postes les plus importants, et ont ainsi déserté le Congrès.

Depuis ce temps il semble que les assemblées particulières des différents États se soient occupées d'éviter de députer au Con-

grès les gens les plus distingués par leurs talents : elles préfèrent le bon sens et la sagesse, qui en effet valent, je crois, mieux au bout de l'année.

Un des hommes qui m'a paru avoir le plus d'esprit et de nerf parmi ceux que j'ai rencontrés à Philadelphie est un M. Morris[1], surnommé Governor, je ne sais trop pourquoi. Il est instruit, parle assez bon français, est tranchant et généralement aimé. Je crois cependant que sa supériorité, qu'il n'a pas cachée avec assez de soin, l'empêchera d'occuper jamais de place importante.

Les dames de Philadelphie, quoique assez magnifiques dans leur habillement, ne sont pas généralement mises avec beaucoup de goût; elles ont dans leurs coiffures et dans leurs têtes moins de légèreté et d'agrément que nos Françaises; quoique assez bien faites, elles manquent de grâce, et font assez mal la révérence; elles n'excellent pas non plus dans la danse; mais en revanche elles savent

1. Gouverneur Morris (Gouverneur était son prénom), homme d'État américain, né en 1752, fut ministre plénipotentiaire en France de 1791 à 1794. Mort en 1816.

bien faire le thé. Elles élèvent leurs enfants avec soin, elles se piquent d'une fidélité scrupuleuse pour leurs maris, et plusieurs ont beaucoup d'esprit naturel. Tel est du moins le portrait qu'on s'est plu à m'en faire, et que mes remarques, pendant mon très petit séjour à Philadelphie, m'ont paru confirmer.

Telles sont en abrégé mes observations sur la ville des Frères. L'esprit qui y règne, entièrement républicain, devrait, ce me semble, entretenir parmi les habitants la plus parfaite égalité; cependant la vanité et l'amour-propre, passions si naturelles à l'esprit humain, commencent déjà à s'y faire sentir, et quoique le mot de noblesse et de distinction quelconque en soit banni, les habitants qui peuvent dater leur séjour à Philadelphie du moment de sa fondation s'arrogent déjà quelques privilèges, et cette prétention est même plus marquée parmi ceux qui joignent de grandes richesses à ce grand avantage.

M. le chevalier de la Luzerne tient à Philadelphie un état magnifique; il est aimé et estimé généralement; sa douceur, sa sagesse

et jusqu'à son abord, qui est un peu froid, le rendent extrêmement propre à traiter avec un peuple naturellement flegmatique, irrésolu, et très avide d'argent. M. de Marbois[1], qui est depuis peu consul et conseiller d'ambassade de M. de la Luzerne, est originaire de Metz; il paraît fin et très propre aux affaires; il a un maintien fort réservé et semble avoir des idées fort justes sur le gouvernement, le caractère, les intérêts et la manière de traiter avec les Américains.

Je me plaisais beaucoup à Philadelphie, mais mon devoir m'appelait ailleurs; au moyen de quoi, dès que j'eus acheté d'assez bons chevaux, je demandai à M. le baron de Viomenil la permission d'aller rejoindre l'armée, qui était alors campée à Crampon[2], c'est-à-dire à deux jours de marche par delà la rivière d'Hudson.

1. François, marquis de Barbé-Marbois, né en 1745, chargé de plusieurs postes diplomatiques au début de la Révolution, membre et président du conseil des Anciens sous le Directoire, déporté à Sinnamary après le 18 Fructidor, ministre du Trésor et président de la Cour des Comptes sous l'Empire, pair de France et de nouveau président de la Cour des comptes sous la Restauration, mort en 1834.

2. Le véritable nom de cette localité est Crompond.

Je partis en conséquence avec le projet de faire le plus lestement possible les cent vingt milles qui me séparaient de l'armée. J'avais à parcourir un pays superbe et un chemin très commode. J'étais seul avec deux valets, en sorte que rien ne m'empêchait de me livrer à mes réflexions. Je considérais avec plaisir ce peuple et ce pays naissants; j'étais de temps en temps arrêté par des points de vue imposants; je traversais des forêts immenses dont les productions nerveuses attestaient la fertilité du sol, et je rencontrais de deux en deux lieues des villages bien bâtis, où l'on ne voyait aucunes traces d'indigence. Les habitants bien vêtus, grands, forts et déjà fiers de leur liberté recouvrée, achevaient de me décider en faveur d'un pays qu'ils semblaient chérir si parfaitement eux-mêmes, et la vue d'un grand nombre de jolis visages de femmes ne me paraissait rien gâter à cet ensemble. Telles étaient les douces pensées et les charmants objets qui m'occupaient tout en voyageant. Je m'arrêtais pour dîner et pour coucher, et partout j'étais reçu avec la plus parfaite hospitalité. J'aimais à causer

avec les maîtres de la maison, et ils étaient assez bons pour ne pas se moquer de la manière dont je parlais leur langue; nous dînions ensemble sans cérémonie, et sans que le mari s'en formalisât, j'embrassais l'hôtesse quand elle était jolie. Ces petites caresses et la complaisance dont j'usais toujours pour parler politique et papiers publics avec mes hôtes, me valaient ordinairement la meilleure chambre de la maison; j'obtenais aussi, ce qui est encore rare, d'avoir à mon lit des draps qui n'eussent encore servi à aucun *gentleman*, et je marquais tant d'aversion pour coucher en compagnie, à moins que ce ne fût avec l'hôtesse, qu'on m'accordait encore de n'être point réveillé pendant la nuit par quelque survenant inconnu. Toutes ces petites préférences dont on n'a pas d'idée en France, sont de grandes faveurs en Amérique, où la propreté n'est pas aussi bien établie que la franchise. D'après cet abrégé succinct de la manière dont s'écoulaient mes journées, j'espère que les gens même qui veulent bien s'intéresser à moi ne se permettront pas d'inquiétudes sur mon sort pendant les quatre

jours que je mis à me rendre sur les bords de la rivière d'Hudson en passant par Bristol, Trenton, Prince-Town, Sommerset, Morris-Town, Prempton, et quelques autres villes, car tout se nomme ville en Amérique.

Je passai la rivière d'Hudson ou la rivière du Nord à Kings-Ferry, par un assez gros vent, et quoique la barque qu'on m'avait donnée pour mes chevaux et pour moi eût beaucoup de réputation, comme elle faisait infiniment d'eau, je fus charmé au moment où je la quittai. Cette rivière majestueuse et superbe, peut avoir 600 toises en cet endroit; son lit est encaissé entre de hautes montagnes, qui, par la variété de leurs formes, présentent des points de vue sauvages, mais imposants. Les vaisseaux de 74 peuvent remonter ce fleuve jusqu'à Stoney-Point près Kimgs-Ferry, où il y a des bas-fonds qui ne permettent de naviguer qu'aux vaisseaux de 64. Les bâtiments de cette dernière force peuvent avec de bons pilotes remonter l'Hudson jusqu'à 10 milles d'Albany dans un lieu nommé Redcock, où l'on trouve une barre qui arrête même les frégates. Les sloops seuls passent

cette barre et remontent encore une vingtaine de milles plus haut. L'Hudson prend sa source à l'ouest du lac George, et se jette dans la mer à New-York.

Je trouvai en débarquant l'armée américaine campée dans un lieu nommé Verplink's Point; elle était alors composée d'environ six mille hommes, qui, pour la première fois de la guerre, étaient bien habillés, bien armés, bien tenus et campés sous des tentes d'une forme régulière. J'en parcourus tout le front avec plaisir, étonnement et admiration. Tous les soldats me parurent beaux, robustes et bien choisis; les sentinelles bien tenues, extrêmement attentives et bien placées sous les armes, contrastaient si complètement avec l'idée informe que je m'étais faite de ces troupes que j'eus besoin de me redire plusieurs fois à moi-même que je voyais cette armée qui, naguères, n'avait d'autre uniforme qu'un bonnet sur lequel était écrit *Liberté*.

J'aperçus sur une éminence qui faisait face au camp, un assemblage de tentes que je jugeai facilement devoir être le camp du général Washington. Malgré l'impatience si

naturelle que j'avais de voir cet homme fameux, comme je ne connaissais personne qui pût me présenter à lui, je me contentai de m'approcher le plus près possible de son établissement, afin de l'apercevoir en cas qu'il sortît, et je continuai ma route pour me rendre au camp de l'armée française, éloigné de 14 milles, c'est-à-dire de près de 5 lieues. J'arrivai à Crampon à quatre heures après midi, et je trouvai les généraux à table. Je fus reçu le lendemain dans le brillant poste de colonel en second, et comme il n'y avait rien à faire, je me trouvai bientôt aussi savant et aussi avancé que tous les guerriers d'York[1].

Je pressai M. de Rochambeau, qui me reçut avec bonté, d'avoir celle de me faire faire connaissance avec M. Washington; il me le promit, et le surlendemain de mon arrivée, il se rendit avec moi pour dîner chez cet homme fameux. Je lui remis une lettre de mon père, et après un léger *shake the hand*, il voulut bien me dire mille choses flatteuses et polies; voici son portrait que j'ai composé d'après

1. Les guerriers qui avaient assiégé et pris York-Town en 1781

ce que j'ai pu en voir par moi-même, et par ce que les conversations que j'ai eues sur son compte m'ont appris.

Le général est âgé d'environ 49 ans, il est grand, noblement fait, très bien proportionné; sa figure est beaucoup plus agréable que ses portraits ne le représentent; il était encore très beau il y a trois ans, et quoique les gens qui ne l'ont pas quitté depuis cette époque disent qu'il leur paraît fort vieilli, il est incontestable que ce général est encore frais et agile comme un jeune homme.

Sa physionomie est douce et ouverte, son abord est froid, quoique poli, son œil pensif semble plus attentif qu'étincelant; mais son regard est doux, noble et assuré; il conserve dans la conduite privée cette décence polie et attentive qui satisfait tout le monde, et cette dignité réservée qui n'offense pas; il est ennemi de l'ostentation et de la vaine gloire; son caractère est toujours égal, il n'a jamais témoigné la moindre humeur; modeste jusqu'à l'humilité, il semble ne pas s'estimer ce qu'il vaut; il reçoit de bonne grâce les hommages qu'on lui rend, mais il

les évite plus qu'il ne les cherche. Sa société est agréable et douce; toujours sérieux, jamais distrait; toujours simple, toujours libre et affable, sans être familier. Le respect qu'il inspire ne devient jamais pénible; il parle peu en général, et d'un ton de voix fort bas, mais il est si attentif à ce qu'on lui dit, que, persuadé qu'il vous a compris, on le dispenserait presque de répondre. Cette conduite lui a été bien utile en diverses circonstances; personne n'a eu plus besoin que lui d'user de circonspection et de bien peser ses paroles. Il joint à une tranquillité d'âme inaltérable un jugement exquis, et on ne peut guère lui reprocher qu'un peu de lenteur à se déterminer, et même à agir quand il a pris son parti. Son courage est calme et brillant; mais, pour apprécier d'une manière sûre l'étendue de ses talents et lui accorder le nom de grand homme de guerre, je crois qu'il faudrait l'avoir vu à la tête d'une plus grande armée, avec plus de moyens, et vis-à-vis d'un ennemi moins supérieur. On peut au moins lui donner le titre d'excellent patriote, d'homme sage et vertueux, et on est bien

tenté de lui accorder toutes les qualités, même celles que les circonstances ne lui ont pas permis de développer.

M. Washington a fait ses premières armes contre les Français, dans la guerre du Canada; il n'eut aucune occasion de se signaler, et après la défaite de Braddock[1], la guerre ayant passé sur le fleuve Saint-Laurent, les milices virginiennes dont il était colonel ayant été renvoyées, il ne fut plus lui-même employé, et se retira dans sa campagne où il vécut en philosophe. Ses terres étaient éloignées du siège du gouvernement anglais, foyer de l'insurrection, et son caractère sage l'éloignait encore davantage de se mêler de ces mouvements; aussi n'eut-il que très peu de part aux premiers troubles. Au moment que les hostilités commencèrent avec la mère patrie, on songea à se pourvoir d'un chef qui joignît beaucoup de sagesse à l'avantage d'avoir déjà fait la guerre; toutes les vues se tournèrent vers Washington, et il fut una-

1. Edward Braddock, général anglais, éprouva un sanglant échec en 1755 à l'attaque du fort Duquesne sur les bords de l'Ohio. Il mourut des blessures qu'il reçut à ce combat. Washington était son aide-de-camp.

nimement appelé au commandement de l'armée. La suite des événements a justifié ce choix; jamais homme ne fut plus propre à conduire des Américains, et n'a mis dans sa conduite plus de suite, de sagesse, de constance et de raison.

M. Washington ne reçoit aucuns appointements comme général, il les a refusés comme n'en ayant pas besoin : les frais de sa table sont seulement faits aux dépens de l'État. Il a tous les jours une trentaine de personnes à dîner, fait une fort bonne chère militaire, et est fort attentif pour tous les officiers qu'il admet à sa table. C'est en général le moment de la journée où il est le plus gai. Au dessert, il fait une consommation énorme de noix, et, lorsque la conversation l'amuse, il en mange pendant deux heures, en portant, conformément à l'usage anglais et américain, plusieurs santés : c'est ce qu'on appelle *toaster*. On commence toujours par boire aux États-Unis de l'Amérique, ensuite au roi de France, à la reine, au succès des armes de l'armée combinée; puis on donne quelquefois ce qu'on appelle

un sentiment, par exemple : « A nos succès sur les ennemis et sur les Belles! A nos avantages en guerre et en amour! » J'ai *toasté* plusieurs fois aussi avec le général Washington; dans une, entre autres, je lui proposai de boire au marquis de Lafayette qu'il regarde comme son enfant. Il accepta avec un sourire de bienveillance, et eut la politesse de me proposer en revanche la santé de mon père et de ma femme.

M. Washington m'a paru avoir un maintien parfait avec les officiers de son armée; il les traite très poliment, mais ils sont bien loin de se familiariser avec lui; ils ont tous, au contraire, vis-à-vis de ce général, l'air du respect, de la confiance et de l'admiration.

Le général Gates[1], fameux par la prise de Burgoyne et par ses revers à Cambden, commandait cette année une des ailes de l'armée américaine. Je l'ai vu chez M. Washington, avec lequel il a été brouillé, et je me suis trouvé à leur première entrevue depuis leurs querelles qui demanderaient un

1. Horace Gates, général américain, vainqueur du général Burgoyne à Saratoga, mort en 1806.

détail trop long pour l'insérer ici. Cette entrevue excitait la curiosité des deux armées. Elle s'est passée avec la décence la plus convenable de part et d'autre, M. Washington traitant M. Gates avec une politesse qui avait l'air franc et aisé, et celui-ci répondant avec la nuance de respect qui convient vis-à-vis de son général, mais en même temps avec une assurance, un ton noble et un air de modération qui m'ont convaincu que M. Gates était digne des succès qu'il a obtenus à Saratoga, et que ses malheurs n'ont fait que le rendre plus estimable par le courage avec lequel il les a supportés. Il me semble que c'est là le jugement que les gens capables et désintéressés portent sur M. Gates. Washington se serait fait un honneur infini, si, lorsque après l'affaire de Cambden le Congrès le laissa le maître de donner un successeur, au lieu de nommer M. Green[1], il eût demandé que Gates fût continué dans le commandement de son armée, et mis à

1. Nathaniel Green, général américain, né en 1741, vainqueur des Anglais à Entaw-Springs en 1781, mort en 1806.

même de réparer ses malheurs; mais il faut toujours qu'un grand homme tienne par quelque coin aux faiblesses de l'humanité. Il avait été très jaloux des succès de Gates à Saratoga; celui-ci s'en était un peu trop prévalu; quelques flatteurs, parmi lesquels on pourrait entre autres compter M. Conway[1], avaient fomenté de part et d'autre les semences de jalousie entre les deux généraux. M. Washington, devenu en quelque sorte le juge de son rival, se laissa aller à un petit mouvement de vengeance; il y était autorisé par l'événement même; il faisait un bon choix dans la personne de Green. Enfin, s'il ne prit pas le parti le plus noble, il ne fit au moins rien de blâmable.

On croira aisément que dès le moment que je fus à l'armée, je fis l'impossible pour découvrir s'il était question de terminer

1 Thomas Conway, né en 1733, officier irlandais au service de la France, passa aux États-Unis en 1776, obtint le grade de major général dans l'armée américaine, entra en lutte avec Washington, et ayant échoué dans ses intrigues contre ce général, revint en France en 1779. Devenu maréchal de camp et gouverneur de Pondichéry, il se retira en Angleterre à la Révolution. Mort en 1800.

cette campagne d'une manière agréable, c'est-à-dire en entreprenant sur l'ennemi. M. de Chastellux[1] me dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût rien à espérer de ce côté. Il me fit pressentir dès ce moment le projet de l'embarquement de notre armée sur l'escadre de M. de Vaudreuil, et la colora de l'espérance, assez apparente, de prendre part à l'entreprise de la Jamaïque.

Ce projet d'embarquement, qui n'était pas conforme aux idées de M. le chevalier de la Luzerne, et qui contrariait aussi M. Washington, ne fut bientôt plus un secret dans l'armée. Elle partit le 22 octobre pour se rendre à sa destination maritime; nous arrivâmes en sept jours à Hartford, lieu assez considérable situé sur la rivière du Connecticut, nous y séjournâmes quatre ou cinq jours, et ce fut en ce lieu que M. de Rochambeau fit publiquement part de la résolution où il était de retourner en

1. François Jean, chevalier, puis marquis de Chastellux, militaire et écrivain, né en 1734, major général de l'armée de Rochambeau en 1780, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un traité sur *la Félicité publique*, et de *Voyages dans l'Amérique septentrionale*. Mort en 1788.

France avec M. de Chastellux, l'intendant et une grande partie de l'état-major.

M. de Vaudreuil[1] n'était pas prêt, parce que la marine ne finit jamais, et il insistait pour que l'armée n'arrivât à Boston qu'au moment où l'on pourrait l'embarquer. Ces retards continuels impatientaient M. de Rochambeau, qui, voyant la saison s'avancer, trouvait fâcheux d'exposer des troupes à la gelée, à la neige, et de les faire souffrir du froid avant de les embarquer. Cependant, comme il était embarrassant de prendre des cantonnements, il résolut de faire avancer son armée jusqu'à Providence, à trois jours de marche de Boston, de la camper dans ce lieu à portée d'une forêt, et de suppléer ainsi par la magnificence des feux et des baraques aux rigueurs de la saison.

Nous partîmes en conséquence de East-Hartford le 4 novembre, mais comme ma présence n'était pas fort nécessaire pendant

1. Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, né en 1723, lieutenant général des armées navales, servit avec éclat dans la guerre d'Amérique, fut élu député aux États Généraux en 1789, siégea au côté droit, émigra en 1791, et mourut à Paris en 1802.

cette marche, j'obtins de M. de Rochambeau la permission d'aller à New-London, théâtre des cruautés d'Arnold[1], et de là à Newport. Je partis donc avec M. le comte de Ségur, M. de Lauzun et M. de Champcenetz[2]; nous fîmes 59 milles pour arriver à New-London, mais ce fut en parcourant un si beau pays et par un temps si agréable qu'il n'y eut pas moyen de s'apercevoir de la fatigue. On trouve particulièrement sur notre route trois villages distants à peu près d'une lieue l'un de l'autre, qui par leur situation charmante sur le bord d'une rivière nommée la Tamise qui va jusqu'à New-London, par la propreté et la régularité de leurs maisons et leur abondante population, sont tout à fait remarquables. Ces villages portent tous trois le même nom, on les appelle les trois Norwichs.

1. Benoit Arnold, né en 1745, général américain, trahit sa patrie et tenta de livrer West-Point au général Clinton en 1780. Découvert à temps, il prit la fuite et passa au service de l'Angleterre. Mort en 1801.

2. Louis René Quentin de Richebourg, chevalier de Champcenetz, né en 1760, d'abord officier, puis littérateur, collabora avec Rivarol à la rédaction du *Petit Almanach des grands hommes* et des *Actes des Apôtres*; périt sur l'échafaud en 1794.

New-London, située sur la Tamise à un mille de l'embouchure de cette rivière, était fort riche et fort marchande avant la dévastation d'Arnold; mais une grande partie des maisons fut brûlée par ce général, et les magasins des plus gros marchands furent pillés et consumés, ce qui en réduisit beaucoup à la misère. On remarque sur les deux rives de la Tamise, à un demi-quart de lieue de New-London, deux forts, dont l'un est assez étendu et susceptible d'une bonne défense; celui de l'Est est encore suffisamment garni d'artillerie.

La journée est très forte de New-London à Newport; on compte 55 milles d'un fort mauvais chemin; il y a en outre deux *ferrys* ou bacs à passer; le premier est peu considérable; le second, appelé *Connecticut Ferry*, sépare le continent de l'île de Newport; il a une bonne lieue de large, et n'est pas toujours sûr. Nous y arrivâmes à la nuit : la cérémonie de l'embarquement des chevaux, et l'inquiétude de quelques-uns dans les différents roulis de la barque, n'ont

rien d'amusant, surtout la nuit. Nous passâmes une heure dans cette position critique, et le patron finit par nous échouer sur du sable, à deux cents pas du débarcadère. Il fallut que tous les passagers, maîtres ou valets, se missent à travailler pour parvenir à nous dégraver. Nous sautâmes dans l'eau lorsqu'il n'y eut plus que deux pieds, et ce fut ainsi que se fit notre entrée à Newport, ce lieu charmant regretté par toute l'armée, car c'est ainsi que chacun en parlait.

Prévenus aussi favorablement pour cette ville, nous n'eûmes, mes compagnons de voyage et moi, rien de plus pressé que de faire connaissance avec la société. Dès le même soir, M. de Vauban[1] nous introduisit chez M. Champlain, assez distingué par ses richesses, mais beaucoup plus connu dans l'armée par la figure charmante de sa fille. Elle n'était pas dans le salon au moment où nous y entrâmes, mais elle parut l'instant

1. Anne-Joseph, comte de Vauban, arrière-petit-neveu du maréchal de Vauban, né en 1754, était colonel en 1789, émigra et prit part à l'expédition de Quiberon. Mort en 1816.

d'après; il est inutile de dire que nous l'examinâmes avec attention. C'était la traiter favorablement, car le résultat de nos recherches fut de lui trouver de beaux yeux, une bouche agréable, une fraîcheur parfaite, une jolie taille, un joli pied et une tournure tout à fait désirable. Elle joignait à tous ces avantages celui d'être mise et coëffée avec goût, c'est-à-dire à la française, d'entendre et de parler notre langue. Nous rendîmes à ses charmes le tribut d'admiration et de galanterie qui leur était dû, et nous nous dépêchâmes d'aller en dire autant à Mlles Hunter, ses rivales en beauté et en réputation. La première, sans être régulièrement jolie, a ce qu'on pourrait appeler un ensemble noble et de bonne compagnie; sa physionomie est spirituelle et fine; elle a de la grâce dans tous ses mouvements; elle se met au moins aussi bien que Mlle Champlain, n'est pas tout à fait aussi fraîche, quoi qu'en dise Fersen[1].

1. Axel, comte de Fersen, d'une illustre famille suédoise, né en 1750, connu par le dévouement qu'il témoigna à la famille royale de France pendant la Révolution, chancelier de l'Université

Sa sœur, nommée Nancy Hunter, est peut-être moins noble, mais c'est une rose en personne; son caractère est gai, sa figure toujours riante et ses dents charmantes, ce qui est bien rare en Amérique.

Enchantés de ce premier échantillon de Newport, nous rentrâmes de fort bonne heure chez nous; mais Vauban nous promit encore mieux pour le lendemain, et nous tint parole. Sans dire où il nous conduisait, il nous fit entrer dans une maison où un vieillard fort sérieux, fort silencieux, nous fit asseoir sans compliments, et ne répondit que par quelques monosyllabes à ceux que nous lui adressâmes. Cette première entrevue nous parut bizarre; nous nous doutâmes bien cependant que nous étions chez un quaker. Tout à coup une porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer la déesse de la grâce, de la beauté, Minerve en personne ayant troqué ses attributs guerriers contre les agréments d'une simple bergère : c'était la fille du « trembleur », du quaker. Elle se nomme Polly

d'Upsal sous le roi Charles XIII, assassiné dans une émeute à Stockholm en 1810.

Leyton. Conformément à l'usage de sa secte, elle nous parla en nous tutoyant, mais avec une simplicité, une grâce, que je ne puis mieux comparer qu'à celle de son habillement; c'était une espèce de robe à l'anglaise, juste à la taille et blanche comme du lait, un tablier de mousseline de la même candeur, un fichu très simple et très fermé; sa coëffure, composée d'un simple petit bonnet de batiste, plissé, rond, et ne laissant entrevoir qu'un demi-pouce de cheveux, achevait de donner à Polly l'air d'une Vierge. Elle semblait ne pas se douter de ses charmes; elle disait avec la liberté et le tutoiement quakers des choses naïves et polies; elle nous enchanta tous, s'en aperçut un peu, et ne parut aucunement fâchée de plaire à ceux qu'elle nommait complaisamment ses amis. J'avoue que cette séduisante Leyton me parut le chef-d'œuvre de la nature, et que toutes les fois que son image se présente à moi, je forme le projet d'écrire un gros livre contre la parure, les grâces factices et la coquetterie de plusieurs dames que l'on admire dans le monde.

Polly a une sœur vêtue de même qu'elle et d'une tournure agréable; mais on n'a pas le temps de s'en apercevoir quand son aînée est avec elle.

Mlle Sprindley, Mlle Sylven et quelques autres ladys avec lesquelles je fis connaissance après avoir quitté ma jolie quakeresse, achevèrent de me convaincre que Newport renfermait plus d'une rose. Toutes ces jeunes personnes paraissaient regretter beaucoup notre armée; elles nous avouèrent qu'il n'avait plus été question d'amusement, ni de bals, depuis le départ des Français. Cette petite complainte nous engagea, le comte de Ségur, Vauban et moi, ainsi que plusieurs autres jeunes gens de notre armée, à donner un bal à ces aimables désolées. M. Desoteux[1] se chargea des préparatifs; nous n'éprouvâmes ni refus, ni difficultés, quand nous parlâmes de danse. Il se rassembla environ vingt dames ou demoiselles charmantes;

1. Pierre-Marie-Félicité Desoteux-Cormatin, né en 1750, émigra en 1790, revint prendre part à la guerre de Vendée, et signa en 1795 le traité de La Mabilais avec le gouvernement de la République. Mort en 1812.

elles étaient mises à merveille, elles eurent l'air de s'amuser; nous *toastâmes* fort gaiement à souper ; tout se passa fort agréablement.

Le surlendemain de cette espèce de fête, nous partîmes avec regret pour rejoindre l'armée à Providence. Nous quittâmes Newport, mais ce ne fut pas sans avoir baisé la main de Polly Leyton.

On passe deux ferrys pour se rendre de Newport à Providence. Le premier, nommé Tyvertown, est assez considérable et dangereux par les coups de vent ; le second, nommé Bristol, a tout au plus un quart de lieue de large. Le chemin est d'ailleurs fort beau : on ne compte que 30 milles de Newport à Providence.

Cette dernière ville est située dans un fond et traversée par la rivière de Pawtucket ou de Naraganset, qui est large et navigable. Il peut y avoir 1800 ou 2000 habitants à Providence. Dans ce nombre, il y en a d'assez riches et qui font un commerce assez étendu.

L'armée était campée sur le chemin de Boston, environ à une lieue de Providence,

dans un camp qu'elle avait déjà occupé l'année précédente. La saison devenait extrêmement rude, et les troupes, quoique baraquées, souffraient beaucoup de la pluie et de la neige presque continuelles.

M. de Rochambeau, fort impatient des retards continuels de la flotte, se conduisit néanmoins à Providence en bon général français, c'est-à-dire que pour distraire son armée et plaire aux dames, il donna des bals dans une grande et belle salle publique destinée à cet usage. C'est au premier de ces bals que je vis pour la première fois les deux demoiselles Bown, sœurs du gouverneur de la ville. Je ne me permettrai pas de faire leur portrait, parce que je ne veux pas faire tourner la tête à tous les hommes, et rendre toutes les femmes jalouses. Je me bornerai seulement à dire que Clarisse n'est qu'une maussade en comparaison de l'aînée Nancy Bown, et que Betzy sa sœur, après la conversation la plus aimable et qui marquait même beaucoup d'instruction, parut toute surprise quand on lui dit que, parmi tous les avantages qu'elle réunissait, celui d'avoir de

très grands yeux noirs avec des paupières assez longues pour en cacher la moitié en était un fort rare et fort joli. Elle avoua avec naïveté que jamais elle n'avait imaginé que ce fût une beauté, et il est certain que c'était pour elle une découverte.

Nous partîmes de Providence le 1er décembre pour nous rendre à Boston où nous arrivâmes le 3. L'armée s'embarqua sur-le-champ et fut répartie sur les différents vaisseaux qui devaient la porter. M. de Rochambeau avait quitté le 28 son armée à Providence pour se rendre à Philadelphie, et M. le baron de Viomenil était demeuré notre général.

Je ne décrirai point ici la ville de Boston, je me bornerai à dire quelque chose de la société de cette ville et des personnes les plus importantes que j'y ai vues.

La première est M. Hancock, gouverneur de cette ville; c'est un homme auquel on pourrait refuser de l'esprit et du talent, mais qui, par son zèle pour la liberté, par les sacrifices pécuniaires qu'il a faits pour hâter la révolution, et par la popularité qu'il s'est

acquise, joue un rôle très marqué, et sera nommé avec éloge dans l'histoire.

M. Adams[1], dont le nom a été connu dans le commencement de la Révolution, et qui, par son éloquence et sa chaleur dans le Congrès, a souvent entraîné les résolutions les plus importantes, est la seconde connaissance que j'ai faite à Boston; c'est un homme de soixante ans passés, dont l'œil est ardent, la physionomie spirituelle et qui m'a paru mériter la considération qu'on lui accorde. En général on lui reproche d'aimer un peu la louange, mais quel est l'homme à talents qui manque de vanité?

Le docteur Cooper, fameux par des sermons hardis, par des discours entièrement politiques quoique prononcés en chaire et dans le temple, par un esprit souple, insinuant et rusé, enfin par des connaissances fort étendues en plusieurs genres, est un des hommes dont le caractère et la tournure

1. John Adams, né en 1735, dans le Massachusetts, un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, envoyé à Paris avec Franklin en 1776 pour demander le secours de la France, vice-président des États-Unis sous la présidence de Washington (1789-1797), puis président de 1797 à 1801. Mort en 1826.

m'ont le plus frappé à Boston. Sa conversation est intéressante, et quoiqu'il s'exprime difficilement en français, il l'entend à merveille, connaît tous nos bons auteurs, et a même cité quelquefois en chaire des passages de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau. Le docteur Cooper est auteur lui-même de plusieurs ouvrages estimés; il fait de jolis vers, et renferme certainement beaucoup d'esprit sous l'immense perruque de ministre qu'il porte plus ample et plus poudrée qu'aucun de ses confrères. Il a des ennemis dans le clergé ainsi que dans les autres ordres de l'État, et il est généralement accusé d'une souplesse un peu machiavéliste.

Parlons un peu des dames actuellement, car c'est toujours un article important pour un Français, et avec mes prétentions à la philosophie couleur de rose je serais impardonnable de négliger un aussi beau sujet. La ville de Boston, fort commerçante en temps de paix, réunit nécessairement un grand nombre de gens aisés et une petite quantité de négociants fort riches. Le luxe s'y est établi plus anciennement que dans toute

autre ville d'Amérique; il y a prospéré, au moyen de quoi cette ville est une de celles où pour la société ainsi que pour la bonne chère on s'éloigne le plus de la rusticité un peu grossière des usages américains. On y boit de meilleurs vins, on a des serviettes à table, chacun boit dans son verre, on change d'assiettes aussi souvent que l'on veut. C'est vraiment de la magnificence.

Les dames sont mises avec recherche, mais sans goût; elles ne savent point encore se coëffer. Elles dansent assez mal, quoiqu'elles aiment beaucoup cet exercice. Quelques-unes savent assez bien la musique et jouent agréablement de plusieurs instruments; leur manière de chanter est un peu monotone : c'est un mélange du mode anglais et italien qui est fort doux quand la voix est jolie.

Après ce petit abrégé de ce que je nomme les qualités morales des dames parce que je n'ose pas parler de leurs vertus, je vais dire un mot de leurs agréments physiques, et suivant mon usage je ferai une petite liste des dames que j'ai connues à Boston.

La plus jolie est sans contredit Madame

Jervis; elle est blanche et couleur de rose, faite à peindre, grande, et joint à tous ces avantages, celui d'avoir un mari jaloux; mais comme elle est naturellement fort douce, et nouvellement mariée, je crois qu'elle n'a point encore réfléchi sur les agréments que peut lui donner dans la société cet inconvénient de M. Jervis.

Madame Smith, femme d'un négociant fort riche, tient une des maisons les plus agréables de Boston; elle donne souvent de bons dîners, elle aime assez les hommages, et a trouvé tous les Français d'autant plus disposés à lui en rendre qu'il est certain que quoique beaucoup moins jolie, elle ressemble un peu à la Reine de France. Madame Smith passe pour être affable et plus avancée dans ses réflexions que Madame Jervis.

Madame Tudor, femme d'un avocat de Boston, aimable et parlant assez bien français, ne pouvait pas manquer de courtisans; aussi en a-t-elle eu et des plus distingués. On comptait à leur tête M. le M^is^ de Vaudreuil, qui tout dévotement aimait assez à baiser la main et même les bras de Madame

Tudor. M. de Paroy, neveu de l'amiral, avait, je crois, des prétentions plus étendues que celles de son oncle, et il avait beau jeu pour les soutenir à cause de son talent sur la harpe, instrument favori de Mme Tudor. Ils n'ont cependant jamais pu se mettre d'accord. Qu'en conclure? Rien de bon pour M. de Paroy.

Cette Mme Tudor est auteur d'une espèce de placet adressé à la Reine dont M. de Chastellux a été le porteur. Il est joliment écrit et l'idée en est heureuse. Il est seulement fâcheux que l'amiral et les autres officiers dont les agréments sont vantés à la fin du Placet, ne se soient pas arrangés depuis cinquante ans pour être plus aimables.

Mme Temple, femme d'un fameux adversaire du docteur Cooper, Mme Morton, Mlle de Aloys, Mlle Polly Seiff, sont de jolies personnes, mais que j'ai trop peu connues pour en parler.

Le 24 décembre, nous mîmes à la voile pour nous rendre à une destination qui n'était connue que de l'amiral et de M. le baron de

Vioménil. La saison était fort avancée, aussi éprouvâmes-nous un coup de vent assez vif qui pensa jeter toute la flotte dans la baie française. Il est vrai que nous dûmes un peu cette aventure à la résolution peut-être trop hardie que M. de Vaudreuil avait prise de croiser devant le cap Anne pour attendre le comte de Vaudreuil[1] son frère qui devait sortir de Portsmouth pour le joindre avec l'*Augusta* de 80 qu'il commandait et le *Pluton* de 74. Le mauvais temps décida notre amiral à renoncer à cette jonction, il servit aussi à le débarrasser d'un convoi d'environ trente bâtiments marchands qu'il s'était proposé d'escorter. Ils se separèrent de nous pendant la nuit et nous ne les avons plus revus. Plusieurs de ces bâtiments portaient des troupes qui n'avaient pas pu être embarquées sur les vaisseaux de guerre. Les Anglais en ont pris plus de la moitié, entre autres un bâtiment nommé l'*Allégeance* sur lequel il y avait deux compagnies du régiment de Saintonge.

La bourrasque que nous essuyâmes devant

1. Louis de Rigaud, comte de Vaudreuil, né en 1728, chef d'escadre.

Boston ne fut pas de longue durée; nous cheminâmes ensuite sans événement et sans accident jusque devant Porto-Rico, où M. de Vaudreuil prit langue. Il y apprit que l'amiral Hood[1] croisait devant le cap depuis trois mois avec 16 vaisseaux, dont trois à trois ponts. Il sut en même temps que l'amiral Pigott croisait aussi devant la Martinique avec 25 vaisseaux. C'en était beaucoup trop pour nous dégoûter de tenter de relâcher dans nos îles. M. de Vaudreuil avait d'ailleurs pris un rendez-vous avec les Espagnols qui n'était connu de personne. Jamais port ne fut mieux choisi que celui-là pour faire aux ennemis un mystère de nos projets: c'était Porto-Cabello dans l'Amérique méridionale. La plupart de nos marins ne savaient seulement pas qu'il existât un port de ce nom; aussi lorsque M. de Vaudreuil, en quittant Porto-Rico, se dirigea sous le vent de cette île, et qu'il s'éleva dans le Sud, quart Sud-Est, tout le monde crut que nous allions à Curaçao, port appartenant aux Hollandais.

1. Samuel, vicomte Hood, amiral anglais, né en 1724, mort en 1816.

Les vents nous contrarièrent beaucoup, et la remorque qu'il fallut donner au plus grand nombre de dix-huit bâtiments marchands faisant partie d'un convoi français que nous avions trouvé à Porto-Rico, et que M. de Vaudreuil amenait avec lui pour se ravitailler et ragréer sa flotte à Porto-Cabello, cette remorque, dis-je, nous fit tellement tomber sous le vent de Curaçao, que pendant plus de dix jours, en courant des bords, nous désespérâmes d'y remonter. On fut obligé de lâcher les remorques, et dès ce moment tous ces pauvres bâtiments dérivèrent au point que la plupart furent obligés de revirer en arrière, et de s'en aller relâcher sur la côte de Saint-Domingue. Quelques-uns furent encore pris avant d'y arriver. Ainsi s'évanouit ou fut dispersé le second convoi que notre amiral avait pris sous sa protection.

Cependant le général n'avait point encore fait part de son projet pour Porto-Cabello, et il tenait son escadre à croiser pour tâcher de s'élever au vent de Curaçao. Les courants rendaient cette entreprise difficile, et les

mauvais voiliers dérivaient toujours. En dérivant, ils s'approchaient d'une côte inconnue, celle de l'Amérique méridionale, et ce voisinage était inquiétant, surtout la nuit. Le vaisseau *la Bourgogne* l'éprouva d'une manière cruelle. Trompé par son estime, et croyant avoir plusieurs lieues à courir, le capitaine, M. de Champmartin, ne revira pas assez tôt; il toucha à deux heures du matin sur une roche éloignée de la côte d'une lieue et demie. La mer, qui était grosse, acheva d'ouvrir le vaisseau, qui, construit à Toulon d'un bois excellent, résista cependant 36 heures. Cet intervalle fut employé à faire des radeaux pour sauver l'équipage, composé de 400 soldats du régiment du Bourbonnais, et d'environ 500 matelots. On envoya aussi à terre un officier pour demander à Porto-Cabello et sur la côte des secours. Plusieurs radeaux arrivèrent assez heureusement sur la côte; mais la mer grossissait toujours, en sorte qu'au moment où il ne restait plus que 300 hommes à bord, la plupart soldats, il y eut un petit radeau qui portait 30 hommes environ qui fut englouti par

une lame. Cet exemple effrayant intimida tellement, dit-on, les 250 hommes qui restaient à bord, qu'ils refusèrent absolument de se confier aux autres radeaux préparés, préférant attendre des secours moins périlleux. Ce refus obstiné détermina sans doute M. de Champmartin à laisser sur son vaisseau ces 250 hommes. Il s'embarqua de sa personne sur un radeau avec plusieurs officiers, dont deux furent noyés; le capitaine lui-même tomba à la mer, fut sauvé par un de ses gens, et ne gagna la terre qu'avec beaucoup de peine.

L'officier détaché pour chercher des secours arriva à Porto-Cabello au moment où la *Néréide* venait d'y mouiller : elle repartit sur-le-champ, et, comme il n'y avait guère que 20 lieues, elle arriva à temps pour sauver les 250 hommes restés sur le vaisseau. Ils commençaient à manquer de vivres et le vaisseau était au moment de couler. On a sévèrement blâmé M. de Champmartin de n'être pas resté sur son vaisseau comme M. de Boulainvilliers; d'autres ont cherché à l'excuser sur le refus des soldats de s'em-

barquer sur les radeaux. Cet officier est retourné en France : il y sera jugé.

La *Bourgogne* était un vaisseau excellent; il n'aurait pas péri si l'amiral avait pris à Curaçao, avec lequel il communiqua, des pilotes côtiers, et s'il en avait donné un à chacun de ses vaisseaux. Ce fut le second de 74 que M. de Vaudreuil perdit. Le *Magnifique*, échoué par une maladresse dans la rade de Boston, était encore plus beau, plus neuf et plus regrettable que la *Bourgogne*.

Trois de nos vaisseaux qui faisaient beaucoup d'eau obtinrent la permission d'entrer à Curaçao. Les six autres, à force de peine, d'entêtement et de manœuvres, arrivèrent à Porto-Cabello. Nous mouillâmes le 56e jour de notre départ de Boston : c'était avoir employé quelques moments à faire 800 lieues. Nous n'y trouvâmes pas Solano avec les Espagnols; ils n'avaient pas bougé de la Havane.

Porto-Cabello, lieu le plus triste du monde, est un nouvel établissement formé par les Espagnols. Ils y ont été invités par la bonté du port; mais comme cette nation est plus

dévote qu'active, plus superstitieuse qu'intelligente, cet établissement commencé depuis plus de vingt ans ne renferme encore qu'environ deux cents baraques bâties sur le modèle des cases à nègres, et habitées par des noirs et des Indiens. Les Espagnols y ont cependant construit un fort destiné à défendre l'entrée du port. Il est assez vaste, assez bien entendu, approvisionné suffisamment en munitions et bien entretenu. Porto-Cabello est placé au pied de montagnes fort hautes qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui pour la plupart couvertes de bois sont la première cause de l'insalubrité de ce triste port. La seconde provient d'une étendue considérable de marais salins, qui ne sèchent presque jamais, et dont les exhalaisons sont dirigées vers la ville par un vent constant que la position de plusieurs gorges dans les montagnes détermine d'une manière invariable. Cette double réunion de circonstances produit, avec une bien malheureuse exactitude, l'effet funeste qu'on doit en attendre; car, tous les ans, Porto-Cabello est désolé par des maladies pestilentielles et épidémiques pendant les

mois de juillet, d'août, de septembre. Le reste de l'année il y règne des fièvres qui font aussi beaucoup de ravages. En total, il est reconnu à peu près universellement que la population s'y renouvelle entièrement tous les six à sept ans.

Le pays qui environne Porto-Cabello, c'est-à-dire l'espèce de plaine longue et étroite qui est resserrée entre la mer et les montagnes, offre au cultivateur un sol fertile, susceptible de produire les denrées les plus précieuses et les plus estimées. On y cultive avec succès le cacao, le coton, les bananiers, l'indigo, le maïs et les légumes de plusieurs espèces. La terre encore vierge ou intacte, si je puis m'exprimer ainsi, n'est que trop productive; les herbes les plus touffues détruiraient les nouvelles plantations, si on n'avait soin de les sarcler souvent. Enfin la nature est brute dans ce canton, mais d'une richesse surprenante, et si le caractère de la nation qui l'habite et le despotisme superstitieux sous lequel elle gémit ne mettaient pas les plus dures entraves à la culture, on parviendrait au moyen de soins et de dessé-

chements à faire de cette partie du monde l'objet de la jalousie de toutes les nations.

Je reviendrai à l'article de la culture en parlant de mon voyage à Caracas[1]; mais je veux dire un mot, en attendant, du mérite distingué d'un officier qui nous a reçus à Porto-Cabello. Il se nomme don Pedro di Nava, il a le grade de colonel dans les troupes espagnoles, est fort protégé par le ministère de Madrid, et paraît destiné à jouer quelque jour un grand rôle dans cette nouvelle partie du monde. Il est en ce moment-ci commandant en second de la province de Caracas, qui a environ trois cents lieues de long sur une largeur considérable, quoique fort variée. Ce M. de Nava fut envoyé par le Gouverneur général à Porto-Cabello pour y procurer à la flotte et à l'armée tous les secours qui leur seraient nécessaires. Il s'est acquitté de cette commission avec une

1. Caracas, nommée aussi Santiago de Léon de Caracas, ville de l'Amérique méridionale, aujourd'hui capitale du Venezuela. A l'époque du voyage du prince de Broglie, le gouvernement général de Caracas comprenait la province de Venezuela ou de Caracas, celles de Maracaïbo, de Varinas, de la Guyane espagnole, et celle de Cumana ou de la Nouvelle-Andalousie.

politesse, un soin, une prévenance et une activité que nous ne sommes pas en général accoutumés à attendre d'un Espagnol. Secondé par un administrateur, charge qui représente dans les provinces du Nouveau-Monde celle de subdélégué de nos intendants d'Europe, il a fait arriver tous les vivres dont on avait besoin, et cela dans un pays où les communications sont fort difficiles, a fait donner sans distinction tout ce qu'il y avait dans les magasins du Roi qui pouvait être utile à l'armée navale; enfin il a comblé de politesse et de soins tous les Français, a tenu une fort bonne maison, et a toutes sortes de droits à notre reconnaissance.

Ce M. de Nava joint à tout cela beaucoup d'instruction, une connaissance suffisante de la langue française, beaucoup de goût pour la guerre, et une énergie dans la façon de penser qu'il est rare de trouver dans le pays du despotisme. Il est au-dessus de tous les préjugés superstitieux des Espagnols, connaît tous les abus qui en résultent, et est assez sage pour chercher à éclairer son pays, en évitant néanmoins toute révolution. M. de

Nava avait obtenu de venir comme volontaire à la Jamaïque si nous avions été assez heureux pour faire cette expédition. On jugera aisément que j'aime beaucoup l'Espagnol dont je viens de parler, et j'ai besoin de le répéter pour excuser cette longue digression.

Ce fut par son conseil que j'entrepris, ainsi que plusieurs autres Français, le voyage de Caracas, capitale de la province de ce nom, et qui sert de résidence au Gouverneur général, espèce de vice-roi dans cette partie du monde. Comme j'avais eu plusieurs accès de fièvre à Porto-Cabello, et que j'étais encore faible, je préférai d'aller par mer. Je m'embarquai en conséquence avec M. d'Ethy, capitaine du vaisseau *le Citoyen*, et M. de Rissé dans un canot. Nous avions environ trente lieues à faire le long de la côte pour nous rendre à un port nommé la Guaïra, distant de cinq lieues de Caracas. Cette navigation n'aurait pas été une grande entreprise s'il n'avait pas fallu remonter toujours dans le vent, et cela à la faveur d'une brise de terre assez régulière mais souvent faible. Nous fîmes avec peine environ dix

lieues dans la nuit; je dis avec peine pour ne pas dire avec douleur, car les vagues étaient si fortes et faisaient si prodigieusement danser notre canot que le capitaine et cinq de nos rameurs eurent violemment le mal de mer. On imaginera aisément l'état dans lequel se trouvaient en pareille occasion le cœur de Rissé et le mien. Nous commencions à maudire notre entreprise, lorsque la brise nous manqua; il fallut relâcher dans une espèce de petite baie, vis-à-vis de laquelle nous aperçûmes quelques vestiges d'habitation. En approchant de terre, nous remarquâmes que la mer brisait de manière à faire craindre pour le canot, et nous étions encore incertains du parti que nous prendrions lorsque nous vîmes accourir deux nègres qui se jetèrent tout nus dans une pirogue, et s'avancèrent vers nous. L'amiral de cette embarcation parlait français. Il nous proposa sa voiture, et dit à M. d'Ethy, qu'il fallait faire jeter la petite ancre du canot à l'endroit où il était, attendu qu'on ne pouvait pas approcher davantage de la terre sans danger. Nous mouillâmes donc,

et successivement nous passâmes un à un dans la pirogue, un des nègres ramant, et l'autre soutenant le bâtiment pour l'empêcher de chavirer. Nous arrivâmes ainsi à terre, mes deux compagnons, deux laquais, nos fusils, nos munitions, notre vin et notre pâté.

D'après cette énumération que j'ai crue nécessaire pour qu'on ne soupçonnât pas notre prudence, on verra que, sans être fort embarrassés d'équipages, nous étions cependant à l'abri de deux ennemis fort dangereux dans la Nouvelle-Espagne, la faim et les tigres.

Notre nègre, qui ne parlait français qu'en sa qualité de déserteur de la Martinique, nous proposa aussitôt d'aller passer la journée et nous reposer en attendant la brise du soir, dans une habitation voisine appartenant à un M. don Louis, auquel il accordait toutes sortes de belles qualités, entre autres un goût passionné pour l'hospitalité; c'était la vertu dont nous avions le plus de besoin pour le moment; aussi nous nous décidâmes aussitôt à mettre M. don Louis dans le cas de

l'exercer en notre faveur. Nous fîmes en conséquence une demi-lieue à pied, nous passâmes une petite rivière sur le dos du nègre notre conducteur, et, après avoir parcouru presque dans toute sa longueur l'habitation de cacao qui faisait la richesse du seigneur don Louis, nous arrivâmes à une espèce de case fort basse et assez petite : c'était son château. Le nègre qui, comme on l'a vu, nous avait en une demi-heure servi tour à tour de batelier, de guide et de monture pour passer la rivière, fit en ce moment l'office d'introducteur auprès de don Louis. Nous nous attendions à entendre entre eux une conversation espagnole, et nous fûmes fort surpris de voir que tout se passait en français, M. don Louis l'étant lui-même. Il nous accueillit avec toute la prévenance d'un bon compatriote, nous dit qu'il avait été autrefois chirurgien auprès de Bordeaux; qu'il s'était ensuite embarqué en cette qualité sur un bâtiment marchand qui avait fait naufrage sur cette côte; qu'il avait trouvé moyen d'être d'abord économe d'une habitation, et qu'ensuite il en avait défriché une

pour son compte. Il ajouta qu'il s'était marié d'une façon assez avantageuse, et qu'il n'éprouvait d'autre malheur que d'oublier le français faute d'avoir occasion de le parler. M. don Louis joignit à ce récit toutes sortes d'offres et de caresses, et nous dit qu'attendu que depuis trente-quatre ans il n'avait pas eu le bonheur de voir chez lui d'étrangers, la joie qu'il nous marquait était bien franche et bien naturelle. Nous le remerciâmes comme il convenait, et nous conclûmes que, si son goût pour l'hospitalité était aussi vif que nous l'avait assuré notre nègre, c'était assurément une passion bien malheureuse.

M. don Louis nous introduisit aussitôt près de sa femme, Espagnole d'origine et fort âgée, et à ses deux filles, dont l'aînée était mariée à un Français qui avait été aussi chirurgien de vaisseau, puis un peu flibustier, et avait enfin été raccroché par don Louis dans la ville de la Guaïra. A l'aide de notre pâté et de quelques provisions trouvées dans la maison de don Louis, nous fîmes un assez bon repas; nous bûmes à la santé de la dame et de la demoiselle, qui voulurent bien nous le

rendre, et nous allâmes ensuite nous promener dans l'habitation. Elle est assez étendue, facilement et abondamment arrosée, ce qui est un point essentiel pour ce genre de culture. Nous apprîmes qu'au bout de quatre à cinq années au plus de plantation, le cacaotier est en pleine production, que ses fruits se renouvellent et mûrissent dans toutes les saisons de l'année, et que le revenu d'une habitation bien cultivée serait énorme si les impositions mises sur le cacao par la cour d'Espagne n'étaient pas trop fortes et exigées avec trop de rigueur. Elles se montent à peu près à dix ou douze pour cent. M. don Louis nous assura que, malgré cette taxe, le métier serait encore bon, si l'intendant de Caracas, nommé don Francisco d'Avalos, n'avait pas encore ajouté un droit de cinq pour cent sur toutes les denrées qui s'exportent de la province de Caracas, et un droit de dix pour cent sur tout ce qui s'y importe. Ces entraves multipliées mises à la culture sont une des causes principales du peu de population des possessions espagnoles dans cette partie, et l'interdiction

sévère de tout commerce avec l'étranger achève de jeter les cultivateurs dans le découragement, et d'empêcher les défrichements qui dans un sol aussi fertile produiraient plus de vraies richesses que celles qu'on s'obstine à tirer du Pérou, et des autres mines d'or dont les montagnes abondent.

Au moment où la brise de terre commença à s'élever, nous quittâmes notre cher M. don Louis. Les adieux furent touchants de part et d'autre, et, après avoir de nouveau enfourché notre nègre pour passer la rivière, et remonté dans la pirogue pour gagner notre bâtiment, nous appareillâmes et fîmes encore dix lieues, dans la nuit, tant à la voile qu'à la rame. La mer était calme, nous ne souffrions plus; mais, la brise nous manquant encore, il fallut relâcher dans une petite anse appelée Santa-Crux. Il faisait une chaleur excessive dont nous nous garantîmes d'abord à la faveur d'un bois très touffu rempli de vestiges respectables d'une très haute antiquité; mais les cousins et d'autres insectes nous en chassèrent; nous

aperçûmes enfin un nègre qui nous conduisit dans une habitation dont le propriétaire était absent. Nous y trouvâmes quelques ressources pour vivre, et baragouinâmes un peu d'espagnol avec le commandeur ou chef des nègres. Le soir, avant de nous rembarquer, nous tirâmes sur plusieurs oiseaux extraordinaires, et nous en tuâmes quelques-uns, dont un très gros nous parut avoir beaucoup de rapport avec nos dindons. Je n'ose pas dire que nous tuâmes aussi beaucoup de perruches, parce que ce serait vouloir se faire à plaisir une réputation de férocité en France, où l'on pardonne volontiers de tuer deux cents perdrix et autant de lièvres, mais non pas de faire le moindre mal à une pauvre petite perruche.

Notre rembarquement du soir s'effectua avec moins d'appareil que celui de la veille, parce que le canot était mouillé contre terre; il nous restait dix lieues pour gagner le port de la Guaïra. Nous les fîmes dans la nuit et nous étions à terre à six heures du matin.

La ville de la Guaïra est assez jolie, les

maisons en sont régulières, et la population est estimée entre 3 et 4000 âmes. On y a construit un fort, destiné à défendre la rade, qui n'est pas mal situé. En entrant dans la ville, l'officier chargé de la garde de la porte nous donna un fusilier pour nous accompagner : c'est l'usage et nous nous y conformâmes. Mais comme, après avoir passé la nuit dans un canot, nos toilettes n'étaient pas fort brillantes, nous nous intriguâmes pour trouver entre nous trois assez d'espagnol pour faire comprendre à notre guide de nous mener à l'auberge auparavant de nous conduire chez le Gouverneur, comme cela lui avait été ordonné. Le plus hardi des trois essaya de mettre au jour la phrase convenue, lorsque le soldat qui jusque-là avait été fort silencieux, s'apercevant de notre embarras, se mit à nous parler le meilleur français du monde. Notre surprise et notre joie furent extrêmes, mais notre étonnement diminua lorsque nous apprîmes que nous avions affaire à un soldat aux gardes françaises, qui ayant déserté depuis quatre ans et ne sachant

plus où donner de la tête, s'était engagé dans les troupes espagnoles. Il nous dit qu'il était aussi bien payé qu'en France, mais que, soit inconstance, soit attachement pour sa patrie, il désirait fort abandonner le service de nos alliés, dont l'extrême malpropreté surtout était son plus grand supplice. Quelques écus français établirent bientôt la confiance entre nous et notre escorte; elle nous mena à la meilleure auberge de la ville, dont le maître est de Versailles, de manière que nous ne nous trouvâmes pas trop dépaysés. Nous nous habillâmes proprement, et, comme il était dimanche, et qui plus est le dimanche gras, nous nous hâtâmes d'aller rejoindre à l'église le Gouverneur : nous le reconnûmes bientôt à son habit extrêmement galonné aussi bien qu'à la place éminente qu'il occupait.

L'église de la Guaïra, conformément à l'usage espagnol, est extrêmement ornée de dorures, de vases d'argent, et d'autres décorations de ce genre; on n'y voit ni bancs, ni chaises. Les femmes, toutes revêtues d'une espèce de robe noire et d'un

voile de la même couleur, sont assises ou à genoux par terre; elles sont affublées de plusieurs scapulaires, de gros chapelets, et de reliques appelées rosaires qui leur pendent au col. Les hommes portent aussi des scapulaires et ont à la main des chapelets très ostensibles qu'ils manient incessamment en marmottant toujours. Les dévots de l'un et l'autre sexe se distinguent par des gestes de componction fort marqués, par des inclinations de corps très profondes, qui sont ordinairement suivies de coups de poing dans le creux de l'estomac qui font retentir la voûte. Le chant des prêtres est fort monotone, les cérémonies des offices très pompeuses, le tout fort long et fort ennuyeux; mais comme il faut que tout finisse, la grand'messe se termina, et nous allâmes joindre le Gouverneur, homme de soixante-quinze ans, respectable et poli. Il nous reçut avec toute la prévenance possible, et me combla particulièrement de politesses lorsqu'il sut mon nom. Il se souvint d'avoir servi avec mon grand-père dans la guerre d'Italie, et comme cette époque lui rappelait sa jeu-

nesse, il s'étendit sur la relation de la bataille de Parme et de Plaisance[1], le tout en espagnol, c'est-à-dire d'une façon fort peu intelligible pour mes compagnons et pour moi. Il est vrai qu'attendu que je lui répondais en italien, il ne m'entendait pas non plus, au moyen de quoi nous étions au pair. Cette conversation, d'autant plus bizarre qu'elle était accompagnée de part et d'autre de la gravité la plus espagnole, dura environ une demi-heure, après quoi la crainte d'importuner M. le Gouverneur et de ne pouvoir pas conserver plus longtemps un maintien aussi forcé nous décida à prendre congé de Son Excellence. Elle nous invita à dîner, mais nous refusâmes parce que nous voulions arriver de bonne heure à Caracas, et que le chemin dans les montagnes nous avait été annoncé comme fort mauvais. Le Gouverneur voulut absolument me prêter sa propre mule avec un nègre pour guide; il fit aussi fournir à mes compagnons et à

1. Bataille de Parme, gagnée, le 29 juin 1734, par les maréchaux de Broglie et de Coigny sur les Impériaux commandés par le comte de Merci. La bataille se livra le long de la route de Parme à Plaisance.

nos gens des montures à l'heure à laquelle nous les demandâmes.

Auparavant de nous mettre en route, nous fîmes un assez mauvais dîner chez notre aubergiste de Versailles; tout y était à l'ail, et il nous assura cependant qu'en notre faveur il avait recommandé de ne se servir que d'oignons. Une belle-sœur de notre hôte, âgée de dix-sept ans, et assez agréable quoique fort brune, ne sentait point l'ail, à ce que prétendit M. de Rissé. Nous l'engageâmes à dîner avec nous, et je crois qu'avec un peu de soins on aurait pu l'engager encore à autre chose. Mais le temps presse; nous avons cinq lieues à faire dans un mauvais chemin, et cela avec un capitaine de haut bord plus accoutumé à faire courir un vaisseau que cheminer une mule. Le chapitre des accidents est en pareil cas plus étendu que de coutume : il faut partir de jour. C'est ce que nous fîmes, car il était à peine deux heures, lorsque au grand regret de Rissé nous abandonnâmes la signora Rafaëla pour grimper par un soleil fort ardent, et dans des chemins étroits et taillés en escalier dans le roc, des

montagnes à perte de vue qui en plusieurs endroits ont plus de quinze cents toises d'élévation perpendiculaire. Il est difficile d'imaginer combien de détours et de sinuosités il faut parcourir pour arriver au sommet. Toujours est-il vrai que nous montâmes consécutivement pendant trois heures et demie, n'ayant pour perspective que des gorges plus ou moins couvertes de bois et des précipices d'une profondeur effrayante. Nous parvînmes enfin à une espèce de redoute fortifiée et garnie de cinq ou six pièces de canon; le chemin la traverse, mais elle se ferme par deux barrières, et on y entretient constamment une garde de trois ou quatre hommes. Cette redoute a pour objet d'empêcher la contrebande; elle ne peut remplir que celui-là, car il n'y aurait certainement qu'une armée de singes bien disciplinée qui pût entreprendre d'attaquer Caracas de ce côté. De la redoute, nous aperçûmes cette ville; elle avait l'air de n'être pas à plus d'une lieue; mais, comme les mêmes formalités sont nécessaires pour descendre aussi bien que pour monter, nous employâmes

trois heures pour arriver au bas de la montagne.

La ville nous parut grande autant que nous en pûmes juger par la quantité de lumières que nous aperçûmes en y entrant. Nous demandâmes en arrivant la maison de M. de Nava qui nous l'avait indiquée comme logement, et nous ne songions qu'à nous coucher lorsqu'un aide de camp du Gouverneur vint nous inviter à venir à un bal qui se donnait chez l'intendant. Nous fîmes une légère toilette, et nous commençâmes ainsi à près de dix heures du soir notre entrée dans le monde de Caracas, dans un salon assez vaste et bien décoré. Nous aperçûmes en arrivant environ trente femmes dont plusieurs étaient jolies, spectacle très réjouissant pour de pauvres diables condamnés depuis quatre mois aux horreurs de la mer, et à une sévère abstinence de toute espèce de dames; mais il convenait de s'occuper d'abord du Gouverneur. Je m'étais figuré qu'il était grand, parce que chemin faisant on m'avait assuré qu'il s'appelait don Fernando y Gonzalvo y Morenos y Torres y

Gonzales, et que je ne croyais pas qu'un petit homme pût soutenir à la longue un aussi grand encombrement de noms; mais, en dépit des conjectures que j'avais faites, je vis qu'il n'avait guère plus de quatre pieds et demi de haut, qu'il avait une excellente tenue militaire jointe à l'air le plus prévenant. Il nous combla de politesses, mes compagnons et moi, nous parla français d'une manière fort intelligible, et nous exprima avec grâce toute la joie qu'il éprouvait de recevoir dans sa capitale un détachement aussi bien choisi de la noblesse française. Nous ripostâmes par quelque chose de très à propos sur les prévenances des Espagnols et en particulier de M. de Nava; mais, il faut l'avouer, au travers de cet échange réciproque de compliments, il nous échappait des regards sur les femmes qui prouvaient qu'elles partageaient au moins nos attentions.

Le Gouverneur voulut bien nous présenter aux plus considérables, telle que l'Intendante et la Trésorière, qui n'ont pour elles que les beaux yeux de leur cassette; il nous intro-

duisit ensuite près des plus jeunes et des plus jolies, et enfin par une inclination du corps tournante et générale, toute l'assemblée fut avertie que nous lui présentions nos hommages.

Cette première formalité remplie, la chose la plus pressée était de savoir les noms de cinq ou six dames charmantes qui faisaient l'ornement du bal et la gloire de Caracas. Un officier français, fixé depuis longtemps au service d'Espagne, satisfit sur ce point notre juste curiosité; il nous apprit que la plus charmante de toutes s'appelait Belina Aristigetta, que celle qui la suivait le plus près était sa sœur nommée Panschitta, puis une autre de ses sœurs nommée la signora Rossa, et une quatrième sœur un peu brune, mais fournie de superbes yeux noirs, appelée Theresa. Cette famille nous parut un prodige dans le meilleur genre; mais, comme nous étions questionneurs et que nous avions affaire à un babillard, un nouvel examen de l'assemblée ajouta à notre liste de beautés les noms de Raphaela, et de deux demoiselles Erménégile, dont l'une ressemble à Mme la

duchesse de Polignac[1] d'une manière frappante. Nous trouvâmes qu'en cela elle avait pris un excellent parti et pour elle et pour nous. Une plus longue énumération serait, je crois, déplacée, et je promets d'ailleurs des renseignements plus particuliers à ceux qui après avoir lu mon journal voudront aller faire un voyage à Caracas. On se contentera donc de savoir que la plus grande partie des signoras que je néglige était agréable, et que presque toutes étaient mises et coëffées avec un mélange de magnificence et de goût qui ne leur donnait assurément pas l'air de femmes de l'autre monde.

Il ne me manquait pour faire plus particulièrement connaissance avec les merveilles femelles qui sont à la tête de mon catalogue que de savoir leur parler; je crus qu'il était indispensable de l'essayer, et je commençai par employer auprès de la signora Belina cinq ou six mots catalans que je possédais bien. Elle y répondit avec grâce, et cette démarche me valut une promesse de

1. Yolande de Polastron, duchesse de Polignac, née en 1749, gouvernante des Enfants de France, morte à Vienne en 1793.

danser avec elle. Content de ce premier succès, je me souvins d'une ruse qui m'avait toujours bien réussi en Amérique, lorsque je ne savais encore que quelques mots d'anglais : c'était d'annoncer une ignorance totale, parce que, à la faveur d'un aveu aussi modeste, le peu de phrases que je parvenais à composer acquérait un prix infini. Je confiai donc à Belina mon inexpérience dans la langue espagnole, je regrettai d'avoir négligé d'apprendre de bonne heure un idiome que sa jolie bouche rendait si agréable à l'oreille, et je demandai la permission de me servir dorénavant de l'italien que je savais, en promettant de l'espagnoliser autant que possible. Cette phrase difficile fut traduite par un interprète. J'obtins la licence de parler italien et la permission d'employer l'éloquence muette des yeux pour expliquer les passages obscurs. C'était avoir fait bien du chemin en un quart d'heure.

La danse est assez variée à Caracas; on y aime beaucoup les menuets, et il n'y a point de dame jeune ou vieille, laide aussi bien

que jolie, qui au commencement d'un bal ne se croie indispensablement obligée de danser son menuet. Les hommes dansent en général plus mal que les femmes, mais avec une gravité imperturbable. On connaît de plus dans cette ville plusieurs autres espèces de pas de deux, dont quelques-unes exigent beaucoup d'oreille et une grande souplesse dans les jambes. Le *fandango* est la plus remarquable, la plus usitée, et la plus ancienne; on l'accompagne d'une petite mélodie de castagnettes, qui achève d'en faire un exercice vif, bruyant, passionné, voluptueux même, et beaucoup mieux encore que tout cela, au dire des bons Espagnols de l'ancienne roche. Quant aux contredanses, on a adopté les anglaises, et on y mêle seulement une sorte de ronde qui est assez vive. La signora Belina excelle dans tous les genres de trépudiement; elle a surtout un aplomb et une grâce toute particulière dans le fandango; je ne pouvais avoir un plus agréable *partner*. Aussi j'ose dire que je me tirai passablement de la contredanse que nous exécutâmes ensemble. Ma bonne

conduite dans ce premier essai, et mon attention suivie à cacher toujours mon idiome italien sous un manteau espagnol, me valut encore une contredanse d'une amie de Belina : elle termina pour moi les plaisirs et les fatigues de cette journée. Il était tard ; chacun s'en alla coucher. Le Gouverneur nous mena souper chez lui, et ce fut avec autant de politesse de sa part que de joie de la nôtre que nous le quittâmes, mes compagnons et moi, pour aller nous coucher.

Le lendemain, lundi gras d'heureuse mémoire, nous fûmes réveillés d'une manière inattendue, mais fort agréable. Le maître-d'hôtel du Gouverneur entra dans nos chambres, suivi de tous les apprêts d'un déjeuner à l'espagnole ; deux ou trois petits polissons appelés pompeusement pages, portaient des tasses, des biscuits, du pain, du beurre, et une chaudière d'argent pleine d'excellent chocolat. Nous en prîmes en abondance, et nous nous rendîmes bientôt après à l'audience du Gouverneur, qui tous les jours depuis neuf heures jusqu'à onze heures du matin, reçoit tous les placets,

écoute toutes les plaintes, expédie toutes les affaires journalières qui sont portées à son tribunal, admet dans son cabinet sans distinction d'état tous ceux qui demandent à lui parler, rend une justice prompte et exacte, fait des aumônes abondantes, et s'attire par une conduite aussi noble l'estime, l'attachement et la reconnaissance du peuple qu'il gouverne. Ce genre d'audience m'a paru si différent des apparitions ministérielles que nous appelons audiences en France que je me sentis vivement touché d'admiration et d'attachement pour M. Gonzalès.

Dès qu'il eut expédié ses affaires, il nous proposa de nous mener dans le monde, bien qu'il ne fût que dix heures du matin. Nous le suivîmes et notre première visite fut dédiée à Mme Aristigetta, mère de Belina et de toutes les autres jolies sœurs dont j'ai parlé. Nous les trouvâmes dans une espèce de salon très frais et fort vaste. Le Gouverneur fut reçu avec prévenance et respect, et les Français avec une politesse et une grâce tout à fait marquées. Nous n'avions pas en-

core achevé la seconde révérence de remerciement, lorsque nous nous sentîmes tout à coup aveuglés par une grêle de bonbons en forme d'anis que les jolies mains des signoras jetaient sur nous avec une profusion incomparable. Notre surprise fut telle qu'on la désirait, c'est-à-dire extrême; mais, après avoir essuyé de bonne grâce cette première bordée, nous osâmes demander quel en était l'objet. On nous apprit que depuis l'antiquité la plus reculée il était d'institution courtoise, galante et chevaleresque, de se jeter des anis au visage dans les derniers jours du Carnaval, et qu'on n'avait jamais rien trouvé de mieux pour forcer les belles un peu prudes à avaler les compliments et les douceurs que leur offraient leurs humbles adorateurs. Nous demandâmes s'il n'y avait pas à craindre d'un autre côté que ce genre de plaisanterie ne rendît les dames un peu sucrées; mais on nous rassura sur ce point en sorte que nous envoyâmes vite chercher des munitions de toute espèce chez le confiseur, et au moyen d'un feu très vif nous nous trouvâmes au pair.

Ce genre de plaisanterie établit bientôt entre la jeunesse française et espagnole cette douce familiarité qui rend plus aimable de part et d'autre. La matinée se passa à causer, à danser, à faire de la musique. Celle que l'on préfère à Caracas tient un peu du mode italien. La langue espagnole s'adoucit infiniment dans la bouche des femmes; elles tirent de leurs guitares des sons fort doux, et s'accompagnent aussi quelquefois très agréablement sur la harpe et sur le clavecin. Belina chanta et fut applaudie, parce que, sans chanter avec beaucoup de méthode, elle met tant d'expression dans ses yeux et dans les inflexions de sa voix, qu'il est impossible de ne pas être ému quand elle paraît sensible. Mme de Castro, sa sœur aînée, chante avec plus de goût et est meilleure musicienne. Elle a pris à Cadix des grâces européennes; elle a de l'esprit, un excellent maintien; elle eut beaucoup de succès parmi les amateurs de musique, et déroba plusieurs hommages à sa sœur. Theresa, cette brune aux grands yeux noirs dont j'ai parlé, ne joue que le troisième

rôle dans la famille; mais elle a le bon esprit de ne pas en marquer de jalousie, et annonce, si j'ose ainsi m'exprimer, une si grande bonhomie, et une disposition si décidée à payer magnifiquement en reconnaissance les soins qu'on veut bien lui rendre, que, pour peu qu'on ait un bon naturel, il est difficile de ne pas la satisfaire par quelques préférences. Quant à moi, je lui donnai sur ce point toutes sortes de satisfactions; mais, mon cher lecteur, il ne me plaît pas de vous en apprendre davantage; c'est un parti pris, j'en suis fâché pour votre maligne curiosité.

A midi et demi, nous quittâmes nos nouvelles et déjà bonnes amies. Jamais on ne dîne avec les dames à Caracas; elles font entre elles et leurs maris un repas de famille, où l'ail et le piment jouent un fort grand rôle, après quoi chacun va faire la sieste pendant une, deux ou trois heures.

Comme le Gouverneur ne dînait qu'à près de deux heures, nous profitâmes de ce moment pour aller rendre nos devoirs aux principaux personnages de Caracas, entre

autres à l'intendant, le signor d'Avalos. Il passe pour avoir de l'esprit et un travail assez facile; mais la manière dont il emploie ses moyens ne le rend pas l'ami du peuple qu'il gouverne. Son avidité pour l'argent est extrême; il ne néglige aucun moyen pour la satisfaire; il use despotiquement de l'autorité trop étendue qui lui est confiée; et ces abus de pouvoir sont une principale cause du peu de population et de culture de cette partie fertile des possessions espagnoles. Loin de faciliter le commerce avec l'étranger, M. d'Avalos y met toutes les entraves imaginables; il achète au nom du roi toutes les marchandises d'Europe qui arrivent dans les ports, n'en laisse jamais entrer qu'une petite quantité, et fait saisir comme contrebande chez les marchands mêmes du pays toutes les denrées qu'ils se procurent. Au moyen de cette attention suivie de M. d'Avalos, il parvient à faire au nom du roi, mais véritablement à son propre compte, tout le commerce d'importation. Il vend tout à un prix exorbitant, attendu qu'il n'y a pas de concurrence, et il compte bien s'en retourner

en Europe dans quelques années avec sept ou huit millions de piastres.

Les moyens d'exportation ne sont pas moins gênés par l'Intendant. 1° Le cacao paie au roi une taxe de dix pour cent, et lorsqu'on veut l'exporter, il paie encore dans le port, avant que d'être embarqué, cinq pour cent d'imposition. 2° Tout bâtiment chargé de cacao allant en Espagne est tenu de porter une certaine quantité de fanègues, qui est la mesure commune de cette denrée, au compte du roi, c'est-à-dire de l'Intendant, qui ne paie aucun frais, pas même celui du fret du bâtiment. 3° Enfin le genre d'exportation qui serait le plus avantageux à la Nouvelle Espagne est sans contredit celui des bœufs, des chevaux et des mulets, dont elle abonde au point qu'un particulier ne pourrait souvent dire à dix mille têtes près ce qu'il possède de bestiaux. Il faudrait donc en faciliter le plus possible l'exportation, tant à Curaçao que dans toutes les colonies espagnoles et françaises du vent et sous le vent qui en manquent et les paieraient fort cher. Mais l'intérêt personnel a

aveuglé M. d'Avalos sur ce point-ci comme sur les autres; il a voulu faire au nom du roi le commerce exclusif des bestiaux à envoyer chez l'étranger, et pour cela il a taxé chaque tête d'animal d'un droit de cinq piastres. Il a de plus obligé les particuliers à lui vendre l'un dans l'autre leurs animaux sur le pied de quatorze ou quinze piastres, c'est-à-dire à un prix fort au-dessous de celui qu'en offraient tous les capitaines marchands qui cherchaient à faire ce commerce. Avec de pareils procédés M. l'Intendant est parvenu : 1° à décourager les possesseurs de bestiaux et à les dégoûter d'un genre de commerce qui aurait été d'une valeur immense; 2° en dépit de tous les garde-côtes et de toutes les patrouilles des commis espagnols, il se fait avec l'étranger une contrebande prodigieuse; et le roi d'Espagne perd d'un côté les droits d'exportation qu'il pourrait exiger s'il protégeait ce commerce, et de l'autre les Espagnols même tirent un bien moindre parti de leurs richesses en bestiaux, parce que les risques que le vendeur court en faisant la contrebande le forcent à se

prêter à l'avidité de l'acheteur qui tire parti de la circonstance.

L'indigo dont la culture n'est établie dans la Nouvelle Espagne que depuis quelques années y réussit à merveille; l'Intendant n'a pas encore osé établir des droits sur cette denrée, mais il est à craindre qu'il ne s'en occupe bientôt. Le coton viendrait aussi avec facilité dans les colonies espagnoles; il y pousse même en dépit de tout le monde; mais on l'arrache par ordre exprès du gouvernement. La vigne n'est pas mieux traitée, et, quoique la qualité du raisin ne permette pas de doutes qu'elle produirait des vins supérieurs à ceux d'Espagne, on aime mieux boire du vin vert et nouveau de l'ancienne Espagne que du bon et ancien vin de la Nouvelle.

Je finirai mes observations politiques, qu'on ne prendra sûrement pas pour une apologie de l'Intendant, par rendre justice à sa dévotion exemplaire; elle ne lui permet pas de se dispenser, en aucunes occasions, d'avoir à sa table un ou deux gros moines ou abbés qui disent pompeusement le *bene-*

dicite ou les *grâces*, mais qui dans l'intervalle de ces deux exercices mangent et boivent bien dévotement, c'est-à-dire à l'excès, et entremêlent de quelques citations de l'Évangile la chronique scandaleuse de la ville qu'ils publient avec toute sorte de complaisance. Ce fut par ces bons *padres* que je fus d'abord instruit des intrigues des femmes, des noms de leurs amants, de la manière adroite dont elles échappent à la jalousie soigneuse de leurs maris, sous le prétexte d'aller à l'église. Enfin au bout d'un quart d'heure de conversation moitié latine, moitié italienne, avec le père don Louis Sylvestro della Charita, je sus tout ce qu'on peut savoir sur la société, et, si j'avais eu des projets, j'aurais pu former en le quittant un plan de conduite bien entendu. L'intendant, qui ne perdit rien de ce que nous disions, voulut bien seconder ma curiosité par plusieurs réflexions malignes, accompagnées des éclats de rire les plus bruyants. Ce mélange bizarre de cagotisme et de médisance n'est pas fort rare dans la Nouvelle Espagne; cependant M. d'Avalos s'est fait une réputation

distinguée dans ce genre, et il me semble que tout le monde est persuadé que ce qu'il aime le mieux après l'argent, ce sont les prêtres, les cérémonies d'église, et le bon vin.

Mais c'est parler trop longtemps d'un cafard; j'avais sur le cœur tout ce qu'on m'a dit de lui, et je me suis laissé trop entraîner par une sainte colère. Revenons vite chez le Gouverneur, qui, dans sa forme simple et charmante, nous donna un dîner fort abondant et très militaire; son cuisinier ne s'était même pas permis le moindre excès d'ail ou d'oignon. Nous mangeâmes au dessert plusieurs espèces de fruits inconnus en Europe et du raisin muscat excellent. La réflexion que nous étions au mois de février ne laissait pas d'ajouter beaucoup de prix à cette magnificence de la nature.

Après dîner, nous nous hâtâmes de quitter le Gouverneur, afin de ne pas l'empêcher de faire la sieste; il nous donna rendez-vous à six heures pour nous mener à un bal chez le trésorier de la ville. Nous avions deux heures à employer, et, comme nous ne nous sentions pas disposés à les passer à dormir,

je proposai à mes compagnons d'aller chercher un Français qu'on nous avait indiqué, afin de prendre de lui quelques connaissances sur la forme du gouvernement, la population de la ville, celle de l'intérieur du pays, enfin sur plusieurs autres objets dignes de la curiosité des voyageurs. Nous étions en chemin pour trouver notre compatriote, lorsque nous rencontrâmes un officier espagnol qui parlait français à merveille, et qui nous offrit de répondre à toutes les questions que ses connaissances le mettaient à même de résoudre. Il commença par nous proposer d'aller avec lui chez l'ingénieur en chef de Sa Majesté Catholique, afin de prendre sur la carte une idée plus exacte du pays que nous voulions connaître; nous le suivîmes, mais, au lieu de trouver des plans bien détaillés, bien lavés, chez notre ingénieur, nous n'y vîmes qu'une mauvaise carte mal en ordre, dans laquelle les détails de l'intérieur du pays n'étaient seulement pas indiqués. Son excuse fut qu'il avait changé depuis peu de département, et qu'il avait trouvé celui-ci dans le plus grand désordre.

Nous aperçûmes cependant dans un coin tout poudreux un plan général de la province de Caracas, qui nous apprit qu'elle renfermait cinq départements très vastes, et qu'elle s'étendait environ trois cents lieues en longueur, sur une largeur qui varie souvent, mais qui n'est jamais moindre de quatre-vingts lieues. Cette immense contrée ne renferme guère que six ou sept cent mille habitants, tant blancs que nègres et Indiens. Ces derniers ne contribuent que peu aux charges du gouvernement; ils conservent pour la plupart un culte particulier, et doivent avoir une piété fort ardente, car ils adorent le soleil qui est fort près d'eux. Les Espagnols ne cessent d'envoyer parmi eux des missionnaires pour les convertir. Dès qu'il y en a une centaine de baptisés, on fonde une cure dans ce canton. Elles valent toutes au moins dix mille livres, et quelques-unes davantage, ce qui ne laisse pas d'exciter puissamment le zèle du clergé espagnol; mais une certaine tradition qui se communique de génération en génération chez les Indiens nuit essentiellement aux progrès de l'Église :

ils se souviennent qu'ils étaient rois du pays, qu'ils ont été réduits en esclavage ou massacrés impitoyablement, et, lorsque ces considérations sont remises sous leurs yeux par quelques-uns de leurs chefs avec chaleur et éloquence, ils s'assemblent en troupes, abandonnent leurs paroisses, et s'enfoncent dans le pays. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés ne les rend pas difficiles sur le choix d'un nouvel établissement; ils se livrent alors à la vie sauvage, chassent pour se nourrir, et ne cultivent qu'un fort petit terrain autour de leurs cases pour avoir des bananes et du maïs. Ce sont ces Indiens à demi sauvages, avec lesquels quelques Européens avides et hardis ont souvent fait une sorte de commerce. Il consiste dans un échange d'eau-de-vie, de tafia, d'instruments de fer et d'acier avec de superbes peaux de tigres, et des grains d'or d'une espèce très pure que quelques ruisseaux entraînent dans leur cours, et que les sauvages ramassent au pied des montagnes. Ce genre de contrebande est extrêmement avantageux; mais le gouvernement y met tous les jours de nouvelles entraves et a sou-

vent puni de mort ceux qui s'en rendaient coupables. On donne assez aisément le nom de ville au moindre établissement chrétien qui se forme dans la province de Caracas : elles sont en général peu peuplées, excepté sur le bord de la mer. Celle de Caracas est la plus considérable de toutes : elle contient environ vingt-cinq mille habitants dont au moins douze cents prêtres, religieux ou religieuses.

Cette ville, par sa position entre plusieurs montagnes, jouit d'un printemps perpétuel; tout le pays qui l'avoisine est extrêmement fertile, bien cultivé, et présente l'aspect le plus riant; une petite rivière qui l'arrose alimente en même temps plusieurs sucreries, et dispose la terre à produire à la fois, au gré du cultivateur, les fleurs les plus parfumées, l'herbe la plus fraîche, et les fruits les plus délicieux.

Nous nous livrions avec plaisir à l'examen de toutes les richesses que renferme cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'on vint nous avertir, de la part du Gouverneur, qu'il était temps d'aller hâter les toilettes des

dames pour commencer à danser. Nous accourûmes avec toute la promptitude que l'importance de l'occasion exigeait. Nous trouvâmes les dames toutes parées; quoique fort diligentes, elles nous parurent mises avec goût et même avec coquetterie. Chacune choisit un écuyer pour se rendre chez le trésorier où le bal se donnait. Cet opulent personnage se nomme M. Vidando; il est jeune, gras, réjoui, parle français, dépense tous les jours beaucoup d'argent, en gagne beaucoup plus qu'il n'en mange, partant, a une maison fort agréable et des succès fort connus auprès des signoras. Il ne manqua rien à l'agrément de la fête; on dansa au moins cent menuets, on se jeta deux ou trois cents livres de dragées à la tête, on mangea beaucoup de confitures et de chocolat, ce qui s'appelle en espagnol un *rafreser*; on exécuta le fandango et diverses autres espèces de danses, enfin on ne se sépara qu'après mille protestations de tendresse éternelle. J'ose dire qu'il n'y eut point de Français qui ne se fût permis dans la soirée au moins deux ou trois déclarations toutes plus

vives et plus sincères les unes que les autres.

La matinée et la journée du lendemain se passèrent aussi agréablement. C'était le Gouverneur qui s'était chargé de faire célébrer le mardi gras, avec toute la pompe, la gaîté et l'amusement qui sont l'apanage de ce jour respectable. Le bal fut encore plus nombreux que la veille, les dames plus coquettes et plus tendres, les hommes plus aimables et plus pressants, les dragées plus abondantes, la veillée plus longue, quelques maris plus jaloux encore que de coutume; enfin tout le monde était bien dans son rôle, et le Carnaval fut enterré avec toutes sortes d'honneurs.

Nous nous attendions à voir succéder à ces plaisirs vifs et bruyants le calme un peu fade des exercices pieux du Carême; nous nous habillâmes en conséquence de bonne heure le mercredi pour avoir l'honneur de recevoir les cendres à côté du Gouverneur. Il voulut nous dispenser de le suivre à l'église, en nous assurant qu'il connaissait les manières françaises en fait de dévotion, et que, quoique différentes de celles de sa

nation, il n'en serait nullement scandalisé. Nous protestâmes, comme de raison, et nous accompagnâmes M. de Gonzalès à un couvent de cordeliers dont l'Église était déjà suffisamment garnie de dévotes, toutes agenouillées par terre, vêtues de noir, et bien cachées derrière un grand voile; mais soit que nos yeux fussent très perçants, soit qu'un heureux hasard dérangeât quelques voiles, nous reconnûmes bientôt plusieurs de nos jolies danseuses; elles dédaignèrent quelquefois leurs livres pour nous regarder, et nous fûmes, comme on le croit bien, très sensibles à cette petite tricherie faite au Seigneur à notre occasion. La messe fut courte, les hommes et les femmes reçurent les cendres séparément, ce qui, à mon gré, rendit la cérémonie moins intéressante. Nous sortîmes de l'église toujours à la suite du gouverneur, qui nous dit agréablement qu'attendu le bon exemple que nous venions de donner il ne doutait pas qu'on ne dérogeât un peu en notre faveur aux usages ordinaires et sévères de l'Espagne pour le carême; il nous mena en conséquence chez la signora Aristigetta,

mère de Belina. On nous y reçut aussi bien et aussi gaiement que la veille : les dragées seules furent réformées. Le soir M. de Gonzalès nous conduisit à cheval dans plusieurs habitations charmantes aux environs de Caracas, entre autres dans une sucrerie et un indigoterie toutes deux d'un grand rapport. La soirée se passa à faire des visites aux dames; chacun alla voir particulièrement celle qu'il aimait mieux trouver seule. Nous fûmes ce jour-là comme tous les autres comblés de politesses et de prévenances tant par le Gouverneur que par tous les Espagnols indistinctement, officiers et habitants; jamais étrangers ne furent mieux traités.

On voulut le lendemain nous faire voir un combat de taureaux dans une grande place située au milieu de la ville. Mais malheureusement les taureaux qu'on avait choisis, semblables à Arlequin dans je ne sais quelle pièce, ne purent jamais être mis en colère. Les toréadors ne furent par conséquent ni chassés, ni tués, ni blessés; le spectacle fut court et peu amusant; mais le projet de M. le gouverneur était aimable.

Un autre genre de divertissement, qui, comme plus usité, est aussi plus parfait à Caracas qu'ailleurs, nous surprit et nous amusa bien davantage que le prétendu combat du taureau : c'était ce qu'on appelle en Espagne un beau rosaire. Il sort à la fois à sept heures du soir de tous les couvents et églises de la ville une procession composée de plusieurs prêtres, et précédée de cent ou cent cinquante lanternes élevées sur de grands bâtons, et portées très dévotement par des hommes ou par des femmes. Lorsque ces processions se rencontrent au coin des rues, la moins considérable ou la moins ancienne s'arrête et se met à la suite de la première, la troisième en fait autant, ce qui compose au bout d'un quart d'heure de marche une file non interrompue de mille à douze cents lanternes. La plupart des gens du peuple suivent dévotement cette pieuse promenade. Les prêtres chantent; toutes les guitares de la ville se joignent à leurs voix, tout est en mouvement dans Caracas; les belles ouvrent leurs jalousies, les maris sont aux aguets; les amants, cachés sous d'énor-

mes manteaux, se dérobent à leur surveillance; les rendez-vous se donnent et s'exécutent ordinairement à cette heure, et c'est, je crois, pour cette raison que l'usage du Rosaire se soutiendra à perpétuité.

Telles, et beaucoup plus morales encore, étaient les réflexions que je faisais sur les usages et les mœurs de Caracas, lorsque à mon grand regret je me vis obligé de quitter cette ville agréable à tous égards. J'étais résolu de retourner par terre à Porto-Cabello, afin de connaître un peu l'intérieur du pays. Je me munis donc de lettres de recommandation du gouverneur et de l'intendant pour trouver à manger et à coucher tout le long de la route. Je me séparai de M. d'Éthy qui aima mieux retourner par eau; mais M. de Rissé me resta fidèle, et notre caravane s'augmenta encore de deux compagnons.

Le moment de notre départ, différé plusieurs fois, mais enfin fixé, nous allâmes prendre congé des jolies signoras; nous observâmes vis-à-vis de chacune la nuance de sentiments et de regrets qu'il convenait

d'accorder à leur amabilité, et de donner à l'occasion. Nous promîmes de fort bonne foi de conserver incessamment le souvenir des bons traitements que nous avions reçus. Nous donnâmes rendez-vous en Europe à beaucoup de gens qui probablement n'y viendront jamais. Nous reçûmes des politesses de tout le monde, des maris même, c'est tout dire; il échappa enfin quelques larmes furtives des plus jolis yeux du monde au moment où nous nous retirâmes.

Nos adieux avec le gouverneur furent moins tendres, mais il sembla partager le regret que nous avions de quitter son gouvernement et sa personne. Il nous souhaita toutes sortes de succès à la Jamaïque où nous espérions encore aller et ne nous quitta qu'à minuit au moment où nous allions monter à cheval, ou plutôt à mule.

Notre marche nocturne avait pour objet d'éviter la grande chaleur; cette intention se trouva parfaitement remplie pendant les premières heures, car en arrivant au pied des montagnes, et plus encore en commençant à nous élever au-dessus du niveau de

la plaine, le froid nous saisit successivement au point qu'après avoir épuisé les ressources que nous offraient nos manteaux nous prîmes le parti de décharger nos mules pour prendre dans nos paquets les couvertures dont nous étions munis. M. de Rissé, qui n'en avait pas, s'enveloppa dans trois hamacs qu'il revêtit successivement. Ainsi affublés de la façon la plus grotesque, et n'ayant que la lune pour confidente de nos travaux, nous remontâmes à mule, et nous ne cessâmes de grimper par des sentiers pratiqués avec art au travers d'une chaîne de montagnes qui ne le cèdent que fort peu en élévation aux Cordillères dont elles font partie. Enfin l'aurore parut avec toutes ses grâces, et, semblables au voyageur de la fable, nous cédâmes à la douce influence des rayons du soleil. Nous lui fîmes hommage de tous nos manteaux, et, aussitôt démasqués que réchauffés, nous ne songeâmes plus qu'à jouir du superbe spectacle qu'offraient à nos yeux les rayons du soleil en dorant la sommité des montagnes; les unes, encore couvertes d'un brouillard épais et presque aussi

blanc que la neige, présentaient un aspect sauvage; tandis que les autres, plus découvertes, offraient déjà à nos regards une verdure abondante et variée. Des vallées profondes, toutes remplies de bois et qui ne semblaient recevoir le jour que pour nous laisser entrevoir leur immensité, ajoutaient à la magnificence effrayante de la vue dont nous jouissions. Enfin le bruit confus de plusieurs sources qui s'échappaient avec abondance et se précipitaient en cascade jusqu'au fond des vallées semblait animer la nature et interrompre avec majesté le silence trop uniforme des bois.

Il était déjà huit heures du matin. La chaleur la plus vive commençait à nous faire regretter la froidure de la nuit, lorsque nous vîmes venir à nous un voyageur bien monté, et qui, comme on dit en Espagne, piquait vivement sa mule. Son accoutrement était bizarre; nous ne pûmes nous empêcher d'entamer avec lui une conversation afin d'avoir le temps de l'examiner. Une calotte de velours noir ciselé, surmontée d'un chapeau de la même étoffe, un gilet de même

velours, une veste idem, un petit manteau idem, une culotte idem, une paire de guêtres garnies de boutons d'argent idem, un petit portemanteau idem, une selle, une housse et des chaperons de pistolets idem, composaient l'équipement magnifique mais sombre du personnage, en sorte qu'en mettant tout au rabais on peut assurer qu'il ne fallait pas moins de trente aunes de velours pour habiller aussi complètement sa mule et lui. Un gros valet, vêtu aussi uniformément en drap brun que son maître, portait de plus deux parasols du plus beau taffetas bleu céleste. J'oubliais de dire qu'un petit sabre garni d'argent achevait de donner à notre voyageur l'air d'un de ces chevaliers errants dont les romans espagnols parlent si souvent. Il s'arrêta avec toute sorte de complaisance dès que nous lui eûmes adressé la parole. Nous avions appris assez d'espagnol à Caracas pour trousser convenablement un compliment, et un *signor cavaliero* accompagné d'une salutation respectueuse donna une grâce parfaite au commencement de notre conversation. Nous débutâmes par le

prier de nous dire si nous étions encore éloignés de la ville de La Vittoria; il nous apprit qu'elle était encore à plus de six lieues, ce qui nous affligea beaucoup, attendu que la chaleur commençait à devenir insupportable. Notre cavaliero velouté nous fit à son tour quelques questions, et nous instruisit avec complaisance qu'il était curé à une lieue de La Vittoria, que son revenu était de 6000 piastres ou 30000 livres, et qu'il devait cette place lucrative à l'honneur que lui avait fait M. l'Intendant de le choisir pour son directeur. Il nous avoua avec bénignité que l'objet actuel de son voyage à Caracas était d'aller purger la conscience de son pénitent, et de disposer M. d'Avalos pour la fête de Pâques qui approchait. Notre édification et notre étonnement furent extrêmes, parce que le sabre et le pistolet ne nous avaient pas paru être la marque distinctive et naturelle d'un *padre*. Nous le louâmes avec prodigalité, lui, sa monture et son vêtement, même jusqu'à son armement qui était le point où nous voulions arriver; il nous dit que, quand on

voyageait dans les montagnes, il était indispensable d'avoir une armure complète, parce que les tigres, genre de voleurs fort dangereux, infestaient les chemins. Sur ce nous nous séparâmes avec toutes sortes de protestations d'amitié.

Nous étions enfin arrivés au sommet des montagnes, et si nous ne marchions pas sur le tonnerre comme la belle Arsenne, nous avions du moins beaucoup de nuages au-dessous de nous; nous croyions même respirer un air subtil qui nous élevait au-dessus des préjugés de la terre, et nous nous serions, je crois, laissés aller à un mouvement de vanité, si une faim dévorante et un grand accablement causé par la chaleur ne nous avaient bientôt fait ressouvenir de notre humanité. Le premier de ces accidents était aisé à réparer parce que nous étions munis de provisions; nous mangeâmes fort gaiement au pied d'un arbre, et après avoir ainsi repris des forces et du courage, nous nous remîmes en marche. La montagne que nous descendions est celle de Cucuixès; elle est célèbre dans le pays par sa hauteur; nous la

trouvâmes encore plus remarquable par les reflets de chaleur qu'on reçoit en parcourant ses nombreuses sinuosités. Le chemin est taillé tantôt dans le roc, tantôt dans une espèce de craie dont la blancheur est aussi dangereuse pour les yeux que le soleil l'est pour la tête. Jamais je ne m'étais trouvé à une action si chaude, et je remarquais la vérité du proverbe qui dit que les grandes douleurs sont muettes, car mes compagnons gardaient, ainsi que moi, le plus profond silence, quand des mugissements redoutables se firent tout à coup entendre. Ils partaient d'un bois situé à notre droite, qui par son épaisseur et son élévation dérobait à nos yeux une vallée immense. Ces cris bruyants nous rappelèrent aussitôt ce que nous avait dit le curé vêtu de velours; nous ne doutâmes pas un moment d'avoir bientôt besoin de toutes nos armes contre un détachement de tigres. Cet arsenal portatif consistait en six pistolets, un fusil à deux coups, et plusieurs épées ou sabres. Les mugissements continuaient; ils semblaient même s'approcher; tout annonçait un combat. Notre petite

armée marchait serrée, et s'il faut l'avouer, nous avions même un peu augmenté le train. On ne passait cependant les tournants qu'avec beaucoup de précautions, on éclairait bien la marche; jamais troupe armée ne fut plus silencieuse ni plus attentive. Enfin, n'ayant rien aperçu au bout d'une heure de marche dans cet ordre de précaution, le bruit qui avait causé l'alarme commença à s'éloigner. Nous nous arrêtames pour écouter attentivement quelle était l'espèce de cri, et pour tâcher en apprenant à l'imiter un peu de découvrir par des questions quels avaient été nos ennemis. Un muletier que nous vîmes venir de notre côté nous apprit un moment après que les mugissements les plus aigus étaient ceux des tigres, mais qu'à l'égard des cris plus forts et qui semblaient produits par le mélange de plusieurs voix, c'étaient ceux d'une grosse espèce de singes de trois pieds et demi de hauteur, qui vivent ordinairement en république composée de personnes de différents sexes. Le muletier ajouta qu'en général ils n'étaient pas assez hardis pour attaquer les passants,

mais que cependant on prétendait que plusieurs chasseurs avaient été dévorés par une troupe de ces *ohavres*[1]; j'en ai vu depuis; ils sont méchants, ils ont des dents, des griffes, et une barbe fort longue.

Ce petit épisode abrégea un peu la longueur du chemin; nous arrivâmes enfin au pied de la montagne à deux heures après midi, c'est-à-dire au bout de dix heures de marche, et comme nous étions encore à quatre lieues de La Vittoria, nous jugeâmes à propos de faire une petite halte dans une maison que nous aperçûmes. Elle était habitée par des gens fort pauvres qui nous offrirent de bon cœur du lait excellent et du mauvais pain. Après ce repas rafraîchissant, nous dormîmes quelques heures et nous partîmes pour notre couchée entièrement délassés.

Nous arrivâmes à La Vittoria par un chemin charmant; il n'était plus question du tout de montagnes; la route était large et bordée des deux côtés par une espèce de taillis très vert et très frais; quelques habita-

1. *Sic.*

tions de cacaotiers variaient agréablement les points de vue; enfin on rencontrait quelques voyageurs : le pays avait l'air vivant. La Vittoria est une assez petite ville; elle renferme deux ou trois mille habitants, dont plusieurs sont riches et commerçants. Nous y étions recommandés par le gouverneur de Caracas à M. Prudhomme, lieutenant de roi de la place, car c'est ainsi qu'on s'exprime, quoique cette place ne soit nullement fortifiée. Il est vrai que le lieutenant de roi n'a jamais servi, et qu'il est médecin : au moyen de quoi la place et son commandant sont aussi militaires l'un que l'autre. Au demeurant M. Prudhomme jouit dans le pays d'une grande considération; il a infiniment d'esprit et de connaissances, il est le premier à se moquer de la superstition et de l'administration de sa patrie, et parle de l'indépendance de l'Amérique du Nord de manière à faire croire qu'il contribuerait volontiers à une révolution semblable dans l'Amérique méridionale. Il semble même la regarder comme inévitable, si les abus multipliés que se permet l'Intendant dans l'exer-

cice de son autorité ne sont bientôt arrêtés et punis. M. Prudhomme entendait assez le français pour que nous pussions lui parler sur toutes sortes d'objets; il nous répondait moitié en latin, moitié en espagnol, et j'avoue qu'il m'en apprit plus dans une soirée sur le gouvernement de la Nouvelle Espagne, que je n'en avais appris à Caracas en huit jours. Je le questionnai sur le pouvoir accordé à l'inquisition dans cette partie du monde; il me répondit qu'à l'exception de l'*autodafé* dont il n'y avait que fort peu et de très anciens exemples, cette inique juridiction était aussi sévère que redoutable; que l'Intendant était son protecteur déclaré, et qu'il arrivait souvent que sur la plus légère inculpation d'impiété un particulier était arrêté, détenu longtemps en prison, et condamné à une amende énorme ou à l'entière confiscation de ses biens. M. Prudhomme ajouta que, quoique muni d'une conscience assez peu timorée, il était lui-même obligé de s'asservir quelquefois aux pratiques superstitieuses d'une dévotion aveugle, et il se plaignait surtout des entraves sévères que

l'inquisition et l'Intendant, son âme damnée, mettaient à l'introduction des livres étrangers dans le pays. Il nous parut curieux de connaître avec détail l'histoire de la révolution des colonies anglaises, et témoigna aussi beaucoup de désir de posséder l'histoire philosophique et politique de l'abbé Raynal. Je lui ai promis de le satisfaire sur ces deux objets, et je lui ai effectivement envoyé, de Porto-Cabello, un exemplaire de chacun de ces deux ouvrages, au moyen de quoi j'espère, que si de mon vivant les colonies espagnoles se révoltent contre leur souverain, je pourrai me vanter d'y avoir contribué.

Mais il est temps de laisser la politique pour la galanterie, c'est-à-dire de laisser là M. Prudhomme pour s'occuper de la signora son épouse à laquelle il vient de me présenter. Elle est jeune, fraîche, et a tout à fait l'air d'un bon enfant; une de ses cousines qui l'accompagne, faite à peindre, a la mine fort spirituelle, mais elle est aussi par trop brune, et tient d'ailleurs la *calentura*, ou fièvre, ce qui est un grand inconvénient. Un

troisième personnage nommée la signora Domingo, c'est-à-dire Mme Dimanche, était aussi de la compagnie de Mme Prudhomme. C'est une veuve de trente-cinq ans, riche, coquette et Espagnole, c'est comme qui dirait galante : on saura bientôt à quoi s'en tenir sur son compte.

Il n'était plus question de parler français : il fallait être aimable en espagnol, chose assez difficile. Rissé s'occupa de la jeune fiévreuse, un autre de mes compagnons soigna la veuve, et nous restâmes deux auprès de Mme Prudhomme. Aucuns des compliments de Caracas ne furent oubliés, plusieurs réussirent assez bien. On voit peu de femmes se fâcher quand on leur dit qu'elles sont jolies, et notre hôtesse avec toute sa prud'homie avalait assez la fleurette : mais comme nous devions la quitter le lendemain, ni mon courtois compagnon, ni moi, n'imaginâmes de faire la moindre tentative. Rissé de son côté, tomba si sérieusement amoureux qu'il devint timide et ne risqua qu'une demi-déclaration; pour le *partner* de la veuve, il fut plus hardi, elle

plus crédule, en sorte qu'en moins d'une heure ils convinrent de beaucoup de choses, entre autres que, sous un prétexte quelconque, nous ne partirions pas le lendemain.

La signora Domingo avait beaucoup de crédit sur le lieutenant de roi; elle le prit en particulier, le persuada qu'il fallait qu'il nous retînt, qu'il nous donnât le lendemain matin un combat du taureau, et le soir un bal. M. Prudhomme avait ses raisons pour ne pas contrarier Mme Domingo, il se sentait de la bienveillance pour nous, il employa en conséquence toute sa politesse et même son autorité de lieutenant de roi pour nous retenir. L'amant de la veuve nous confia très discrètement qu'il avait un très grand intérêt à ce que nous accordions à nos mules un séjour de vingt-quatre heures. Il n'y avait pas moyen de résister à d'aussi bonnes raisons; nous cédâmes donc et la journée du lendemain se passa dans une variété continuelle de divertissements. La veuve surtout s'amusa beaucoup, et on ne sait pas pourquoi son cavalier disparut souvent avec elle pendant

le bal. Personne de nous ne se permit la moindre réflexion sur les motifs de ces absences, et j'espère que mon lecteur discret voudra bien en faire autant.

Nous quittâmes le jour suivant M. Prudhomme, sa famille et la veuve, et nous prîmes le chemin d'une petite ville nommée Macaray, distante de douze lieues de La Vittoria. Le pays que nous traversâmes fait partie de la plaine de Valence, qui passe pour le pays le plus fertile et le plus cultivé de la province de Caracas; nous rencontrâmes en effet souvent des habitations, la plupart de cacao, et quelques caféteries; nous passâmes plusieurs fois une petite rivière qui rafraîchit et fertilise toutes ces terres; nous voyageâmes à l'abri du soleil dans des bois agréables, quoique un peu sauvages, et nous arrivâmes ainsi d'assez bonne heure chez un capitaine de milice nommé le signor don Félix, auquel nous étions recommandés en sa qualité de commandant pour le roi de la ville de Macaray. Il nous reçut avec une politesse parfaite, nous parla français, nous donna un assez bon souper,

et joignit à ces agréments préliminaires une conversation qui ne nous permit pas de douter qu'il était instruit, et que son esprit, plus ardent encore que celui de M. Prud-homme, lui faisait envisager la révolution des colonies anglaises comme un exemple séduisant pour les possessions espagnoles du Nouveau Monde. Don Félix nous dit plus de mal de l'intendant que nous n'en avions encore entendu, et nous assura que ses injustices causaient dans le pays une plus grande fermentation qu'on ne le croyait à Caracas. Nous conclûmes de tout ce qu'il nous dit que la révolte, s'il en arrive bientôt une, trouvera en lui un chef ardent, éclairé, et d'autant plus dangereux pour le gouvernement qu'il croit défendre la cause de la justice en repoussant à main armée le despotisme.

Nous ne vîmes de curieux à Caracas qu'un tigre de sept mois enfermé dans une cage. Il avait déjà trois pieds de haut, sur environ cinq de long en comptant du bout du museau à l'extrémité de la queue. On me proposa de l'emmener comme une curiosité,

mais je refusai, attendu qu'à mon avis les donneurs de coups de pattes et même de griffes ne sont déjà que trop communs dans le monde.

Le lendemain matin, nous prîmes congé de notre hôte, et nous arrivâmes sans la moindre fatigue à Valence. Le pays que nous parcourûmes dans cette journée est aussi fertile, aussi plat et aussi agréable que les environs de La Vittoria; il est arrosé par la même rivière que l'on passe au moins vingt fois, tant son cours est incertain et tortueux. A trois ou quatre lieues de Valence nous traversâmes un village nommé Cumano; il est habité par des Indiens libres et protégés par le gouvernement; ils vivent absolument à leur manière et sont gouvernés par un cacique dont l'autorité est en même temps civile et militaire. Ce cacique décide seul les différends qui surviennent entre les Indiens, il bénit leurs mariages, il les gouverne avec une autorité paternelle, mais fort respectée, et il a joui même pendant quelque temps d'une assez grande considération auprès du gouverne-

ment espagnol. Mais il en a beaucoup perdu depuis, et en dépit de ses représentations, les habitants voisins des possessions indiennes ont souvent fait des usurpations sur les terres accordées aux sujets du cacique. Il s'en est plaint vivement, n'a jamais obtenu le redressement de ses griefs, au moyen de quoi tous les ans le territoire de ces pauvres Indiens diminue considérablement.

Valence est une ville considérable par sa population, qui monte à peu près à douze mille âmes; elle ne renferme d'ailleurs aucune espèce de curiosité. On croira donc facilement que nous ne fûmes pas tentés d'y passer plus d'une nuit. Nous logeâmes chez le substitut de l'intendant, et nous le quittâmes à la pointe du jour, parce que nous avions à faire une journée moins longue encore que pénible pour nous rendre à Porto-Cabello. Je n'entreprendrai pas de décrire les lieux et les chemins par lesquels nous passâmes. Je me contenterai de dire que pendant huit ou dix lieues consécutives, on grimpe ou on descend à pic dans des sentiers de deux pieds de large, la plupart taillés dans le roc,

et dont plusieurs sont en escaliers. J'ajouterai que l'on trouve dans plusieurs des tournants de ces montagnes, de petites croix de bois qui désignent qu'un voyageur victime de la distraction ou de la fatigue de sa mule a péri avec elle en tombant dans des précipices, qui n'ont en général guères moins de sept à huit cents pieds de profondeur. Ce genre d'avertissement nous rendit extrêmement prudents; nous passâmes très doucement les endroits dangereux, et arrivâmes ainsi au bout de treize heures de marche à Porto-Cabello.

Nous y trouvâmes tout le monde fort occupé d'une nouvelle apportée par un bâtiment marchand espagnol qui annonçait l'arrivée prochaine de M. d'Estaing[1] avec une flotte de cinquante vaisseaux; comme nous désirions tous infiniment que cette nouvelle fût vraie, nous ne nous permîmes pas d'en douter, jusqu'à ce que la frégate *l'Andromaque* qui parut quelques jours après

1. Charles-Hector, comte d'Estaing, né en 1720, lieutenant général des armées navales, prit aux Anglais Saint-Vincent et l'île de la Grenade en 1778. Mort sur l'échafaud en 1794.

vînt nous détromper cruellement en faisant de loin des signaux qui annnonçaient la paix. — M. Le Vasseur qui commandait cette frégate, quoique fort aimable, fut fort mal reçu par les jeunes gens et peut-être trop bien par les vieux. L'amiral et son frère témoignèrent une joie excessive et qui semblait annoncer en eux des dispositions plus civiles que militaires. Il fut résolu que nous partirions de ce vilain Porto-Cabello le 3 avril, jour fixé pour la cessation des hostilités dans cette partie du monde, et que nous nous rendrions au Cap Français, à Saint-Domingue, où nous devions trouver les ordres relatifs à la feue armée de Rochambeau.

EXTRAITS DE LETTRES
ÉCRITES D'AMÉRIQUE

PAR LE

COMTE DE SÉGUR

COLONEL EN SECOND
DU RÉGIMENT DE SOISSONNAIS

A LA

COMTESSE DE SÉGUR

DAME DE MADAME VICTOIRE

1782-1783

Nantes, le 24 mai 1782.

... A peine étions-nous sortis du port de Brest que le chevalier de Gaston, commandant un brick, vint nous joindre, et nous cria avec son porte-voix de prendre garde à nous, parce qu'il venait de voir des vaisseaux anglais à dix ou douze lieues de nous. Cette nouvelle nous obligea de passer par le Raz, par le Tulinguet, et de nous enfoncer dans le golfe de Gascogne. C'est là que la tempête nous a rudement secoués, et notre position était d'autant plus critique que nous nous trouvions fort près des roches de Glenan où la *Vénus* a péri, par une brume qui nous empêchait de voir à cent toises de nous, et portés par le vent sur ces roches malgré nos efforts. Enfin, à la nuit, craignant d'être au moment de toucher, nous avons osé virer de bord et courir du côté des Anglais pour éviter les roches; heureusement l'obscurité et l'orage nous ont dérobés à leur vue, et le lendemain le vent étant

encore contraire, mais calmé, nous sommes parvenus à entrer dans la Loire. Le prince de Broglie et Lauzun étaient si abattus du mal de mer que lorsque j'allai leur dire que nous étions en danger de périr, ils me dirent que cela leur était bien égal. Je les aurais battus. La nuit de l'orage, je crus bien un moment que tout était fini. Le bâtiment craquait horriblement; les vagues mugissaient en se brisant contre lui; mon lit tantôt était au haut de ma chambre, et tantôt me frappait les reins sur mon canon, lorsqu'un matelot qui était sur le pont fut renversé par une lame, et jeté à croix ou pile au bas de l'escalier au pied duquel est ma chambre. Le bruit de sa chute, celui de la vague, les cris des matelots, le tintamarre de mon sabord enfoncé par une lame d'eau qui entra dans le même instant dans ma chambre en inondant mon lit et en le soulevant, me persuadèrent que tout était dit. Je te jure qu'alors je te dis adieu bien amèrement et bien tendrement. Tous nos marins conviennent que nous avons eu un début bien rude.... J'attends avec impatience le retour

du courrier que nous avons envoyé à M. de Castries[1] et à mon père. J'imagine qu'ils nous ordonneront d'aller à Lorient attendre que notre frégate soit réparée....

Nantes, le 2 juin.

... Nous n'avons pas du tout de nouvelles ici, et nous attendons avec une extrême impatience que vous nous envoyiez de Versailles les détails importants que le vicomte de Mortemart[2] a dû porter sur l'affaire de M. de Grasse[3]. On trouve ici que nos ministres affectent trop de courage. Dire qu'il faut redoubler d'activité, c'est bien; dire que

1. Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, marquis de Castries, né en 1727, battit le prince de Brunswick à Clostercamp en 1760, fut ministre de la marine en 1780, maréchal de France en 1783, émigra en 1789, et mourut en 1801.

2. Victurnien-Henri-Elzéar de Rochechouart, vicomte de Mortemart, né en 1757, officier de marine, prit une part brillante aux campagnes de la guerre d'Amérique, et mourut en 1783 à l'âge de 26 ans, ayant atteint le grade de capitaine de vaisseau.

3. François-Joseph-Paul, comte de Grasse, né en 1723, lieutenant général des armées navales, fut vaincu par l'amiral Rodney dans la mer des Antilles, près des Saintes, en 1782, après un combat des plus acharnés. Il mourut en 1788.

tout sera bientôt réparé, c'est trop; dire que le mal est plus grand pour l'opinion que pour le fait, c'est mal, et inutile, car personne ne le croira. Vous pouvez vous rassurer tous sur les dangers de cette guerre pour moi : je vois clair comme le jour à présent que nous ne ferons rien en Amérique. On disait que nous ne pourrions rien faire sans vaisseaux, et Rodney[1] a si bien arrangé les nôtres que je ne peux guère me flatter qu'ils soient en état de me seconder dans mes entreprises. Adieu, mon cœur, tranquillise-toi et aime-moi bien; je voudrais être aussi sûr d'obtenir la première grâce que la seconde.

... Je me suis trouvé ici plus de réputation littéraire que je ne croyais. Tout le monde m'y fête, et me parle de mes vers. Les jolies femmes me disent mes chansons : mais elles ne m'en inspireront pas....

1. George Bridge Rodney, amiral anglais, né en 1717, vainqueur de don Juan Langara en 1780, et du comte de Grasse en 1782. Mort en 1792.

Ce 11 juin.

Me voici encore une fois dans les embarras et dans les ennuis d'un départ; demain à cinq heures du matin je ne serai plus à Nantes et je serai sur la route de Lorient. J'ai reçu une lettre de M. de Vallongue qui me mande qu'il doit être prêt pour remettre à la voile du douze au quinze. Nous arriverons à Lorient le treize : ainsi il est possible que nous en partions deux jours après notre arrivée. Il est possible aussi que nous y restions fort longtemps si les vents nous contrarient....

A Lorient, ce 14 juin 1782.

Je ne suis pas heureux en voiture; j'ai pris une frégate, elle s'est ouverte; j'ai pris une barge pour aller à Nantes, elle a pensé nous noyer; enfin j'ai pris hier une voiture de louage avec le prince de Broglie pour venir

ici, elle a cassé à Vannes. Heureusement le lieutenant-colonel du régiment de Poitou nous a prêté fort obligeamment un fort désobligeant cabriolet qui après nous avoir bien cahotés nous a amenés ici.... Notre frégate sera toute prête et bien raccommodée dans six jours; mais il nous est défendu par M. de Castries de partir jusqu'à nouvel ordre, ce qui nous contrarie beaucoup....

A Rochefort, ce 2 juillet 1782.

Enfin j'ai reçu hier trois lettres de toi, deux par M. de la Tombe et une par le courrier. Tout ce que tu me mandes me fait croire à une paix bien prochaine, et me fait par conséquent fort désirer de ne pas partir; car il est bien dur de quitter tout ce qu'on aime et de faire deux mille lieues pour apprendre là-bas qu'on a fait un voyage inutile.

Le 4 juillet.

Nous sommes toujours ici dans une incertitude aussi impatientante qu'inconcevable; nous nous trouvons placés entre deux ridicules inévitables, celui de revenir à Paris sans avoir été en Amérique et celui d'aller en Amérique pour y apprendre la paix.

Le 7 juillet.

Le baron de Vioménil est arrivé hier et l'ordre de notre départ est arrivé ce matin.

Comme le vent est contraire, nous n'irons à bord qu'après-demain, et nous mettrons aussitôt à la voile, si nous en avons la moindre possibilité.

A bord de la *Gloire*, sous voile, ce 10 juillet.

Me voici encore en chemin, mon cher cœur, mais ce n'est pas pour l'Amérique; les

vents sont encore contraires, et nous quittons la rade de l'île d'Aix pour aller à La Rochelle; nous y serons dans trois heures, et après-demain s'il fait beau nous appareillerons tout de bon pour notre destination.... Je serai beaucoup mieux logé cette fois que je ne l'étais à mon départ de Brest, parce que Lauzun passe sur l'*Aigle* et que je me suis emparé de son poste dans la grande chambre de la *Gloire*. J'ai avec moi Aubert, Evrard, François et Caron. J'ai douze ou treize malles que mes gens ont embarquées assez adroitement, ce qui me donne ma petite tente, tous mes habits, mon linge, un peu de vin et tous mes équipages de chevaux. Ma batterie de cuisine reste avec ma grande tente et mes provisions sur ce malheureux convoi qui ne part pas. J'en ai chargé Desprès, mon cuisinier, et Antoine. Je te donne tous ces détails parce que je sais que tu t'intéresses à toutes mes petites affaires, et que rien de ce qui regarde ton petit mari ne t'ennuie.

... Tu trouveras mon écriture un peu changée : mais c'est que mes mains tremblent

comme celles d'un vieillard parce que je viens de faire un exercice un peu violent. J'ai monté aux hunes par ces échelles de cordes sur lesquelles tu voyais pendre ces mousses, et j'ai même un peu monté le long d'une corde droite sans échelles. Mais ne crains rien, je me suis fait suivre par des matelots qui m'empêcheraient bien de tomber, et qui trouvent que je m'y prends fort adroitement....

J'imagine que tu t'ennuies bien à Versailles, toujours mille importuns.... Il est bien désolant que tant de préjugés se réunissent pour séparer deux êtres qui auraient tant besoin de ne pas se quitter. Mais le monde a beau être vieux, il n'en est pas moins déraisonnable, il est, je crois, en enfance. Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on fait n'a pas le sens commun et l'on passe sa vie à chercher le bonheur, et à s'empêcher sciemment d'être heureux.

A bord de la *Gloire*, en rade de La Rochelle,
ce 11 juillet 1782.

... Je suis enragé d'aller en Amérique pour y apprendre la paix....

A bord de la *Gloire*, sous voile, le 14 juillet 1782.

Adieu, mon amour, je pars, il fait très peu de vent, nous n'irons pas bien vite aujourd'hui. Je vais m'éloigner de toi, j'ai le cœur bien triste et bien gros. Adieu, je ne puis dire davantage, je t'aime et je pars. Adieu.

Ce 16 juillet.

Nous naviguons vers l'Amérique, l'*Aigle* et nous avec deux bricks, un lougre et un bâtiment marchand. Nous avons eu assez joli vent toute la journée. Nous avons eu connaissance à midi de deux bâtiments qui avaient l'air de corsaires et qui étaient à trois

lieues au vent à nous. L'*Aigle* nous a fait signal de les chasser, nous les avons joints à quatre heures, et nous avons vu qu'ils étaient ostendais, c'est-à-dire neutres. Ainsi n'y ayant rien à faire nous sommes venus nous rallier à notre commandant. Ce soir, le vent a fraîchi considérablement et nous roulons beaucoup, et nous sommes presque tous malades de la mer....

Ce 17 juillet.

Mon Dieu, que j'ai passé une mauvaise nuit! La mer était houleuse, mon lit dansait continuellement, mes maudites cloisons faisaient des craquements insupportables, j'ai très peu dormi et je me suis levé plus fatigué qu'avant d'être couché. Les vents sont absolument tombés : nous sommes dans le calme le plus plat. La mer est restée un peu houleuse; ainsi nous avons l'inconvénient du roulis sans le dédommagement d'avancer, c'est la plus mauvaise position qu'on puisse imaginer. Cela me représente un homme

qui unirait à l'ennui calme de l'indifférence les tourments qu'on éprouve en aimant : les jaloux sans amour sont à peu près dans ce cas-là....

Le 19.

Le vent est devenu très frais et très bon cette nuit. Le vaisseau roule beaucoup mais il me fait moins de mal qu'hier. J'ai fait ce matin un couplet pour Lameth qui est assez gai. Le voici :

Sur l'air : *Il faut quand on aime une fois.*

Quel objet s'offre à mes regards?
C'est un guerrier que j'aime.
Lameth au milieu des hazards
Brillant, quoiqu'un peu blême,
En vérité ressemble à Mars,
Mais c'est Mars en Carême.

Nous avons encore chassé aujourd'hui un bâtiment qui s'est encore trouvé neutre : ainsi pas le moindre coup de canon....

Le 3 août, à l'île de Fereiro, aux Açores.

Quant on ferait le temps exprès, il ne serait pas plus contrariant. Nous n'avons jamais pu aller à l'île de Fayal où nous voulions relâcher, et nous avons en vain voulu mouiller ici, la rade est trop peu sûre. Pendant que nos frégates se tiennent sous voile et attendent qu'on leur apporte de l'eau, le prince de Broglie, Loménie, Vaudreuil, Lameth et moi nous sommes venus à terre dans un petit canot; lis la lettre de mon père et tu verras ce que je pense de ce pays-ci qui est très peu connu....

Je t'envoie un conte que je crois joli.

A Philadelphie, ce 16 septembre 1782.

Je ne te manderai pas de détails sur mon voyage, parce que mon père te lira la lettre que je lui écris; c'est la relation la plus serrée et la plus précise que j'aie pu faire des aven-

tures extraordinaires qui me sont arrivées. Je viens de traverser seul à cheval une petite partie du Maryland, le comté de Delaware; à peine arrivé à Philadelphie, et ayant remis mes dépêches aux ministres américains, j'ai reçu les paquets pour l'armée tant du Congrès que de notre Cour, avec ordre de M. de Vioménil de partir en diligence pour les porter à l'armée qui est sur la rivière du Nord avec l'armée américaine. J'ai à peine le temps de t'écrire, ce qui me contrarie plus que toutes les contrariétés possibles et je crains bien que cette lettre-ci ne t'arrive point, tous les ports d'Amérique étant actuellement bloqués par les Anglais. Quoique j'aie été malade du mal de mer toute la traversée, je jouis d'une santé parfaite, et les maladies m'ont épargné comme les coups de canon. Mon père te lira le détail du combat que nous avons eu pendant trois quarts d'heure seuls, et pendant trois heures avec l'*Aigle* contre un gros vaisseau de guerre. J'ai bien pensé à toi pendant ce moment critique, et au milieu d'une grêle de boulets et de balles qui sifflaient à nos oreilles j'ai

baisé bien tendrement ton portrait en présence du prince de Broglie, qui en a été attendri, et qui l'a baisé aussi; dans toute autre circonstance j'en aurais été jaloux. Nous avons bien pensé périr dans la Delaware, comme tu le verras. Nous nous sommes sauvés à terre sans une chemise, ni un seul domestique, mais par un miracle presque incroyable la *Gloire* s'est sauvée, et l'*Aigle* seule a péri. Evrard s'est sauvé à terre tout seul, a fait trente lieues à pied, et vient de me joindre ici, ce qui me fait grand plaisir; j'aurais eu bien de l'embarras, s'il m'avait fallu, étant sans effets comme je le suis, aller encore sans un seul domestique avec toutes mes dépêches au nord de l'Amérique. Tous nos dangers sont finis, et nous n'espérons pas ici tirer un seul coup de fusil de la campagne; nous ne pouvons rien faire n'ayant pas de supériorité maritime, et les Anglais paraissent décidés à se tenir sur la défensive. Ils parlent même d'évacuer New-York; mais je n'y crois pas.... Je suis un peu contrarié de recevoir l'ordre de partir si vite; j'espérais rester à Philadelphie quelques jours....

Dis à mon frère que c'est de la *Ville des Frères* que je lui mande que je l'aime de tout mon cœur.

Au camp de Piskill, ce 26 septembre 1782.

Me voici enfin à notre armée, au terme de mon voyage, mais non pas au comble de mes vœux, car je n'y serai que lorsque je te reverrai. J'ai été reçu ici à merveille par les généraux et par les officiers.... J'ai fait mon voyage le plus heureusement possible, je me suis fait entendre partout, et bien m'en a pris, car François et Evrard qui me suivaient ne pouvaient m'être d'aucun secours, et ne savent même pas demander leurs besoins. J'avais un peu peur d'être attaqué, passant seul à huit lieues de l'armée anglaise, et je ne conçois pas encore qu'on ne m'ait pas donné d'escorte, m'ayant chargé de si importantes dépêches. Heureusement elles et moi nous sommes arrivés sans mésaventure. Ce qui me contrarie, c'est d'être à l'armée sans nul effet, avec l'habit

que j'ai sur le corps et sans une chemise. Je n'aurai peut-être mes gens et mes affaires que dans un mois. Saint-Maime[1] y a suppléé en me prêtant la moitié de tout ce qu'il a et en me donnant une jolie tente. Je tiens même maison, car je me suis mis de moitié avec lui; nous commencerons notre ménage le mois prochain.... Conviens qu'il est dur, après s'être ruiné à faire un brillant équipage, de se voir nud, et obligé de vivre d'emprunt.... Nous allons marcher en avant, peut-être trouverai-je le temps et l'occasion de t'écrire plus longuement du premier camp.

Au camp de Crampont, 3 octobre 1782.

Voici déjà quelques jours que je suis dans ce nouveau camp d'où je crois que nous partirons bientôt pour nous rapprocher encore plus de New-York. Nous serons près

1. Jean-Baptiste-Louis-Philippe de Félix de Saint-Maime, plus tard comte du Muy, né en 1755, fut lieutenant général en 1792, et servit dans les armées de la République. Pair de France sous la Restauration, il mourut en 1820.

des ennemis toute cette campagne, mais il est bien sûr que nous ne les verrons pas : ils se tiennent dans leurs forts, et si notre campagne est rude pour la fatigue, elle sera nulle pour le danger.... M. de Rochambeau me traite comme je pouvais le désirer; il a la bonté de ne me rien cacher, ce qui fait que je me suis imposé la loi de ne pas mander la moindre nouvelle, pas même les marches les moins cachées. Le général Washington m'a reçu avec beaucoup de cordialité; si tu veux le connaître, relis le portrait qu'en a fait le chevalier de Chastellux dans son journal, et ce sera tout comme si tu l'avais vu. J'ai plusieurs fois déjà été de service, et j'espère que si on faisait quelque chose, je commanderais les grenadiers et les chasseurs. Je compte aller demain à notre ancien camp pour remonter la rivière du Nord et pour voir le fort de Westpoint, une des clefs de l'Amérique. C'est ce que le traître Arnold voulait, il y a deux ans, livrer aux Anglais.

Au camp de Crampont, ce 5 octobre 1782.

J'ai fait avec beaucoup de plaisir mon voyage de Wespoint, et j'y ai été reçu à merveille par le général Knox[1], qui est un des meilleurs et des plus aimables généraux de l'Amérique. Je n'étais accompagné que de M. du Plessis-Mauduit[2], officier d'artillerie, fameux pour plusieurs actions d'intrépidité que les plus braves Romains n'auraient pas désavouées. J'ai vu avec intérêt cette effrayante rivière du Nord ou d'Hudson qui a plus d'une lieue de large, et qui coule entre deux chaînes de montagnes inhabitées, couvertes de vieux pins, d'antiques chênes et de noirs cyprès. Cet aspect âpre et sauvage me communiquait des impressions nobles, tristes, profondes et un peu romanesques qu'augmentait la conversation

1. Henri Knox, général américain, né en 1750, se distingua dans la guerre de l'Indépendance et fut secrétaire de la guerre de 1790 à 1794. — Mort en 1806.

2. Thomas-Antoine de Mauduit du Plessis, né en 1753, officier d'artillerie, fut massacré à Port-au-Prince, dans une émeute de nègres, en 1791.

de Mauduit qui me rappelait tout ce qui s'était passé sur ce singulier théâtre, où depuis cinq ans la liberté combat contre la tyrannie. En voyant ces masses hideuses de rochers, ces abîmes sans fond, ces immenses forêts, on ne conçoit pas la folie des Anglais d'avoir espéré un instant de réduire un peuple animé par l'amour de la liberté, et défendu par ces inexpugnables remparts. Je ne fais point de journal, mais j'observe, je retiens, je te ferai ma relation de vive voix, et tu verras, je crois, que j'ai vu l'Amérique autrement que la plupart de ceux qui y ont été. Jusqu'à présent j'aime les Américains, mais je leur trouve des vertus qu'on leur refuse, et des défauts qu'on n'a pas remarqués. Je me conforme à leurs usages, je respecte leurs mœurs, c'est le seul moyen de les bien connaître. Je voudrais habiter ce pays avec toi; crois-moi, il vaut mieux que le nôtre pour des gens qui aiment la vertu. Il faut un peu fuir les hommes lorsqu'on veut fuir la corruption. Les forêts encore un peu désertes, voilà la seule patrie des gens honnêtes, le commen-

cement de la civilisation, voilà le temps de leur règne. Avant cette époque on est trop grossier, après on est trop blasé pour être vertueux.... Mes gens n'arrivent pas; la complaisance de Saint-Maime ne s'épuise pas, mais ma patience s'épuise. Je suis las d'user les chemises, les bas, les peaux d'ours des autres. D'ailleurs ma canonnière est trop petite pour y faire du feu, et cette côte septentrionale devient bien froide. Il est vrai que par hasard heureux ma constitution paraît devenir plus forte à mesure que la vie que je mène devient plus dure. On paraît m'aimer assez ici : je tâche de montrer beaucoup de zèle et de simplicité. Si je n'ai pas de succès, cette précaution me ménage d'avance l'indulgence publique; si j'en ai, j'exciterai moins l'envie. J'ai relu *Télémaque*, c'est la meilleure leçon pour un jeune homme qui arrive à une armée.... J'aimerais assez la vie active des camps, si on pouvait être seul une heure, mais ou l'on est à courir, ou l'on reçoit des visites, et les tentes n'ayant pas de clefs, ni les importuns de mesure, on n'est jamais

à soi un instant. Ce qui décourage d'ailleurs d'écrire est la certitude que les lettres n'arriveront pas. Je t'en ai envoyé plusieurs petites par des bâtiments marchands. Je doute fort qu'elles passent : tous les ports sont bloqués par les Anglais. Ils ont beaucoup de vaisseaux et de frégates partout, mais surtout une fourmilière de petits corsaires qui sont sans pitié pour les correspondances. En vérité, c'est cruel; je voudrais qu'on ne prît que les dépêches des cours, et qu'on respectât les correspondances particulières. Il faut que les barbares qui les interceptent n'aient jamais aimé, ou qu'ils aient les cœurs plus durs que leurs canons....

Au camp de Crampont, entre la rivière du Nord et celle du Croton, le 12 octobre 1782.

Mes gens sont arrivés il y a peu de jours, ainsi j'ai Aubert, Pilois, Evrard, Carin, votre ami François et la petite Cibèle, qui n'a rien perdu dans ses voyages que la virginité. J'ai une petite tente ronde que j'ai fait plan-

cheyer, et dans laquelle j'ai fait faire une cheminée. C'est là mon cabinet de travail, je couche dans ma canonnière, que j'ai fait paver et recouvrir d'une autre toile; j'ai un bon lit, de bonnes peaux d'ours, à peine m'aperçois-je que je suis en plein champ, et je suis surpris souvent, en ouvrant ma tente, de voir d'un côte mon camp, mes soldats, et de l'autre une immense forêt à laquelle je suis adossé. J'ai deux autres canonnières dont l'une loge mes gens, et l'autre mes malles : ajoutez à cela cinq chevaux, un cabriolet et un chariot, vous aurez l'état entier de mon équipage. Je tiens maison de moitié avec Saint-Maime. Deux ou trois fois par semaine nous donnons à manger à seize personnes, et les autres jours nous dînons chez les généraux. Les jours de marche nous nourrissons les officiers du régiment.

Nous ne nous battons point, nous ne pouvons pas manœuvrer étant dans un canton où il n'y a que des forêts et des rochers, et cependant toute notre journée est prise, sans que nous ayons deux heures pour lire ou pour écrire.

Voici la vie que je mène ici. Je me lève à six heures et je m'habille à sept, je vais recevoir les comptes de ce qui s'est passé dans les vingt-quatre heures au régiment, et j'en rends compte à Saint-Maime. A huit, je fais manœuvrer la garde du régiment, à neuf, on fait défiler la garde de la brigade. Je reviens ensuite déjeuner, ou en viande, ou avec du café ou du thé. A dix, je viens lire, à onze heures, je reçois les officiers du régiment jusqu'à une heure, à une heure je vais à cheval faire quelque visite aux généraux qui logent à une lieue les uns des autres. A deux, je vais à l'ordre au quartier général, encore à cheval. A trois, je remonte à cheval et je vais dîner. A six, je lis jusqu'à sept heures. A sept, je reprends l'éternel cheval, et je vais prendre le thé chez le chevalier de Chastellux. A neuf ou dix, je reviens me coucher. Les jours où je suis de service, je vais à cheval la nuit ou le jour voir si tous les postes nous gardent bien et observent leur service, ce qui est une tournée de deux ou trois lieues. Ajoutez à cela quelques promenades que je fais de temps en

temps à huit heures du matin (au lieu d'exercer la garde) soit seul, soit avec M. de Rochambeau, pour connaître le pays, avec l'attention d'avoir une escorte de houzards lorsqu'il sé hasarde en avant. Et tu auras une idée juste et détaillée de ce que je fais ici. Comme le général m'a mis dans ses secrets, je te dirais bien ce qu'on fera, mais je ne le puis, parce que ma lettre pourrait être prise.

Au camp de Providence, ce 16 novembre 1782.

J'arrive dans l'instant d'un voyage que je viens de faire pour voir New-London que les Anglais, aux ordres du traître Arnold, ont ravagée l'année dernière, et pour voir Rhode-Island et Newport que M. de Rochambeau à occupés si longtemps. J'y ai vu avec intérêt les ouvrages des Anglais quand M. d'Estaing avait voulu s'en emparer, ceux des Américains lorsqu'ils voulurent les y attaquer, et surtout ceux de notre armée. J'ai trouvé la ville de Newport fort

jolie, et habitée par des femmes charmantes; nous leur avons donné une petite fête et un bal, qui m'ont d'autant plus convenu ce jour-là, que j'étais transporté du plaisir que m'avaient fait des lettres de toi que je venais de recevoir. Ces lettres, les premières que j'ai reçues en Amérique, sont à la vérité d'une bien vieille date : elles sont du premier août.... Ma santé est toujours excellente en dépit de la quantité de thé qu'il faut prendre chez les femmes par galanterie, et du vin de Madère qu'il faut toute la journée boire avec les Américains par politesse. Nous venons cependant de faire des marches fort pénibles de la Rivière du Nord ici, ayant souvent de la pluie, et souvent des gelées aussi fortes qu'on en voit à Paris au mois de janvier. Les colonels ont eu permission d'être logés, mais souvent les maisons qu'on nous donnait étaient tellement dénuées de portes et de fenêtres que je leur préférais ma tente. Quelquefois cependant j'ai trouvé de jolis logements, comme à Danbury, Newton, Farmington, Harford, et ici j'ai au milieu des bois une petite maison fort simple, mais fort

chaude et fort commode. C'est d'autant plus heureux qu'il est possible que nous y restions une quinzaine de jours parce que la marine n'est pas prête, et que nous attendons qu'elle le soit pour nous rendre à Boston, dont nous ne sommes qu'à trois jours de marche. Il est actuellement décidé que nous allons aux Iles, parce qu'on est à peu près sûr que les Anglais ont évacué Charlestown, et qu'ils vont ôter de New-York toutes les troupes anglaises qu'ils porteront dans l'Amérique méridionale pour attaquer nos Iles, ou pour défendre les leurs, ne laissant à New-York que les troupes Hessoises. Je ne doute pas qu'après la prise de Gibraltar[1] notre ministère n'envoie aux Iles assez de vaisseaux espagnols et français pour nous assurer la supériorité maritime et pour nous donner les moyens d'y faire quelque chose de brillant.

1. On sait que Gibraltar, assiégé par les Français et par les Espagnols, ne put être réduit, et que le siège n'était pas terminé lorsque la paix fut conclue.

A Boston, ce 6 décembre 1782.

Depuis que je ne t'ai écrit je suis resté au camp de Providence, trouvant assez d'agrément dans la société de cette petite ville, où il y a beaucoup de jolies femmes, mais me fatigant beaucoup à cause de l'éloignement de mon quartier, qui était placé dans les bois à deux lieues de tout le monde. Le 30 de novembre le chevalier de Chastellux qui devait déjeuner chez moi avant de me quitter, m'a échappé et est parti sans vouloir me dire adieu; il a peut-être bien fait, nous nous serions inutilement attendris, mais cependant j'ai bien de la peine à lui pardonner de m'avoir privé du bonheur de l'embrasser encore une fois. N'ai-je pas raison de l'aimer : c'est le meilleur général, le meilleur ami, le meilleur homme, le meilleur écrivain que je connaisse.... Le lendemain de son départ, l'armée s'est mise en mouvement pour cette ville-ci; nous marchions par régiment, j'ai commandé le mien, car tu sais que

j'ai toujours la besogne impatientante, et l'approche de l'embarquement avait soufflé dans le cœur de nos soldats la rage de la désertion. J'ai cependant si heureusement placé et veillé mes petits camps à Dudham et à Wrendham que je n'ai presque rien perdu. Je suis arrivé ici le 4 décembre, très bien tenu, attirant les yeux et les éloges des dames de Boston, qui ont trouvé notre régiment charmant; et après avoir embarqué nos troupes, je suis venu m'installer dans mon logement, charmé de ne plus avoir de camps ni de routes, car au mois de décembre cette espèce de promenade éternelle est peu agréable, et devient insupportable lorsque cela se trouve précisément au Nord de l'Amérique.

Bozon a fait une démarche qui a parfaitement bonne grâce. Le chevalier de Chastellux voulait le ramener en France : il a senti que pour un jeune homme il pouvait être fâcheux de n'être arrivé dans le Delaware que pour en repartir trois mois après sans avoir rien vu, et pour quitter l'armée dans l'instant où elle pouvait être le plus

active. Il a demandé permission de rester avec nous, et le Chevalier l'ayant refusé en lui disant que c'était à lui que ses parents l'avaient recommandé, et qu'il ne pouvait prendre sur lui de l'envoyer aux Iles, les autres généraux n'ont pas pu le prendre pour aide-de-camp. Il m'est venu peindre sa douloureuse position : je lui ai dit que je ne pouvais que le plaindre et non le conseiller. Mais lui m'ayant dit que son parti était pris, qu'il ne demandait pas de conseil, qu'il voulait aller aux Iles comme chasseur, et qu'il désirait de préférence s'embarquer comme soldat avec moi, je n'ai pu que le louer et le remercier. Avant de l'accepter, j'en ai parlé à M. de Rochambeau, qui m'a dit que comme général il l'ignorait, mais que comme particulier il l'approuvait de tout son cœur. J'en ai aussi parlé au Chevalier qui m'a un peu grondé, mais qui m'a grondé à tort. Une fois ces précautions prises, j'ai donné à Bozon un de mes habits et deux épaulettes de laine verte, et il est arrivé à Boston sous cet habit, et défilant à pied avec sa compagnie et le fusil sur l'épaule. Il a joui

tout de suite du succès qu'il méritait ; l'enthousiasme a été général ; il sera en arrivant aux Iles aide-de-camp d'un de nos généraux. En attendant comme les colonels ont dans notre armée la permission d'avoir un aide-de-camp pris dans leur régiment, il est le mien....

Comme la flotte ne sera prête que dans quinze jours au plus tôt, je ne vais pas à bord tout de suite, et je suis établi à Boston dans une petite maison où règnent la propreté anglaise et la bonhomie américaine. J'y suis couché aussi bien qu'à Paris ; j'y parle anglais tant qu'on veut, et j'y suis choyé comme l'enfant de la maison. Je suis charmé de pouvoir rester quelque temps dans cette ville : elle est belle, riche, peuplée. Il y a beaucoup de femmes aimables et de personnages intéressants. Je cherche à m'y lier avec les *Cooper*, les *Adams*, les *Hancock* ; ils me reçoivent parfaitement bien : ce sont les premiers moteurs de cette révolution, ce qui les rend bien intéressants à connaître. Dans quelques jours, je t'en parlerai avec plus de détails. L'homme chez qui je suis logé s'appelle le capitaine Philipps ; c'est un

gros et grand Américain qui aime beaucoup à politiquer et à boire. Il a été fort maltraité par les Anglais, et il cherche à s'en venger en traitant un colonel français le mieux qu'il lui est possible. Mistress Philipps, son épouse, est assez laide, mais en revanche passablement ennuyeuse, au reste très bonne femme. Elle me fait fort bien tous les matins les honneurs de son thé qui est très fort, et de son café qui est très faible selon l'usage américain. Miss Maby Philipps a bien envie qu'on lui dise qu'elle est jolie, et je lui fais ce plaisir-là quoique ce soit un peu badiner avec la vérité. Cependant elle est bien faite et mieux que mal. Mes hôtes sont d'une obligeance sans exemple pour moi et pour tous mes gens....

A Boston, ce 11 décembre 1782.

Voici la dernière lettre que tu recevras de moi d'ici à longtemps. Je vais mettre à la voile demain, ou après-demain, et je vais quitter avec un regret infini un pays où l'on

est ce que l'on doit être, franc, loyal, honnête et libre. Je voudrais y vivre avec toi, nous y serions bien heureux. On y pense, on y dit, on y fait ce qu'on veut; on n'est nullement forcé d'y être ni riche, ni bas, ni faux, ni fol, ni courtisan, ni militaire; on peut y être simple, extraordinaire, voyageur, sédentaire, politique, littérateur, marchand, occupé, oisif, personne ne s'en choque. En suivant un petit nombre de lois simples, en respectant les mœurs, on y est heureux et tranquille : c'est en les bravant qu'on est à la mode à Paris. J'ai été traité en frère par toute l'Amérique; je n'y ai vu que confiance publique, hospitalité, cordialité. Les filles y sont coquettes pour trouver un mari, les femmes y sont sages pour conserver le leur, et ce dont on rit à Paris sous le nom de cocuage fait frémir ici sous le nom d'adultère. Je sais que ce pays-ci ne peut conserver longtemps des mœurs aussi pures, mais ne les gardât-il qu'un siècle, n'est-ce rien qu'un siècle de bonheur? Au milieu des horreurs d'une guerre civile, ils soupçonnent si peu les hommes de malhonnêteté que dans leurs

petites maisons de bois, au milieu d'immenses forêts, leurs portes ignorent les verrous et n'ont que des loquets, leurs coffre-forts restent ouverts ainsi que leurs armoires dans les chambres des étrangers et des valets auxquels il donnent l'hospitalité, et ils vous laissent seuls avec leurs filles de seize ans dont la pudeur est la seule défense, et dont la familiarité naïve atteste l'innocence, et se fait respecter par les gens les plus corrompus. J'ai vraiment le cœur serré en quittant ce pays-ci....

Je suis enchanté de mon séjour à Boston; j'y ai vu des hommes de lettres, de génie, qui sont devenus mes amis, et avec lesquels je reste en correspondance : je m'en éloigne avec une vraie douleur. Le vaisseau que je monte est commandé par un homme aimable et qui jouit de la meilleur réputation : il m'a logé seul dans la chambre du conseil. Je suis embarqué avec Lameth, Lynch[1] et Bozon.

1. Isidore de Lynch, né en 1755 d'une famille irlandaise, fut lieutenant général en 1792 et commandait une division sous les ordres de Kellermann à la bataille de Valmy. Incarcéré en 1793, il ne reprit pas de service après sa libération, fut inspecteur des revues sous l'Empire, et mourut en 1841.

A bord du *Souverain*, ce 23 décembre, à Boston.

Nous avons tiré le coup de canon de partance; le *Triomphant* a fait le signal de désafourcher, le vent est favorable, et vraisemblablement nous quitterons d'ici à deux heures ce continent heureux où je voudrais passer toute ma vie avec toi, loin des faussetés de Versailles et des folies de Paris. Tu connais mon peu de goût pour la mer, aussi tu dois croire que je suis véritablement contrarié de penser que je vais encore passer la plus grande partie de la campagne sur ce triste élément. D'ici je vais au moins être un mois embarqué jusqu'à mon arrivée aux Iles; de l'endroit où je serai arrivé, quelque expédition quon veuille faire, il faudra m'embarquer de nouveau, et l'expédition faite ou manquée, il me faudra encore un ou deux mois pour retourner en France. Ainsi en un an j'aurai été embarqué près de six mois.... Il est inconcevable combien j'aurai vu en moins d'une année d'orages, de combats, de nau-

frages, de pays, de climats différents, de mœurs nouvelles, de camps, de marches. Mes deux campagnes n'auront pas eu d'intervalle et n'en feront qu'une.... Je suis ici dans une chambre immense, où j'ai un véritable lit bien bon.... On fait fort bonne chère, mais on est un peu trop nombreux. Nous sommes quarante-deux officiers, heureusement j'y suis le seul colonel, ce qui fait qu'étant le commmandant des troupes de terre, toutes les commodités et les préférences possibles y sont pour moi.... J'ai été tellement en course, tellement occupé, si mal campé et si souffrant de la mer, du chaud et du froid que depuis que je t'ai quitté, je n'ai fait d'autre ouvrage que le conte que je t'ai envoyé des Açores. Mon seul travail a été de me perfectionner dans l'anglais, et de lire beaucoup de mémoires relatifs au lieux que j'ai vus, et à ceux que je vais voir. J'ai cependant fait une chanson pour toi que je vais t'envoyer.

CHANSON

Sur l'air : *Aimable jeunesse*
Livrez-vous à la tendresse.

D'Hébé la jeunesse
Et des Grâces la finesse,
De Minerve la sagesse
Et de Vénus la tendresse,
La fraîcheur d'Aurore,
La douce haleine de Flore,
Tout cela n'est rien encore
Près
De tes
Attraits.

Il n'est point de sage
Qui ne te rendît hommage.
Oui, le cœur le plus sauvage
Pour toi s'attendrirait,
Et le plus volage
Plus ne changerait.

D'Hébé la jeunesse...

On recommence jusqu'à *tes attraits.*

Ton amour, belle Sylvie,
Rend mes jours dignes d'envie.
Je te dois la vie
De mon cœur.

Ton doute m'offense,
Ne crains point mon inconstance.
J'ai pour guide,
Pour Égide
Le bonheur.

D'Hébé la jeunesse...
On recommence jusqu'à *tes attraits.*

FIN

A Porto-Cabello, dans le golfe Triste,
[province de Caracas, ce 10 février 1783.

Enfin je puis t'écrire et j'ai reçu toutes tes lettres de la *Danaë*; mais je ne m'attendais pas à les recevoir dans le continent de l'Amérique méridionale.... Je ne te dirai rien de ma route, lis ma lettre à mon père, je lui mande l'historique de notre marche. Nous avons couru beaucoup de dangers, nous avons eu beaucoup de tempêtes; nous avons perdu un beau vaisseau, et beaucoup de braves gens, mais ma santé a tenu bon, et je commence à la croire de fer. Je t'écrirai par une autre occasion beaucoup de détails. Ce

pays-ci peut en fournir de curieux : il est presque aussi sauvage que du temps des Incas. Mais j'arrive, il part une occasion : elle va partir et l'on ne vient que de me le dire. Je suis au désespoir d'avoir été à la chasse ce matin, je t'en aurais écrit bien plus long qu'un petit chiffon de papier comme celui-ci. J'en veux bien aux perroquets et aux perruches de m'avoir enlevé une matinée qui pouvait t'être consacrée. Je commande ici le régiment : Saint-Maime est avec ses grenadiers à Curaçao. Son vaisseau est sans gouvernail et fait beaucoup d'eau. Je ne sais quand nous partirons d'ici; nous avons à réparer tous nos mâts, toutes nos voiles, et nous attendons M. d'Estaing ou la paix.

A Porto-Cabello, ce 24 février 1783.

Jusqu'à présent je me porte fort bien ici. Il est vrai que je soigne infiniment ma santé et que je mène la vie la plus réglée qu'il m'est possible. Tous les soirs, je suis couché

à neuf heures, tous les matins je suis levé entre quatre et cinq. Je me plonge dans un tonneau d'eau froide, je sors pour aller dans les montagnes pour tirer quelques animaux, et examiner les plantes singulières dont abonde ce pays. A huit heures je rentre pour éviter le soleil qui est ici plus chaud à neuf heures qu'il ne l'est en France à midi dans la canicule. Je reste à végéter chez moi jusqu'à midi, je m'habille et je vais dîner fort sobrement ou je mange un morceau chez moi; après dîner je me livre de nouveau à mes pensées ou à ma végétation, à six heures je vais à la promenade avec les généraux ou avec mes amis, et je reviens me mettre *in mio letto*. A déjeuner je ne mange que des fruits qui passent ici pour être fort sains, comme l'avocat, la banane et la sapotille, et je ne soupe jamais. J'espère qu'avec ces précautions je te ramènerai ton mari en parfaite santé! Nous attendons avec bien de l'impatience M. d'Estaing ou la nouvelle de la paix. ... Ce qui me fâche le plus dans ma longue absence, c'est que n'ayant eu qu'un combat de mer dans nos deux campagnes si l'on

n'attaque pas la Jamaïque, on ne comptera pour rien nos fatigues et nos dangers, et cependant il n'y a pas un seul de nous qui n'aimât mieux se battre deux fois la semaine que de refaire une campagne semblable à celle que nous avons faite de Boston ici : mais je connais les habitants de Paris, ils ne connaissent dans la guerre que les batailles, et tranquilles au coin de leurs feux, ils pensent qu'on parcourt l'univers en temps de guerre avec autant de facilité sur mer qu'ils le parcourent sur leurs cartes. Je ne crois pas cependant qu'on puisse faire de campagne aussi périlleuse, aussi fatigante, aussi effrayante et aussi variée que celles que j'ai faites sans un moment de trêve depuis le mois de mai dernier. Jouer quatre ou cinq cents fois sa vie à croix ou pile, avoir huit ou dix tempêtes, les plus longues traversées, un combat presque sans exemple de quatre heures d'une frégate contre un vaisseau de soixante-quatorze, poursuivi par huit vaisseaux ennemis entrer dans la Delaware sans pilote, y échouer, y perdre une moitié de notre monde et de nos effets, traverser

l'Amérique septentrionale seul, sans secours, sans hardes, sans escorte, porter ainsi à la barbe de l'ennemi les dépêches les plus importantes jusqu'à la rivière du Nord, camper à portée des Anglais, faire dans un froid rigoureux la marche la plus pénible dans les neiges jusqu'à Boston, s'y embarquer, être en perdition sur la côte d'Acadie pendans trois jours, pendant huit autres jours être en proie aux tempêtes, perdre toutes nos voiles, nos convois, être toujours entre la vie et la mort, de là entrer dans la zone torride, être obligé de passer entre deux armées navales anglaises avec toutes les inquiétudes qu'un pareil voisinage peut donner, et arriver sur des côtes barbares sans pilotes, étant à chaque instant dans le cas de nous perdre, et voyant périr sous nos yeux un de nos meilleurs vaisseaux; nous trouver ensuite dans un lieu sauvage, ignoré du reste du monde, brûlé par le soleil, et couvert de sauvages, de reptiles et de bêtes hideuses, y attendre dans une ignorance absolue ou la paix ou l'ordre d'aller à la Jamaïque: voilà ce qu'on appellera à Paris un voyage tout simple

auquel on refusera sans doute le nom de campagne militaire.

Je ne fais qu'à toi seul ces plaintes : ne les communique pas. Si j'avais eu la gloire pour objet, je serais trop malheureux. Mon but a été de faire parfaitement mon devoir, je l'ai rempli et je suis content.

A Porto-Cabello, le jeudi gras 1783.

Je suis au comble de la joie, mon cher Amour, je viens d'apprendre que j'ai un régiment de dragons... dès que les circonstances me le permettront, je quitterai les lieux où le devoir me retient pour voler à ceux où l'amour, la reconnaissance et le bonheur m'appellent et m'attendent.

A Porto-Cabello, ce 9 mars 1783.

Encore un petit mot de ce vilain Porto-Cabello que je brûle de quitter pour t'aller rejoindre. Je viens de faire dans ce vaste et

brûlant continent un des voyages les plus curieux qu'on puisse faire; je suis charmé de l'avoir fait, mais je ne voudrais pas le recommencer, on y rencontre trop d'obstacles, on y éprouve des chaleurs trop dévorantes, on y court trop de dangers. Je ne t'en dis rien actuellement parce que j'en écris la relation, et qu'elle te plaira d'avantage lorsque tu la liras, si tu ne sais rien auparavant de ce qu'elle doit contenir. Ce que je te dirai, c'est qu'autant notre voyage a été curieux et fatigant, autant la fin en a été romanesque et douce, et je regrette à chaque instant de n'être plus dans la ville de Carraque[1], où nous étions comblés de politesses, entourés de plaisirs, où nous jouissions de la température la plus douce, de la verdure de tous les mois, des fleurs de toutes les saisons, des fruits de toutes les parties du monde, et des fêtes de tous les genres. Le devoir m'a rappelé dans cet infâme égoût de l'Amérique qui ressemble à un enfer en comparaison du paradis terrestre que nous venons de quitter.... J'ai soutenu à merveille les ardeurs du

1. Caracas.

soleil, les mauvais gîtes, les fatigues excessives de mon voyage, et je me porte fort bien. Mais j'enrage d'être ici; il y fait si chaud que je n'ai la force ni d'y lire, ni d'y écrire deux pages par jour. On y est continuellement en eau, et on n'y connaît d'autre volupté que la stupidité et l'inaction.

A Porto-Cabello, ce 16 mars 1783.

Après avoir été dans la plus profonde ignorance de toute espèce de nouvelles, nous venons d'en recevoir de Saint-Dominique qui augmentent nos inquiétudes sur notre sort en nous apprenant qu'au lieu de faire la paix là-bas comme nous l'imaginions, vous vous amusiez à la rompre. Nous attendons par conséquent M. d'Estaing de jour en jour, sans savoir où il nous conduira, car je ne crois plus à la Jamaïque, il est trop tard, et ce serait des peines, des hommes et du temps perdu.... Nous menons ici une vie assez triste; il y fait une chaleur si excessive que, de huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, on ne peut se remuer sans

risquer de se faire bouillir la cervelle et de se rendre malade. J'ai cependant couru déjà une fois ce risque-là pour voir l'intérieur du continent, mais quoique je ne m'en sois pas mal trouvé, je n'y retournerai plus, car je n'ai de ma vie éprouvé une lassitude ni une chaleur plus horrible. Il est vrai que le motif de curiosité qui m'a poussé à faire cette course était fort naturel; le pays est extrêment curieux à voir, et très peu connu. Les Espagnols évitent avec grand soin ordinairement que les Européens ne pénètrent dans l'intérieur de leurs colonies; toute administration vicieuse, ignorante, despotique et cruelle craint d'être vue de près; elle ne peut inspirer une sorte de respect qu'en restant invisible, et ressemble aux oracles des Dieux des payens qui devinrent muets dès que des pieds profanes pénétrèrent dans le sanctuaire des temples, dès que des mains hardies eurent levé les voiles de leurs autels, et surtout dès que des yeux clairvoyants eurent découvert les ressorts grossiers et cachés qui faisaient parler leurs automates sacrés. Les Espagnols craignent d'ailleurs que des étran-

gers instruits n'instruisent leurs malheureux sujets, qu'ils ont intérêt à tenir dans l'ignorance; plus les fers dont ils les accablent sont lourds, plus il leur est important de leur cacher qu'ils les peuvent briser facilement. Mais malgré leurs soins, malgré la superstition, l'instruction commence à se répandre, l'esprit de commerce à naître, celui de mécontentement à fomenter, et d'ici à cinquante ans ce pays sera le théâtre d'une révolution pareille à celle de l'Amérique du Nord. L'année dernière dans le Pérou, dont cette province est limitrophe, un descendant des anciens Incas, nommé Tupac Amaron, s'est révolté à la tête de vingt mille hommes; il a été défait, mais il aura des vengeurs; on prétend même qu'il en paraît déjà, mais je n'ai pas encore pu m'assurer si ce qu'on m'a dit à ce sujet est entièrement vrai. Celui qui s'est ouvert à moi m'a dit qu'il était fait défense sous peine de la vie à tout Espagnol de parler de cette nouvelle révolte, tant on craint que le feu ne se communique et ne devienne un incendie en en laissant apercevoir la moindre étincelle.

Ce qui pourrait retarder la révolution serait le naturel des Indiens : ce sont les plus doux et les plus paresseux des hommes; il faut que l'injustice soit extrême pour les porter à l'indépendance, car on est forcé en les voyant d'avouer qu'ils semblent faits pour l'esclavage : il est vrai que l'esclavage aussi peut les avoir abrutis à ce point, d'autant qu'on m'assure que les Indiens plus éloignés et plus sauvages sont moins doux, plus énergiques et moins indolents. J'ai vu plusieurs familles indiennes, je leur ai parlé, et je me suis assuré en peu de temps que leur esprit était aussi peu orné que leurs corps qui sont encore tout nus. Plusieurs ne profitent même pas contre les bêtes de cette fatale invention de la poudre qu'on leur a portée et qui les a conquis, et j'en ai rencontré dans les forêts qui allaient chercher leur proie avec des flèches et un arc.

Les plus redoutables ennemis des Espagnols ici sont des gens issus d'Espagnols, mais nés dans le pays. Comme l'intérêt est leur dieu, et que la cour d'Espagne les gêne d'une manière barbare dans le com-

merce, ils font continuellement une guerre sourde de contrebande, qui nourrit leur haine contre leurs tyrans, qui les lie avec les Anglais et avec les Hollandais qui viennent armés pour prendre leurs marchandises sans payer de droits. De sorte qu'il y a continuellement sur cette côte, même pendant la paix, de petits combats de terre et de mer qui sont le prélude de combats plus longs, plus importants et plus éloignés.

Autant l'intérieur de ce beau continent est agréable, fertile, sain, tempéré en plusieurs lieux, autant la nature s'y développe sous mille formes enchanteresses, autant d'un autre côté ses rivages sont affreux. On dirait que le ciel avait voulu en défendre l'entrée aux barbares Européens par des obstacles invincibles. Il est encadré de toutes parts par une chaîne de montagnes noires et arides qui s'élèvent aux cieux, de sorte qu'en y arrivant on ne découvre la terre du bout des mâts qu'en regardant au-dessus des nuages. Entre ces montagnes et la mer il n'y a souvent pas une toise de plage, et les

plaines les plus larges n'y ont pas une lieue : encore sont-elles marécageuses, infectées et brûlées éternellement par le soleil qui redouble de force en se réfléchissant sur ces rocs menaçants qui les écrasent. Aussi tous les ports de l'Amérique méridionale sont pleins de maladies infâmes. Les Européens s'en préservent par beaucoup de repos, par beaucoup de propreté et par un régime sain. Mais ils ne pourraient pas y rester six mois sans y perdre pour toujours leur couleur européenne, et sans y avoir des fièvres de langueur dont le départ est le seul remède. Quand on n'y reste que deux mois comme nous, le climat n'a pas le temps d'influer, il ne fait que l'effet des autres pays de l'Amérique méridionale qui est de maigrir un peu ceux qui se conduisent bien, mais de punir violemment ceux qui vivent sans tempérance et sans précaution. Il faut être fol ici pour vouloir faire le galant, car toutes les femmes noires, blanches ou cuivrées naissent et vivent avec le mal dont Christophe Colomb a fait présent à l'Europe. Il faut convenir que don Solano nous

a donné là un bien vilain rendez-vous : d'ailleurs il y manque, ce qui est infâme, et mérite au moins la pendaison.

Autant je suis dégoûté de Porto-Cabello, autant, comme je te l'ai dit, j'ai été satisfait de l'intérieur des montagnes et des vastes plaines qui sont au delà. Surtout j'ai été enchanté de Léon de Carraque; c'est un petit paradis terrestre, je voudrais y passer ma vie avec toi; on n'y connaît ni hiver, ni canicule, c'est un printemps éternel. J'y ai été reçu à merveille, j'y ai vu des Espagnols instruits, honnêtes, hospitaliers, qui feraient honneur à tous les pays, et qui par conséquent rougissent intérieurement du leur, en l'excusant tout haut. Ils suivent extérieurement les formes superstitieuses qu'ils méprisent, et servent le mieux qu'ils peuvent une administration vicieuse qu'ils désapprouvent. Le gouverneur général, don Manuel Gonzalès, m'a comblé de bons traitements. Le trésorier, don Francisco Vidando, neveu du ministre de la guerre Mousquès, m'a paru fort honnête, fort éclairé et fort aimable. Ils nous ont donné des bals, des

goûters, des soupers, des fêtes, et toutes les lumières qu'il leur était permis de donner. L'intendant nous a fait le même accueil, mais avec moins de loyauté. C'est l'ennemi des Français, et surtout celui des honnêtes gens. Il s'est emparé à lui tout seul du commerce de toutes les provinces de Cumana, de l'Orénoque, de Carraque, de Vénézuéla, de Marguerite, de la Trinité. Rien ne se vend que par ses mains; il détruit toute espèce d'espoir d'étendre le commerce ici, en en bannissant la liberté, nous refuse tout ce dont nous avons besoin, est détesté dans ce pays, dont il hâtera la ruine et la révolution; mais il s'y enrichit d'une manière si rapide qu'il est tout consolé de la haine et du mépris public. Il s'appelle don Joseph d'*Avàlos*. Je trouve que son nom tout seul fait son portrait : c'est M. Turcaret qu'on ferait intendant de province.

Je pense que je t'ai dit là beaucoup de choses qui t'intéresseront peut-être fort peu, mais tu les diras en partie à mon père à qui je n'écris aujourd'hui qu'un mot, et qui n'a pas le temps, je crois, de me lire longue-

ment. Je suis ici toujours avec Boson qui ne me quitte pas..., je vis beaucoup avec Champcenetz, Deux-Ponts[1] et Fersen. Saint-Maime est resté à Curaçao, ce qui fait que je commande ici son régiment en attendant que j'aille rejoindre le mien. Je vis à merveille avec la marine : j'aime à la folie mon capitaine, le commandeur de Glandevez : c'est le plus habile, le plus brave et le meilleur homme du monde. Le prince de Broglie est encore à Carraque; les belles lui ont un peu tourné la tête; il est vrai qu'elles y sont fort coquettes, fort jolies, et fort romanesques. Il demande à être mon colonel en second s'il n'est pas nommé[2]; c'est obligeant infiniment. Témoignes-en ma reconnaissance à M. le maréchal de Broglie, et parles-en à mon père.

1. Le comte Christian de Deux-Ponts, colonel d'un régiment au service de France qui portait son nom.

2. S'il n'est pas nommé *colonel commandant*.

Dans mon habitation, au Cul-de-Sac,
près de Port-au-Prince, ce 15 avril 1783.

Je suis tout étonné d'être ici chez moi, au milieu d'une foule d'esclaves qui se mettent à genoux quand ils me parlent, et dont la vie ou la mort est entre mes mains.... Je suis arrivé sur une frégate au port de Jacmel le 12 d'avril, de là à cheval à Léogane malgré les montagnes et le soleil, le 13 au Port-au-Prince, et le 14 ici. J'en repartirai le 21 pour être au Cap le 25. J'espère cinq ou six jours après m'embarquer pour la France et t'embrasser à la fin de juin, après avoir vu en moins d'un an les Açores, toute l'Amérique du Nord depuis le Maryland jusqu'à Boston, Porto-Rico, les côtes de la Nouvelle-Espagne, un voyage unique dans l'intérieur du continent près des Cordillères, de l'Orénoque et du Pérou, l'île hollandaise de Curaçao, et après avoir traversé toute l'île de Saint-Domingue qui a quatre-vingt lieues de largeur. J'aurai vu un combat, des tem-

pêtes, des naufrages, des camps près de l'ennemi, des marches de deux mois dans la neige, j'aurai vu des climats sauvages au sud où ne va jamais nul Européen, et je retournerai prendre possession de ma petite et d'un régiment de dragons après avoir vu mes biens à Saint-Domingue et avant que l'année ne soit expirée. Tu conviendras qu'il faut un corps de fer pour cela, et que mon voyage est si serré, si rempli d'aventures, si varié et si pénible qu'il est à peine croyable.

LETTRE

DE

P.-J. MARIETTE

A

GÉRARD MEERMAN

LETTRE

DE

P.-J. MARIETTE

A

GÉRARD MEERMAN

COMMUNIQUÉE ET ANNOTÉE

PAR

M. MAURICE TOURNEUX

PIÈCE N° 7. — *Mélanges.*
SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS, 1903.
Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

AVERTISSEMENT

La question de savoir quand et comment des images gravées sur bois ou sur métal furent intercalées au milieu de lignes formées de caractères mobiles se rattache étroitement aux origines mêmes de la Typographie et de la Gravure et ne sera, sans doute, pas plus que ces deux précieuses conquêtes de l'esprit humain, jamais élucidée. Le temps a du moins, comme toujours, fait ici son œuvre d'apaisement et, mieux éclairés que leurs ancêtres, les érudits modernes subordonnent les revendications que pourrait leur suggérer un patriotisme mal entendu aux seules constatations authentiques de la science. « Plus on parvient à connaître d'estampes incunables, a dit Jules Renouvier, plus on se persuade que l'origine de la gravure est un fait complexe et qui ne saurait être précisé, quant au procédé, à l'invention, au pays et à la date; tous les documents connus n'aboutissent qu'à des généralités et à des hypothèses, mais la critique historique vient donner à ces hypothèses la clarté nécessaire à l'histoire. »

L'honneur d'avoir cherché à remonter aux sources et celui d'avoir déblayé sur bien des points le terrain n'en demeurent pas moins acquis aux premiers historiens de ces deux arts qui se sont efforcés de recueillir des vestiges, déjà rares lorsqu'ils écrivaient et devenus introuvables aujourd'hui. Bien qu'il ne soit venu à presque aucun d'entre eux la pensée de recourir aux pièces d'archives et aux documents notariés qui leur eussent probablement livré tant de secrets à jamais perdus, les travaux de Jean de La Caille[1], d'André Chevillier[2], de Prosper Marchand[3], de Fournier le jeune[4], de Schœpflin[5], de Baer, de Meerman[6], de

1. *Histoire de l'imprimerie et de la librairie où l'on voit son origine et son progrès jusqu'en* 1689. Paris, La Caille, 1689, in-4°.

2. *L'Origine de l'imprimerie à Paris, dissertation historique et critique.* Paris, de Laulne, 1694, in-4°.

3. *Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie.* La Haye, Vve Levier, 1740, in-4°. Mercier de Saint-Léger a publié en 1773 un *Supplément* qu'il a lui-même rectifié et complété dans une lettre aux auteurs du *Journal des savants* (1776). Elle a été tirée à part (in-4°, 16 p.).

4. *Dissertation sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois.* Paris, 1758, petit in-8°. *De l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois.* Paris, 1759, petit in-8°. Réunis, avec trois autres pièces, sous le titre de *Traités historiques sur l'origine de l'imprimerie.* Paris, 1759, in-8°.

5. *Vindiciæ typographicæ in quibus de artis typographicæ originibus disseritur.* Argentorati (Strasbourg), 1760, in-4°. Fournier a publié, en 1760, sur ce traité des *Observations* combattues à leur tour par Baer dans une *Lettre sur l'origine de l'imprimerie.* Strasbourg, 1761, in-8°.

6. *Origines typographicæ.* Hagæ Comitum [La Haye], Paris, Londres, 1765, 2 vol. in-4°.

Heinecken[1], de Papillon[2], de Lambinet[3], de Daunou[4], de Jansen[5], seront toujours consultés car, sans leur secours, les érudits de la seconde moitié du XIXe siècle n'auraient pu reprendre et pousser plus loin l'enquête dont leurs prédécesseurs ont eu l'initiative.

Quoique les noms français soient en majorité dans cette rapide énumération, les deux livres les plus importants peut-être que le XVIIIe siècle nous ait laissés sur la matière sont ceux du Hollandais Gérard Meerman et de l'Allemand Heinecken qui, tous deux, avec leurs mérites et leurs défauts respectifs, représentent très nettement l'état de la science à cette époque. Par un contraste assez piquant, Meerman avait rédigé en latin ses *Origines typographiques*, afin d'être lu, sans doute, par les savants de tous pays, tandis que, plus familier avec notre langue, alors partout répandue, Heinecken publiait en français son *Idée générale d'une collection d'estampes* et son *Dic-*

1. *Idée générale d'une collection d'estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure.* Leipzig, 1771, in-8°.

2. *Traité historique et pratique de la gravure en bois.* Paris, 1766, 2 vol. in-8°.

3. *Recherches historiques sur l'origine de l'imprimerie, particulièrement dans la Belgique.* Bruxelles, 1799, 2 vol. in-8°; 2e éd. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

4. *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie.* Paris, 1802, in-4°.

5. *Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille-douce et sur la connaissance des estampes du XVe et du XVIe siècles.* Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

tionnaire des artistes dont nous avons les estampes (1778-1790), si fâcheusement interrompu et jamais repris.

Moins consulté aujourd'hui que le livre de Heinecken et d'ailleurs réfuté en plusieurs points par les contemporains eux-mêmes, le traité de Meerman lui a néanmoins assuré une notoriété durable et son nom est de plus lié à une fondation dont il importe de dire quelques mots, puisque la lettre de Mariette qu'on va lire y est conservée en original.

Né à Leyde, en 1722, de Jean Meerman, conseiller de cette ville et directeur de la Compagnie des Indes orientales, et de Catherine de La Court, fille d'un célèbre jurisconsulte, Gérard Meerman, conseiller pensionnaire, puis syndic de Rotterdam, s'était d'abord proposé de réunir en un vaste *Corpus* les anciens ouvrages de jurisprudence et voyagea en France et en Espagne pour recueillir les matériaux qu'il mit en œuvre [1]. Bibliophile non moins fervent que légiste instruit, il acquit, par l'intermédiaire d'un érudit espagnol, D. Gregorio Mayans, la bibliothèque que François-Pascal Chiva, prêtre de la cathédrale de Valence, avait formée au XVI[e] siècle [2] et, à Paris, la collection

1. *Novus thesaurus juris civilis et canonici continens varia optimorum interpretum opera, edente* GERARDO MEERMAN. Hagae comitum, 1751-1753, 7 vol. in-f°, comportant 105 pièces dont on trouvera le détail dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque publique fondée par M. Prousteau* (Orléans, 1777, in-4°), p. 109-112.

2. Renseignements dus à l'obligeance de D. Serrano y Morales, auteur du *Diccionario de las imprentas que han existido en Valencia*

presque entière des manuscrits provenant du collège de Clermont ou de Louis-le-Grand, mise en vente par les Jésuites après leur expulsion de 1762. La sortie de ces manuscrits, que le gouvernement français n'avait pas tout d'abord songé à lui disputer, souffrit quelques difficultés, mais Meerman consentit à l'abandon de plusieurs d'entre eux et Louis XV l'en récompensa en lui accordant, bien qu'il fût protestant, le cordon de Saint-Michel.

En 1762, l'abbé Goujet traduisit le *Conspectus*[1] (ou plan) des *Origines typographicæ* dont le texte intégral parut trois ans plus tard, orné d'un fort beau portrait de l'auteur, peint par Perronneau et gravé par Daullé. Meerman y prenait ouvertement parti pour

desde la introduccion del arte typografico hasta el año 1868 (Valencia, 1898-1899, gr. in-8°), que M. Alfred Morel-Fatio avait bien voulu consulter de ma part.

1. *Conspectus originum typographicarum proxime in lucem edendarum* (1761, in-f°), traduit en français par l'abbé Goujet, sous le titre de *Plan du traité des origines typographiques* (Amst. et Paris, Lottin, 1762, in-8°). Le traducteur y a joint quelques notes. Un abrégé du livre définitif de Meerman a été publié en langue néerlandaise par H. Gockinga (*Vitvinding der Boekdrukkunst...*, Amst, 1767, in-4°) et le tout a été réimprimé sous le titre suivant : *De l'invention de l'imprimerie ou Analyse de deux ouvrages publiés sur cette matière*, par M. Meerman, *suivie d'une Notice chronologique et raisonnée des livres avec et sans date imprimés avant l'année* 1501 *dans les dix-sept provinces des Pays-Bas*, par M. Jacques Visser, *et augmentée d'environ* 200 *articles par l'éditeur* [H. Jansen], *avec une planche*. Paris. P. Schoell, 1809, in-8°. La notice biographique de Gérard Meerman qui ouvre ce volume est tirée de l'*Encyclopédie* d'Yverdon.

Laurent Coster contre Guttenberg, et bien qu'il ait rencontré des adversaires en Hollande même, son opinion flattait trop l'amour-propre national pour qu'elle ne recrutât pas de nombreux adhérents. Aussi les honneurs ne lui manquèrent-ils pas : ses concitoyens lui décernèrent le titre assez singulier de conseiller au haut Tribunal de la vénerie en Hollande et West-Frise et Marie-Thérèse le créa baron de Vuren et Dalem; mais il ne jouit pas longtemps de ces honneurs : le chagrin que lui causa la mort d'une petite-fille, âgée de douze ans, hâta sa propre fin et il s'éteignit le 15 décembre 1771, à Aix-la-Chapelle.

Un fils lui survécut qui se fit connaître également comme lettré et comme curieux. Jean Meerman mourut à son tour le 15 avril 1815, et les collections de livres et de manuscrits qu'il avait contribué à enrichir furent dispersées à La Haye, en 1824[1]; mais les papiers personnels et les correspondances de Gérard Meerman ne furent point compris dans le catalogue de cette vente et demeurèrent aux mains de l'héritier de Jean Meerman, le baron Van Westreenen Van Tielandt. Au décès

1. *Bibliotheca Meermanniana, sive Catalogus librorum impressorum et codicum manuscriptorum quos collegerunt Gerardus et Johannes Meerman.* Hagae comitum, 1824, 5 vol. in-8°. (Le dernier contient la liste des prix.)

La plupart des manuscrits acquis à Paris par Gérard Meerman furent alors achetés pour le compte de sir Thomas Phillips; depuis la dispersion de ses propres collections, la bibliothèque de Berlin s'est enrichie de la majeure partie des manuscrits provenant du collège de Clermont.

de celui-ci (1848), ils furent incorporés parmi les objets que Van Westreenen léguait à sa ville natale, sous la condition d'en former un musée spécial installé dans son hôtel de la Princessgracht et défendu par des règlements minutieux et bizarres contre l'empressement des touristes. Grâce à l'obligeance des conservateurs de la Bibliothèque royale de La Haye, de qui dépend ce musée, j'ai pu jadis feuilleter quelques-uns des portefeuilles où se trouve classée par ordre alphabétique la correspondance de Gérard Meerman, et si je n'y ai point retrouvé les lettres de Mercier de Saint-Léger que, sur la foi d'une allusion de Chardon de La Rochette[1], j'espérais rencontrer là, j'ai du moins mis la main sur le long et très intéressant remerciement dont Mariette avait payé l'envoi d'un exemplaire des *Origines typographicæ*[2].

Cette lettre, que j'ai tout lieu de croire inédite, émanait d'un homme qu'il serait oiseux de présenter aux lecteurs, et dont la compétence était, aux yeux de

1. *Mélanges de critique et de philologie* (Paris, d'Hautel, 1813, 3 vol. in-8°, t. II, p. 248-249). Le muséum Weestreno-Meermianum ne possède que deux billets de Mercier de Saint-Léger à Meerman qui était mort lorsque le savant bibliographe français visita, en 1773, les principales collections publiques et privées de la Belgique et de la Hollande.

2. Cet exemplaire appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale; il renferme deux notes sur feuilles volantes, qui ont été montées depuis, relatives l'une (t. I, p. 240) à la nature de l'encre employée par les premiers graveurs, l'autre (t. II, p. 220) à deux feuillets d'un « Donat » possédés par le Dr Morand, de l'Académie des sciences.

ses contemporains comme aux nôtres, absolument indiscutable. Petit-fils et fils de libraires et de marchands d'estampes, Pierre-Jean Mariette avait été initié dès l'enfance aux procédés matériels de la gravure et demeurait imbu des traditions et des anecdotes que deux ou trois générations s'étaient transmises, depuis Langlois, dit Chartres, éditeur des planches de Mellan, jusqu'à Jean Mariette, en cette vieille boutique de la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des *Colonnes d'Hercule*, où il était né et où il devait mourir. Il avait dû, par surcroît, à l'aisance et au bon renom de ses ancêtres de fréquenter de très bonne heure les curieux les plus renommés de Paris, de nouer avec les amateurs les plus illustres de l'Allemagne, de l'Italie et des Pays-Bas des relations commencées au cours même de ses voyages et entretenues par une correspondance assidue, de se constituer enfin un cabinet de dessins et d'estampes tel qu'on n'en reverra plus. Très jaloux de ses richesses, au point d'en interdire même la vue à Jombert pour son catalogue de l'œuvre d'Étienne de La Belle, ou à Helle et Glomy, quand ils publièrent celui de l'œuvre gravé de Rembrandt, rédigé par Gersaint, Mariette se montrait parfois moins égoïste : c'est ainsi que Meerman avait, soit pendant son propre séjour à Paris, soit depuis, par un intermédiaire inconnu, obtenu des renseignements sur les impressions xylographiques dont Mariette possédait quelques beaux spécimens et il avait reconnu cette libéralité inaccoutumée en lui soumettant le résultat définitif de ses longues recherches.

A certains égards, il ne pouvait souhaiter un meilleur juge. Mariette acceptait, il est vrai, sans les discuter, les revendications de Meerman en faveur de Laurent Coster; mais, pour dater de cent cinquante ans au moins, les idées qu'il émet sur les origines des premiers livres ornés de figures, sur les artistes qui ont contribué à leur décoration, sur les divers modes de reproduction qu'ils ont employés, sont celles qui ont encore cours aujourd'hui. Mariette n'allait pas bien loin chercher ses preuves et ses exemples : il les avait sous la main, soit à propos de l'*Ars moriendi*, du *Speculum humanæ salvationis*, de la *Bible des pauvres*, du *Dante* de 1481, soit qu'il eût à feuilleter l'œuvre du maître E. S. de 1466, de Van Bocholt, d'Israel Van Meckenen, d'Albert Dürer. On devine aisément, à lire cette démonstration, combien elle devait caresser agréablement la fibre du curieux et l'orgueil du propriétaire, et lorsqu'il a fait ainsi passer sous nos yeux, comme en se jouant, les trésors amassés par trois générations, on souscrit volontiers au jugement formulé en 1775 par Hugues-Adrien Joly, garde des estampes de la Bibliothèque du Roi, sollicitant, sans l'obtenir, de Malesherbes, l'acquisition, en bloc, de tant de merveilles : « On peut acquérir un diamant, une statue, un tableau, mais on ne pourra jamais, même à prix d'argent, rassembler un cabinet de desssins et d'estampes tel que celui de feu M. Mariette ».

MAURICE TOURNEUX.

A Paris, ce 23 juillet 1766.

Monsieur,

L'espérance de recevoir bientôt, et dans les termes que vous m'aviez fait l'honneur de me le marquer, l'exemplaire de votre excellent ouvrage sur l'origine de l'imprimerie, m'avait fait différer de répondre à l'obligeante lettre que j'ai reçue de vous au mois de février et j'avoue sur cela mes torts, d'autant plus qu'ayant été m'établir peu de temps ensuite dans une maison de campagne que j'habite une partie de l'année[1], je devais prévoir que votre beau présent pourrait arriver dans cet intervalle et être apporté chez moi pendant mon absence; ce qui me frustrerait de l'avantage de m'entretenir avec vous et de vous témoigner, avec tout l'empressement que je dois, ma vive reconnaissance. C'est précisément ce qui est arrivé. Il n'y a guère

1. A Croissy; Mariette écrivait également en 1768 à Temanza qu'il y passait d'ordinaire la belle saison et ne rentrait à Paris qu'au mois d'octobre. (Cf. Eug. Müntz, *les Archives des arts*. (1re [et unique] série), 1890, in-8°, p. 116.)

plus d'un mois que j'ai entre les mains votre livre. Depuis ce temps-là, mes moments ont été occupés bien agréablement, car je l'ai lu en entier et, en m'instruisant, j'ai eu la satisfaction de voir résolus une infinité de points historiques sur lesquels je pensais comme vous, mais sans avoir cette multitude de preuves irrévocables que vous produisez, et qui mettent dans cette cause tant de clarté, qu'il ne me paraît pas qu'on puisse maintenant douter de la vérité de cette assertion que votre Laurent Coster est véritablement le Père de l'imprimerie. D'autres ont perfectionné ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher. Schæffer a trouvé ce qui, sans doute, était le plus difficile et le plus important : il a imaginé de graver des matrices et de fondre dans des moules sur ces matrices des caractères mobiles, mais il y avait un préalable : il fallait trouver dans son cerveau, non l'art de tailler en relief des caractères ou d'autres objets quelconques (les anciens l'avaient pratiqué et en avaient laissé des exemples), mais celui de fixer ces traits sur le papier par le moyen d'une impression, et voilà ce qu'a inventé le

génie créateur de votre Laurent Coster, et qui a amené toutes les autres inventions que le besoin, l'envie de mieux faire ont fait imaginer depuis.

Que si vous me permettez de vous exposer mon sentiment, je suis convaincu que la gravure des figures sur des planches de bois a conduit à celle des caractères. La façon dont les peintres traitaient alors les sujets qu'on leur donnait à représenter les mettait dans la nécessité d'y introduire des écrits sans lesquels le monde ignorant qui les regardait n'aurait pas compris l'objet que l'artiste entreprenait de lui mettre sous les yeux. C'est ainsi qu'on en usait pour les tableaux, pour les tapisseries, pour tout ce que l'art du dessin enfantait alors. Aucune figure ne s'y montrait sans l'accompagnement d'un écrit qui en donnait l'explication. Celui qui grava les figures de l'*Apocalypse*[1] se conforma à

1. Le véritable titre de ce recueil est : *Historia Sancti Johannis Evangelistæ ejusque visiones Apocalypticæ* (circa 1440), in-folio. Selon MM. Eugène Dutuit et Paulowski (*Manuel de l'amateur d'estampes*, tome I, p. 131), le sort de l'exemplaire de l'*Apocalypse* appartenant à Mariette est inconnu aujourd'hui. Porté sous le n° 11 de la vente de sa bibliothèque et relié en maroquin bleu, il fut adjugé 260 livres.

cet usage reçu, et comme les moindres choses engendrent les grandes, il est tout naturel de supposer que les lignes d'écriture dont il accompagnait ses figures auront fait naître la pensée d'imiter des pages entières d'écriture, de la même manière qu'on en voyait rendre quelques portions sur ces tableaux ou dessins figurés. Je choisis de préférence l'ouvrage de l'*Apocalypse*, parce que les figures n'y étant exprimées que par un simple contour, et les dessins en étant tous grossiers et très informes, j'y crois reconnaître le caractère d'une plus haute antiquité. Je ne suis pourtant pas éloigné de croire que les figures de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*[1] sont à peu près de même époque et

1. *Historia Veteris et Novi Testamenti*, recueil plus connu sous la dénomination de « Bible des pauvres », parce que, dit Heineeken, les figures en étaient faites pour donner une connaissance de la Bible à ceux qui n'étaient pas en mesure d'acquérir un manuscrit de l'Écriture Sainte. Mais John Jackson (*A Treatise on wood engraving historical and practical*, 1839, gr. in-8°; 2e éd., 1861, in-8°) a combattu cette explication pour en proposer une autre infiniment moins plausible : selon lui, il faut sous-entendre dans ce titre (que ne porte d'ailleurs aucune édition actuellement connue) le mot *oratorum* et voir dans ce recueil un répertoire à l'usage des prédicateurs en quête d'un texte et d'images destinés à échauffer leur éloquence !

travaillées par le même artiste, car il m'est passé par les mains deux exemplaires de ces deux ouvrages, et dans l'un et l'autre les deux ouvrages étaient reliés à la suite l'un de l'autre. L'on pourrait ajouter aux notices que vous en avez données. En conférant mon exemplaire avec celui que possède M. le Président de Cotte, et qui a appartenu avant lui à M. de Boze[1], j'ai remarqué des variétés qui ne sont nullement indifférentes et sur lesquelles, lorsque je serai tout à fait de retour en cette ville, je pourrai, si vous le désirez, vous fournir des éclaircissements qu'a négligés la personne à qui vous vous êtes adressé pour avoir des descriptions exactes de ces deux anciens manuscrits (*sic*). Celle qu'il a faite de mon exemplaire de l'*Ars moriendi*[2] aurait pu être plus circonstanciée.

1. L'exemplaire en question, incomplet de deux figures, avait été acquis pour de Boze à la vente Uylenbrock à Amsterdam, cédé avec une partie de sa bibliothèque au président de Cotte, racheté par Gaignat et revendu, lors de sa propre vente, au représentant de George III, roi d'Angleterre. Il est aujourd'hui, ainsi que tous les autres livres du même souverain, au British Museum.

2. Cet exemplaire, qui fait aujourd'hui partie de la réserve des Imprimés de la Bibliothèque Nationale et de l'exposition permanente de la galerie Mazarine, fut trouvé par Mariette en 1738 chez

Mon édition est véritablement et absolument différente de celle qu'on conserve à Harlem et dont vous avez donné un *specimen*, mais comme l'exécution n'en est pas, à beaucoup près, si parfaite, qu'elle est même fort informe, je soupçonne aussi qu'elle est de date antérieure. Ce qui est vrai et me paraît mériter une observation, c'est que dans ce livre, dans l'*Apocalypse*, dans les figures de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, tous livres que j'ai sous la main, l'encre qui a été employée pour leur impression est à détrempe et pâle et ne diffère point de celle dont se

un libraire du quai des Grands-Augustins parmi des papiers de rebut destinés à envelopper des paquets. Afin de conserver le souvenir de cette circonstance Mariette fit imprimer en encre rouge et noire le titre suivant que je crois curieux de reproduire :

Ars moriendi, opus, si structuram spectes, nullius momenti, sed quod ad eo typographiæ ars nobilissima exordium sumpserit, multi pretii. Laurentius Joannis Costerus, civis Harlemensis, excudebat, ut aiunt, circa annum R. S. H. MCCCCXL. *E pulvere, in quo forsan adhoc jaceret, eruit et nitidiori tegumento decoravit P. J. Mariette, bibliopola parisiensis.*

En regard de ce titre Mariette a placé le prétendu portrait de Laurent Coster gravé au XVII^e^ siècle pour accompagner la dissertation de Scriverius (1628) à la gloire du sacristain de Harlem et il a fait recouvrir le tout d'une somptueuse reliure en maroquin rouge à petits fers. Le tirage possédé par Mariette est le second de la classification proposée par Heinecken.

sont servis ceux qui imprimèrent les figures du *Speculum*[1], laquelle encre, dans le feuillet que vous avez fait copier ainsi que dans les exemplaires que j'ai eu l'occasion de voir, est une encre qui, dans la même page, n'est ni de la même teinte, ni de la même qualité que celle qui a été employée aux discours étant au pied de chacune des dites planches. Cette dernière est plus noire et plus foncée et est détrempée avec de l'huile. Ce passage de l'encre à détrempe à l'encre à l'huile est un préjugé d'autant plus favorable à mon opinion que je puis vous faire observer que la pratique de l'encre en détrempe subsiste encore de nos jours parmi les Dominotiers. Nous appelons ainsi les ouvriers, qui, à l'exemple des premiers tailleurs de figures sur des planches de bois, continuent de graver de la même manière ces images informes

1. Ce livre célèbre a été l'objet de nombreux travaux parmi lesquels il faut citer la *Notice sur le « Speculum humanæ salvationis »* de J.-M. Guichard (Paris, Techener, 1840, in-8°) et l'édition critique publiée par Ph. Berjeau sous ce titre : *Speculum humanæ salvationis. Le plus ancien monument de la xylographie et de la typographie réunies reproduit en fac-simile, avec introduction historique et bibliographique.* London, C. Stewart, 1861, in-4°.

qui se distribuent dans nos campagnes à nos paysans, ou qui impriment des ornements qu'on remplit ensuite de couleur au pinceau pour en faire des tapisseries. Ces ouvriers, je le répète, ne se servent que d'encre à détrempe, dans laquelle ils mêlent de la colle pour lui donner du corps et se servent d'un simple rouleau pour imprimer sur le papier les traits qu'ils ont gravés sur le bois; les presses et l'encre dont on se sert pour l'impression des livres leur étant interdites, ils se sont maintenus sans y rien changer dans les mêmes pratiques dont leurs devanciers avaient fait usage, c'est-à-dire dans le tirage du rouleau, de l'encre à détrempe et de la gravure sur bois. Vous remarquerez encore que l'encre à détrempe qui mord sur le bois ne produit pas le même effet sur le métal et comme il est visible que les deux encres de qualités différentes ont été employées dans le même ouvrage, je veux dire le *Speculum*, je pense que la plus noire, celle de l'huile, n'a été appliquée aux caractères qui, comme vous le dites fort bien, sont mobiles, que parce que ces caractères étaient taillés sur

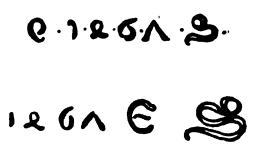
des cubes de métal, tandis qu'on continuait d'employer l'encre à détrempe pour des planches en bois représentant des sujets figurés. Cette opération se faisait en deux temps; la chose n'est point douteuse, les différentes couleurs d'encre le décèlent, et si vous en voulez une autre preuve, vous verrez, si vous y faites attention, que les planches de bois ne sont pas toujours d'alignement et parallèles aux lignes du discours qui les accompagnent, ce qui ne serait point arrivé toutes les fois que l'un et l'autre auraient été imposés ensemble et imprimés du même coup.

Si ces premiers et plus anciens artistes eussent eu la précaution de mettre des dates à leurs productions, ils auraient aplani bien des difficultés que tout le monde n'est pas en état de résoudre comme vous, parce qu'il en est peu qui aient la même sagacité. Ils ne prévoyaient pas toute l'utilité que la postérité recueillerait de leur découverte. Ceux à qui nous devons celle de la gravure en creux sur les planches de cuivre, d'où sont venues nos estampes, n'apportèrent pas plus de soin

à se faire connaître. Quoi qu'en disent les Italiens, il faut placer le berceau de cet art en Allemagne et je n'ai nulle peine à me ranger du sentiment de Malinkrot[1], qui, sur le témoignage d'anciens historiens d'Allemagne qu'il cite, avance que l'invention de cet art est due à François van Bocholt, dont la première profession était, à ce qu'il dit, de garder des moutons. J'ai quelques-unes de ses gravures; elles sont marquées des premières lettres de son nom F. V. B. et, ce qui rend son ancienneté sur les autres graveurs indiscutable, c'est qu'Israel van Meckenen, reconnu pour un des premiers graveurs qu'ait eu l'Allemagne, non seulement a fait des copies de plusieurs de ces gravures, mais a retouché aussi quelques-unes des planches dudit F. V. B., qui étaient usées, ce qui fait

1. *De ortu ac progressu artis typographicæ dissertatio historica, in qud, præter alia pleraque chalcographices negotium spectantia de auctoribus ac loco inventionis præcipuèque inquiritur proque Moguntinis contra Harlemenses concluditur*, a Bernardo a Mallenbrot, decano monasteriensi ac c[ivi] Mindensi. Colonniæ Aggripinæ, apud Johannem Kinchium, sub Monocerote veteri, MDCXXXX, in-4°, 10 ff. n. ch., 125 p. et 5 ff. n. ch. (additions et index). Frontispice gravé,dont l'un des compartiments représente une imprimerie en activité.

bien voir évidemment que ledit François van Bocholt lui était antérieur. De fixer précisément le temps que celui-ci a commencé à manier le burin, cela n'est guère possible. Aucune des gravures que je lui attribue ne porte de date. Israel et un autre artiste allemand, qui s'est servi de ces deux marques que je vous copie fidèlement, sont les premiers, que je sache, qui aient daté leurs ouvrages; encore l'ont-ils fait bien rarement; je ne l'ai encore remarqué que sur trois morceaux qui, tous trois, portent la date ainsi figurée :



ou .

Celle-ci se trouve sur un des sujets de la vie de la Sainte Vierge qu'a gravé Israel. En rassemblant les chiffres et les rangeant dans leur ordre naturel on a l'année 1467. J'ai pardessus cela une certitude qu'Israel gravait déjà en 1466, et comme on a de lui un assez bon nombre d'estampes et que dans le temps

qu'il vivait, cette occupation n'aurait pas suffi pour le faire vivre, il en faut inférer qu'il a travaillé nombre d'années[1].

J'ai son portrait dessiné et gravé par lui-même dans une planche sur laquelle est gravée en regard celui de la femme nommée *Ide*. C'est la même dont vous faites mention. Le fameux et savant Albert Dürer a copié dans ses commencements

1. A défaut des croquis tracés par Mariette dans le corps même de la lettre, je donne ici, d'après les originaux de la Réserve du Cabinet des estampes, la reproduction des signatures et dates auxquelles ce passage fait allusion. L'identité du maître E. S. de 1466 n'a pas encore été établie. Renouvier (*Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du* XV^e^ *siècle*, Bruxelles, 1860, in-8°) avait tenté d'adopter la théorie d'un iconophile allemand, Harzen, de Hambourg, qui proposait de voir dans ces deux initiales celles de Gilles (Egidius) Steclin (ou plus exactement Stechin), cité par Jean Lemaire de Belges dans sa *Couronne margaritique*, mais cette opinion a été combattue par Ch. de Brou (*Revue universelle des arts*, t. XVIII, p. 426) et par Passavant (*Le Peintre graveur*, t. II, p. 37); celle d'Aph. Wauters, qui a mis en avant le nom de Gilles Stuerbout, n'a pas rencontré plus de faveur parmi les érudits belges. (Voy. A. Pinchart, *Les Œuvres poétiques de Jean Lemaire considérées au point de vue de l'histoire artistique*, Bruxelles, 1866, in-8°, 43 p.) Le véritable nom du maître E. S. restera toujours impénétrable. La seconde date a été prise directement sur une des planches de van Bocholt. (Cf. *Catalogue des gravures et lithographies composant la Réserve du Cabinet des estampes*, par François Courboin; Rapilly, 1900-1901, 2 vol. in-8°.)

quelques-uns des morceaux qu'avait gravés Israel et, ce qui est remarquable, il n'a copié aucun de ceux qu'avait gravés Martin Schoen qui, pourtant, étaient d'un dessin et d'une exécution beaucoup plus parfaites, et bien plus propres à le former. Aussi est-ce sans aucune raison que des auteurs ont voulu lui donner Martin Schoen pour maître. L'on reconnaît pourtant à la façon dont il coupe le cuivre, et dont il forme et arrange ses tailles qu'il avait vu les ouvrages de ce vieux maître et qu'il imitait autant qu'il le pouvait sa manière qui, en effet, toute gothique qu'elle est, a son mérite et est pleine d'art et de sentiment. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'éloge. Mais quant à ce que vous me faites la grâce de m'écrire que, dans une note ajoutée dans une nouvelle édition de Van Mander, que je n'ai point encore vue, on avait observé qu'il se rencontrait des estampes gravées par Albert Dürer le père, des années 1462, 1465, 1469 et 1476, avec le monogramme Æ, permettez-moi d'en douter. Albert le fils qui, dans ce qu'il a recueilli sur le compte de son père et que Sandrart nous

a conservé, ne perd aucune occasion de faire valoir ses talents, n'aurait pas manqué d'en parler. Il se contente de le représenter comme un simple orfèvre et certainement il ne fut pas autre chose. Mettez, monsieur, la même circonspection que moi pour toutes ces anecdotes dont a parsemé son ouvrage l'auteur du *Dictionnaire des monogrammes*[1]. Cet écrivain est infidèle au dernier point et rapporte sans choix et sans critique tout ce qu'il trouve écrit ou qu'on lui a dit. Il n'y a presque pas de page où on ne puisse remarquer quelque erreur et c'est ce qui fait que je me refuse à croire qu'il y ait des pièces d'un Lieprecht Kust, maître de Martin Schoen, avec la date 1465.

Par tout ce que vous venez de lire, vous vous apercevez aisément que je suis fort éloigné d'embrasser l'opinion du Vasari, ni que j'attribue, avec lui, aux Italiens la gloire d'avoir les premiers entamé le cuivre avec le burin

1. J.-Fred. Christ, auteur d'un *Dictionnaire des monogrammes, chiffres, lettres initiales*, etc., publié à Leipzig en 1747, traduit par Sellius (1750) et plusieurs fois réimprimé avant la publication des travaux plus critiques de Heller et de Brulliot.

et d'en avoir tiré des estampes. J'ai fait faire des recherches à Florence au sujet de Maso Finiguerra et je n'ai rien obtenu de satisfaisant; j'y ai fait dessiner cette *paix* dont parle le Vasari; j'en ai le poids, le prix qu'elle a coûté, le temps qu'elle a été fabriquée[1], mais tout cela ne me rend pas plus savant par rapport à l'objet qui m'intéressait et qui était l'invention de la gravure sur le cuivre et le moyen d'en avoir des estampes par la voie de l'impression. J'ai bien une petite estampe d'une semblable *paix* qu'on pourrait soupçonner d'avoir été gravée par Finiguerra. La façon dont elle est composée et le goût du dessin se rapprochent assez de ce qu'a mis cet

1. Jules Dumesnil (*Histoire des plus célèbres amateurs français*, tome I^er^, p. 314) a reproduit, d'après le recueil épistolaire de Bottari, une lettre de Gaburri à Mariette où il lui fait part du résultat des recherches de l'abbé Gori touchant ces fameuses « paix » dont, suivant Gori, l'une serait l'œuvre de Maso Finiguerra et l'autre d'un de ses confrères en orfèvrerie, Matteo Dei. La question a été reprise de nos jours et à l'aide de nouveaux documents par MM. Eugène Dutuit et Pawlowski (*Manuel de l'amateur d'estampes*, Introduction générale) et par M. Gaetano Milanesi (*l'Art*, 1884, tome XXXVI pp. 66 et suivantes), dans un sens défavorable aux conclusions de leurs prédécesseurs, Vasari, Zani, Duchesne, touchant la découverte dont l'honneur reviendrait à Finiguerra.

artiste sur la *paix* que décrit le Vasari et qui n'est point sortie du baptistère de Florence où on la montre encore, mais on n'en peut rien conclure pour le temps et les moyens qu'a pu employer le Finiguerra, et qui l'ont conduit, si l'on en croit le Vasari, à la découverte de l'art de la gravure. Ce qui est certain, c'est que les premières estampes gravées à Florence auxquelles on peut assigner une date sont de Baccio Baldini et ont été gravées sur les dessins de Sandro Boticelli. Elles étaient destinées pour une édition du Dante de 1481 faite par Nicolas di Lorenzo della Magna. J'en ai quelques-unes et je connais un exemplaire de ce livre où il en a été placé, mais seulement à la tête des trois premiers chants. La place est demeurée vide pour les chants suivants et n'a pas, que je sache, été jamais remplie, quoique quelqu'un m'ait assuré que les planches pour les treize premiers chants avaient été gravées[1]. Je ne connais aucune

1. A l'article *Baldini* de l'*Abecedario*, Mariette a répété presque textuellement ce qu'il a dit ici de cet artiste dont un passage de Vasari ne permet pas de mettre en doute l'existence, sans qu'il soit possible toutefois de déterminer exactement quelle part il prit aux illustrations dessinées et peut-être gravées par Botti-

estampe italienne plus ancienne que celles-ci, si vous en exceptez une suite des Prophètes et des douze Sibylles que j'ai vus et qui sont encore des ouvrages de Baccio Baldini [1]. André Mantegna et le Pollajuolo ne sont venus que depuis et n'ont rien mis au jour dans le XV^e^ siècle. Ce qu'ils ont gravé est du commencement du XVI^e^ ou des dernières années du siècle précédent. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire des arts aucun fait aussi difficile à éclaircir que celui-ci. Le Baldinucci qui l'a entrepris n'est rien moins que

celli pour le *Dante* de 1481, et aussi pour un autre livre que Mariette ne cite pas, et dont Nicola di Lorenzo della Magna fut également l'éditeur : *El monte santo di Dio* (Florence, 1477, in-folio). Mercier de Saint-Léger a consacré à cet ouvrage l'une de ses *Lettres* au baron de Heiss *sur différentes éditions du XV^e^ siècle* (1783, in-8°, 40 p.) et G. de Bure a reproduit au tome I^er^ du catalogue de la bibliothèque du duc de La Vallière (1^re^ partie) la figure représentant les tourments de l'enfer.

Un album de 84 dessins (dont une miniature) de Botticelli pour l'illustration du *Dante* a été acquis en 1882 par le musée de Berlin à la vente Hamilton et huit autres de ces dessins ont été retrouvés depuis à la Bibliothèque du Vatican. Le tout a été publié en fac-similé par les soins de M. Lippmann (Berlin, 1885, in-4° oblong) et l'on peut consulter sur cet ensemble divers articles de M. Ch. Ephrussi dans la *Gazette des beaux-arts* (1^er^ mai et 1^er^ juillet 1885 et 1^er^ mars 1887).

1. Il n'est nullement démontré aujourd'hui que les *Prophètes* et les *Sibylles* soient l'œuvre de l'hypothétique Baccio Baldini.

superficiel; il manque de critique, ainsi que tous ceux qui ont traité depuis lui la même matière. Peut-être ne serais-je pas plus heureux si je le tentais. J'ai amassé dans ce dessein bien des matériaux; il me reste à les employer. Malheureusement je suis dans un âge si avancé que je crains de m'y embarquer. Je n'en sortirais point si jamais j'y mettais le pied. Tout ce que je pourrai faire, ce sera d'en donner du moins un essai, et c'est ce dont je m'occupe actuellement. J'ai quelques vies de graveurs où je n'ai qu'à retoucher quelque chose pour les rendre complètes. Si j'y réussis, vous serez le premier à qui j'en ferai hommage, trop flatté si, par ces faibles productions, je pouvais continuer de mériter l'honneur de votre estime et vous prouver tous les sentiments de respect avec lesquels je suis plus que personne, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MARIETTE[1].

1. Tout ce qui suit est un post-scriptum placé immédiatement après la signature.

Ce que j'ai de plus curieux dans mon cabinet sont les dessins des grands maîtres et j'en possède un d'Albert Dürer qui pourrait piquer votre curiosité. Il a été fait en 1511 et l'on y voit représentés très distinctement une presse à imprimer et un ouvrier qui tire le barreau. Cette machine ne diffère pas beaucoup par la construction de nos presses actuelles et cela fait voir que presque sur-le-champ elles ont été amenées à leur perfection. J'ai fait graver ce dessin, j'en ai la planche, et si vous en êtes curieux, j'aurai l'honneur de vous en présenter une épreuve[1].

Voudriez-vous me dire en quoi consiste la

1. Ce dessin porte le n° 891 du catalogue de la troisième vente Mariette (15 novembre 1775). Il fut adjugé 52 livres à l'abbé Campion de Tersan, passa plus tard chez Thomas Lawrence et appartient aujourd'hui à M. Léon Bonnat. Lors de sa première adjudication, il était accompagné d'une note explicative de trois pages de la main de Mariette qui serait d'autant plus précieuse aujourd'hui que, de l'aveu même de M. Lippmann (*Dessins d'Albert Dürer*, tome IV, n° 354), ce dessin est une plaisanterie peu intelligible à l'adresse du réformateur Lazarus Spengler à qui Dürer l'envoya, le 1er janvier 1511, sans doute pour le railler du nombre et de la fréquence des lettres dont il l'accablait.

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu voir une épreuve de la planche gravée aux frais de Mariette, ni savoir à quel artiste il en avait confié l'exécution.

nouvelle édition de Van Mander et ce qu'on la vend[1]?

Après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire au sujet de François Van Bocholt et dont je puis vous certifier la vérité, je ne crois pas qu'il vous doive rester aucun doute sur l'existence de cet ancien graveur et sur celle de ses gravures. Cela doit vous rassurer sur le doute que vous témoignez à cet égard à la page 223 de votre premier volume.

Il faut bien que la mode des chaussures à la poulaine ait survécu de longtemps les (*sic* années du règne de notre roi Charles V, puisque dans une suite de planches qu'a gravées Israel Van Meckenen et qui représentent les modes de son temps on voit diverses figures d'hommes et de femmes avec de pareilles chaussures. J'ai ces estampes dont je fais grand cas. Ma remarque peut avoir place dans votre note *n*, p. 222, de

1. Il s'agit de l'édition de 1764 donné par de Ionghe : la première est de 1604, in-4°, et la seconde de 1618, avec la vie de l'auteur. La première traduction française de Van Mander, due à M. Henri Hymans, a été publié en 1884 (*Le Livre des peintres. Vies des peintres flamands, hollandais et allemands*; J. Rouam, 2 vol. in-4°).

votre premier volume et lui donner plus de poids. P. 99, note *n*, vous citez l'exemplaire du *Speculum* qu'avait Chevillier et vous le placez actuellement dans la Bibliothèque du Roi. Permettez-moi de vous dire que cela n'est pas exact : l'exemplaire de Chevillier est encore aujourd'hui dans la bibliothèque de la Sorbonne où Chevillier, qui en était le bibliothécaire, l'a mis. Il n'en est jamais sorti[1]. Celui de la Bibliothèque du Roi vient d'un autre endroit.

Je finirai par une observation qui tombe sur un endroit de votre livre, à la page dernière du premier volume, où, en parlant de

1. André Chevillier a raconté lui-même dans l'*Origine de l'imprimerie à Paris* (1694, in-4°, p. 201, note) comment il avait trouvé sur une table, à la porte d'un libraire du quai de la Tournelle, l'exemplaire du *Speculum* ayant appartenu à Ballesdens et qui, selon lui, aurait fait partie d'un paquet coté 99 et prisé 4 livres sur son inventaire après décès ; mais cet inventaire a été publié par L. Brièle (Cf. *la Bibliothèque d'un académicien au* XVII^e *siècle*, Imp. nat. 1885, in-4°, 23 p. ; extrait du tome IV des *Documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*) et le n° 99 n'est point celui qu'indique Chevillier. Peut-être le *Speculum* était-il compris dans les paquets d'in-folio sans désignation compris sous les n^os 380-420 et que, pour cette raison, M. Brièle n'a pas cru devoir mentionner. L'exemplaire de Ballesdens est entré pendant la Révolution à la Bibliothèque nationale.

la convenance et des propriétés des deux espèces de gravures, de celle en bois et de celle en cuivre, vous avancez que des tableaux terminés comme le sont ceux de Gérard Dow, par exemple, ne sont pas susceptibles d'être gravés en bois, qu'ils ne peuvent l'être qu'au burin et sur le cuivre, ce qui est exactement vrai, et, tout de suite, vous dites que pour ce qui regarde la gravure en bois, il lui faut des traits forts et vigoureux et qu'on les trouve dans les ouvrages d'un Jules Romain, d'un Paul Véronèse et autres grands maîtres de l'Italie. Ce n'est point cela. Les tableaux de ces grands maîtres ne sont pas plus faits pour être gravés sur bois que ceux de vos peintres flamands. Il aurait été à propos, ce me semble, de dire que la gravure sur bois était principalement faite pour rendre le heurté des dessins et que c'était à quoi elle convenait davantage. Par là elle remplit sa première destination qui ne fut autre chose que d'exprimer par ce moyen des dessins. Albert Dürer, le Titien, Rubens quelquefois, et tant d'autres que je pourrais vous nommer

n'eurent point d'autres vues. lorsqu'ils y eurent recours.

Un nommé Jackson, artiste anglais d'une très mince capacité, établi à Venise, a pensé autrement. Il a voulu donner gravés en bois et imprimés ce qu'on appelle en *clair obscur* divers tableaux de maîtres vénitiens et il a échoué dans son entreprise[1]. Vous faites trop d'honneur à ses productions dans l'endroit de votre second volume (p. 228) où vous en faites mention et vous lui accordez un mérite qui ne lui appartient point. Le renouvellement de ce genre d'impression ne lui appartient point. M. Ant.-Marie Zanetti l'a pratiqué avant lui à Venise et M. Crozat, en se servant, avant lui, d'un graveur français nommé Le Sueur[2], y a eu recours dans le même temps pour la représentation des dessins des grands maîtres qu'il insérait dans son œuvre que vous connaissez. Jackson n'y

1. J.-B. Jackson, de Battersea, a exposé ses théories et ses procédés dans l'ouvrage suivant : *Essay of the invention of engraving and pinting in chiaro oscuro, as practised by Albert Dürer, Hugo di Carpi, etc., and the application of it in the making paper hangings of taste, duration and elegance.* London, 1754, in-4°.

2. Nicolas Le Sueur, né en 1690, mort en 1764.

mit point la main. M. Crozat voulut se servir de lui, mais il s'y prenait mal. On cessa de l'occuper et le graveur anglais, se trouvant sans ouvrage, prit le parti de passer à Venise où il a séjourné plusieurs années.

QUATRE LETTRES

DU

COMTE DE FORBIN

A

HUYOT

QUATRE LETTRES

DU

COMTE DE FORBIN

A

HUYOT

ARCHITECTE FRANÇAIS

COMMUNIQUÉES

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

LE COMTE ALEX. DE LABORDE

PIÈCE N° 8. — *Mélanges.*
SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS, 1903.
Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le comte de Forbin (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste), descendant d'une ancienne et noble maison, peintre et archéologue français, naquit au château de La Roque d'Anthenon [1], sur les bords de la Durance, le 19 août 1777, et mourut à Paris le 23 février 1841.

Confié à une paysanne, il s'essayait déjà à dessiner avant d'apprendre à lire. Un peintre de paysage, nommé Constantin, qui habitait Aix, fut son premier maître dans l'étude régulière du dessin. C'est dans cette école que Forbin connut Granet et dès lors se forma entre eux une amitié qui devait durer toute la vie.

Parti avec ses parents pour Lyon, le jeune homme se trouvait en 1793 dans cette ville, lors de l'insurrection contre la Convention. Il combattit à côté de son gouverneur qui y perdit un bras, et son père fut victime des vengeances révolutionnaires. Son extrême jeunesse qui fit douter de la part qu'il avait prise à ces événements le sauva et lui permit de partir avec sa mère pour le Dauphiné.

1. Cette terre fut érigée en marquisat en 1653 en faveur de Melchior de Forbin. M. de Forbin la vendit, à son grand regret, en 1817, lorsqu'il partit pour le Levant.

A son passage à Lyon, il avait reçu des leçons de de Boissieu qui arracha cet adolescent aux luttes révolutionnaires pour lui mettre à la main un crayon, une brosse et une palette. Il se mit à reproduire les sites du Beaujolais et du Lyonnais, dans des dessins au lavis à la manière de son maître qu'il imitait parfaitement.

Sous le Directoire, Forbin, dont la famille avait pu recueillir les débris d'une grande fortune, vint à Paris. La nature l'avait favorisé à tous égards : une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux et des traits réguliers, des manières charmantes, de l'esprit, tous ces dons joints au prestige d'un beau nom, le placèrent au nombre des jeunes gens les plus aimables et les plus recherchés.

Passionné pour l'École hollandaise, il fit la connaissance du peintre Demarne, dans l'atelier duquel il entra et il y appela Granet. Puis ces deux jeunes artistes fréquentèrent celui de David où ils puisèrent le goût du grand et du beau.

Son âge l'ayant appelé au service militaire, il entra dans un régiment de cavalerie. Puis, à la faveur de son nom, il épousa Mlle de Dortan, aussi avantagée par la nature que par la fortune.

La peinture ne cessait cependant pas de l'occuper, et ses premiers ouvrages, bien accueillis du public, parurent au Louvre en 1796, 1799 et 1800. En 1802, il partit pour Rome avec Granet. Créé par l'empereur Napoléon chambellan de la belle princesse Pauline

Borghèse, il fut un des hommes les plus à la mode de cette petite cour où régnaient le luxe, l'élégance et le plaisir. Distingué par la princesse, il excita des jalousies et des intrigues qui le décidèrent à demander de se rendre à l'armée.

Il partit pour le Portugal, s'y conduisit avec distinction comme officier d'ordonnance du général Junot et reçut la croix de la Légion d'honneur pour un fait de guerre des plus brillants. Il fit ensuite la campagne d'Autriche sous les ordres du maréchal Bessières et ne quitta le service militaire qu'à la paix de Schœnbrunn. Il retourna alors en Italie qu'il visita ainsi que la Sicile.

La Restauration arriva et M. de Forbin fut bien accueilli par le roi Louis XVIII qui, à la requête de M. de Richelieu, le nomma directeur des Musées Royaux et lui permit d'entreprendre un voyage dans le Levant pour y recueillir tout ce qui pourrait enrichir les musées de la France. Il parti de Toulon sur *la Cléopâtre* en 1817, accompagné de son cousin l'abbé de Forbin-Janson, du savant architecte Huyot et de Prévost, célèbre par ses panoramas.

M. de Forbin visita la Grèce, Constantinople, l'Archipel, la Syrie et l'Égypte. C'est à Milo qu'il dut se séparer de Huyot qui s'était cassé la jambe et qui lui aurait été si utile à Athènes. Il ne le revit qu'à Smyrne, le 20 octobre, en convalescence. Il resta seul avec Prévost qui ne pouvait lui rendre les mêmes services. Ce voyage, devenu si facile aujourd'hui, pré-

sentait encore, à cette époque, des dangers et surtout de grandes difficultés. Aussi comptait-on les Français qui avaient visité ces contrées célèbres et inhospitalières.

Dans son voyage qui dura jusqu'en 1818 et dont il publia le récit en 1819, il avait fait l'acquisition de divers morceaux de sculpture pour le compte du Roi. A son retour, il se consacra à l'organisation des Musées Royaux qu'il avait sous sa direction et il fonda le Musée du Luxembourg destiné à recevoir les œuvres de l'art contemporain.

En 1828, M. de Forbin éprouva une première atteinte de la maladie qui, après des alternatives de calme et de souffrances, devait le conduire au tombeau. Conservé par le Roi à la tête de ses fonctions, il reçut comme adjoint M. de Cailleux qui était véritablement chargé du travail. Il s'éteignit en 1841 entre les bras de ses filles, Mmes Pinelli et de Marcellus.

Consulter sur M. de Forbin :

Forbin (comte de). *Voyage dans le Levant*, Paris, 1819, un vol. in-folio orné de 80 planches lithographiées.

Notice sur le comte de Forbin, par le vicomte Siméon, lue à l'Académie des Beaux-Arts le 27 mars 1841.

Portefeuille de M. de Forbin, in-4°, 1843, texte par le comte de Marcellus.

Biographie universelle.

Nouvelle Biographie générale.

Huyot (Jean-Nicolas), l'un des architectes français les plus distingués de la première moitié du XIX^e^ siècle, naquit à Paris, le 25 décembre 1780, et mourut dans la même ville, le 2 août 1840.

Son père, qui était architecte, voulut qu'il embrassât sa profession et le fit se préparer aux examens de l'École Polytechnique. Mais des circonstances particulières le firent entrer dans l'atelier de David et peu après il étudia l'architecture sous la direction de Peyre. Les leçons de ce maître le mirent en état d'obtenir à l'École des Beaux-Arts de nombreux succès qui furent couronnés en 1807 par le grand prix de Rome. Il partit donc pour l'Italie et il s'occupa d'une restauration du grand temple de la Fortune à Préneste. Cet envoi fut célèbre et peut être considéré comme le point de départ des succès obtenus par les pensionnaires de l'Académie dans ce genre de travail.

Après six ans de séjour en Italie, il revint en France au moment où M. de Forbin méditait d'entreprendre son voyage dans le Levant. Bien préparé par ses études antérieures, et, de plus, dégoûté des emplois secondaires qui lui étaient confiés, il ne manqua pas d'attirer l'attention de M. de Forbin qui lui proposa de l'emmener avec lui en Orient.

Ils s'embarquèrent à Toulon, en 1817; mais à peine avaient-ils relâché à Milo que le malheureux architecte, en visitant les ruines du Théâtre, se cassa la jambe. Il fut transporté par la frégate *la Cléopâtre* à Smyrne et logé dans le couvent des Capucins français

placés sous le protectorat de la France. Il demeura six mois dans son lit, après avoir souffert des douleurs intolérables occasionnées par un traitement incomplet autant que par la gravité de sa blessure. Il employa les loisirs de sa longue convalescence à préparer la grande exploration qu'il allait désormais entreprendre seul. Il leva les plans des différents édifices de Smyrne et reconnut les ruines du monument élevé en l'honneur d'Homère à la source du Mélès.

Complètement rétabli, Huyot traversa la Troade et la Mysie, où le temple d'Assos, dont les précieux bas-reliefs d'ancien style grec ornent aujourd'hui le Musée du Louvre, fixa particulièrement son attention. Il atteignit Constantinople d'où M. de Forbin était déjà parti et fit dans cette ville des projets pour l'achèvement du Palais de France et le plan d'un hôpital dont la construction était très avancée à son départ pour l'Égypte.

Là, accueilli avec empressement par M. Drovetti, notre consul général, zélé collectionneur d'antiquités, dont M. de Chateaubriand a parlé avec éloge dans son *Itinéraire*, il remonta le Nil jusqu'à la deuxième cataracte et esquissa tous les monuments de la Nubie qu'il parvint même à classer chronologiquement.

De retour au Caire, il fut invité par le Pacha à donner son avis sur les travaux du canal que ce prince faisait creuser, du Nil à Alexandrie : ses vues furent adoptées.

D'Égypte, il partit pour l'Asie Mineure, explora de nombreuses ruines et releva exactement le plan des

monuments d'Éphèse dont il fit de nombreux dessins. Il enrichit ses portefeuilles de travaux très intéressants et rapportait une mine de documents quand il débarqua en Attique dans le but de visiter la Grèce. Il ne pensait pas qu'il allait perdre là le fruit de tant de travaux!

Il resta un an à Athènes, levant le plan de la ville, dessinant tout ce qu'il y avait d'important et consacrant son temps à une étude détaillée du Parthénon, des Propylées et du Temple de Thésée. Il parcourut la Béotie et l'Attique et se disposait à faire un voyage dans le Péloponèse quand la révolution de Grèce vint à éclater : Huyot s'embarqua sur un navire italien et, en arrivant à Patras, il trouva la ville en feu. Tout ce qu'il avait de plus précieux fut détruit! Il se réfugia à Larta, chez le consul, ne sauvant que ses esquisses. Forcé de renoncer à son voyage en Grèce, quelle ne fut pas sa tristesse de s'embarquer pour Ancône après ce désastre! En sortant du Lazaret, il prit la route de Rome, où il resta encore un an dans l'étude des monuments.

Il travailla alors à mettre en parallèle les restitutions de Thèbes, d'Athènes et de Rome afin d'exprimer par un contraste saisissant le caractère des trois architectures : égyptienne, grecque et romaine. Ses travaux et ses notes sont conservés à l'École des Beaux-Arts et à la Bibliothèque Nationale.

De retour à Paris, Huyot fut chargé du cours de l'Histoire de l'Architecture à l'École des Beaux-Arts.

Les dessins qu'il avait sauvés de son voyage, les recherches qu'il avait faites et l'étude des monuments antiques qu'il avait poursuivie avec une si grande persévérance lui permirent de faire un cours aussi instructif qu'intéressant. En 1823, l'Académie des Beaux-Arts l'appela dans son sein à la place de Heurtier, dans la section d'Architecture.

Mais Huyot devait toujours être en butte à la fortune contraire. La construction d'une église à Chaillot fut abandonnée et le fameux calvaire qu'il avait édifié au Mont-Valérien fut détruit. L'Arc de Triomphe, à lui seul, pouvait le dédommager de ces mécomptes.

Il fut appelé à donner son avis sur l'achèvement de l'édifice, mais il fut écarté par le ministre Corbière qui préféra s'en tenir, peut-être avec raison, au plan de Chalgrin. En 1828, M. de Martignac lui en rendit la direction et c'est alors que l'artiste fit exécuter ce magnifique entablement qui surmonte l'édifice et imprime à la décoration de la grande voûte la marque de grandeur qui la distingue.

Après la révolution de 1830, Huyot fut destitué; mais, en 1836, on le chargea de dresser les plans d'agrandissement du Palais de Justice adoptés plus tard et continués après sa mort, arrivée inopinément.

Consulter sur l'architecte Huyot :
Delécluze, *Journal des Débats*, 15 mars 1841.
Biographie universelle.
Nouvelle Biographie générale.

Le Comte de Forbin
a M. Huyot, architecte français
a Smyrne.

Constantinople, 30 septembre 1817.

Mon cher ami,

Ne trouvant à Athènes, ainsi que je te l'ai mandé par une occasion d'*Hidra*, aucun moyen d'avoir de tes lettres, j'ai trouvé une vraie consolation à être appelé à Constantinople par M. le marquis de Rivière[1], espérant y trouver de tes nouvelles; mais on ne m'en donne que d'anciennes ou d'autres bien indirectes. Une lettre de M. le commandant Halgan[2] m'apprend que tu es établi

1. Ambassadeur de France à Constantinople de 1816 à 1820.

2. Halgan (Emmanuel), amiral français (1771-1852), prit une part glorieuse, sous le Premier Empire, à toutes les affaires sur mer contre l'Angleterre et sous la Restauration, commanda la division navale du Levant. Promu vice-amiral en 1829, il prit sa retraite en 1841. M. de Forbin s'exprime ainsi sur son compte : « Halgan, officier d'un rare mérite, qui joint à une instruction profonde et variée le cœur le plus noblement français. » (*Voyage dans le Levant.*)

à *Smyrne* chez les Pères Capucins et entre les mains d'un chirurgien habile, que tu as beaucoup souffert et que tu es à présent en train d'une guérison assurée; que tu as besoin de patience et qu'on craint de t'en trouver moins que de courage.

Ma première lettre t'aura dit ce que je fesais à peu près et tout mon chagrin, mon désappointement, suites nécessaires de l'issue de cette cruelle traversée. Je ne puis pas m'expliquer comment, sachant que j'étais obligé de venir ici, que c'était le point le plus important de ma mission, tu n'as pas eu l'idée de m'y faire adresser plutôt dix lettres qu'une; Lachaise aurait bien pu me donner cette marque d'attention et je t'avoue que je suis confondu du contraire, et Monsieur l'ambassadeur aussi. J'ai écrit au consul de France pour te recommander spécialement à lui, quoique je n'aye pas l'honneur de le connaître; ce que j'ai entendu dire de son obligeance me fait espérer qu'il n'aura point été surpris de cette démarche.

D'après les nouveaux renseignemens qui viennent de m'être transmis, je ne me déci-

derai sur ma nouvelle marche qu'après l'arrivée du courrier de France que l'on aura demain. Je ferai tout mon possible pour aller te voir et te chercher d'abord et avant tout, si des circonstances majeures ne m'obligent pas à voir la Palestine plus tôt et plus vite que je ne l'aurais désiré.

Si j'avais eu tes bulletins ici, j'aurais bien plus aisément calculé ma marche; l'ignorance dans laquelle je suis me gêne infiniment et m'inquiète malgré moi, d'autant plus que je ne puis plus t'engager à m'écrire ici où je ne serai probablement pas plus de huit jours à dater d'aujourd'huy. Je fais aussi mander à M. le consul de France à Smyrne que je le prie de vouloir bien faire les avances nécessaires à ton état en n'épargnant rien de ce qui pourra en assurer le succès.

Prévost[1] se porte bien; il a fait un beau

1. Prévost (Pierre), peintre de paysages et de panoramas, né à Montigny-le-Gannelon (Eure-et-Loir), le 7 septembre 1764, et mort à Paris le 9 janvier 1823, élève de Moreth et de Valenciennes. On cite parmi ses panoramas : *L'Entrevue de Tilsitt*, *Paris*, *Toulon*, *Lyon*, *Rome*, *Naples*, *Boulogne avec la flottille de descente en Angleterre*, *La Bataille de Wagram*, *Jérusalem*, *Athènes*, etc. Il ne semble pas qu'il ait achevé celui de Constantinople dont il est parlé ici.

panorama d'Athènes. Il vient d'arrêter le lieu d'où il dessinera celui de Constantinople. Le site en est idéalement beau. C'est l'accomplissement du rêve le plus pittoresque et le plus magnifique.

M. Fauvel[1] nous a fait les honneurs d'Athènes on ne saurait mieux. J'y suis demeuré 17 jours te regrettant et pensant au plaisir que tu éprouverais quand tu jouirais de la vue de l'*Acropolis*. Nous sommes toujours ici sous la crainte de la peste et les précautions que cela force à prendre arrêtent à chaque instant sur tout. On sort peu, on se parfume, on tremble au premier mal de tête.

L'abbé de Janson[2] se porte au mieux; tout ce monde-là te dit mille choses bien affectueuses et désire te voir bien vite faire partie de la caravane.

1. M. Fauvel était consul de France à Athènes.

2. Charles-Auguste-Marie-Joseph, comte de Forbin-Janson, missionnaire apostolique, et prélat français, né à Paris le 3 novembre 1785, et mort près de Marseille le 12 juillet 1844. Il organisa des missions en Orient, fut évêque de Nancy, évangélisa les tribus nomades du Canada, et mourut au moment où il créait une grande œuvre de charité en Chine, l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Granet[1] m'a écrit ici (où j'ai trouvé des nouvelles de tout le monde, excepté de toi qui étais le plus voisin); il me charge de le rappeler à ton souvenir.

Prévost, sans être consolé, a repris à ses occupations; il les suit avec zèle, mais malheureusement son second lui est pour ainsi dire inutile. Ils me parlent souvent de toi avec grand intérêt.

Quoique j'en veuille à Lachaise, je ne doute pas que ses soins ne te soient précieux parce que je lui sais un bon cœur. Adieu, mon pauvre ami; je t'embrasse de cœur. Comptes sur moi pour toute la vie.

Le comte DE FORBIN.

1. François-Marius Granet, peintre, né à Aix, en Provence, le 17 décembre 1775, mort dans la même ville en 1849. Contemporain et compatriote de M. de Forbin, il a laissé de nombreux tableaux estimés, surtout des sujets religieux. Officier de la Légion d'honneur en 1837, il fut conservateur des galeries historiques de Versailles.

Du Même au Même

Alexandrie, 1er mars 1818.

Mon cher Huyot,

J'ai trouvé ici tes deux lettres et celle de M. Halgan. J'avoue que je ne m'attendais pas du tout à la triste nouvelle que je ne pouvais plus compter sur un bâtiment de la Division après la nature de l'engagement qui avait été pris à ce sujet. J'ai perdu, pour être exact au rendez-vous ici du 15 février au 1er mars, l'occasion de completter le plus beau, le plus intéressant voyage. J'ai visité *Thèbes*, *Luxor*, *Carnac*, *Dendéra*, mais je serais allé jusqu'en *Nubie*, j'aurais poussé jusqu'au fameux temple d'*Hibsamboul*. Je suis revenu après de grandes fatigues; j'ai conduit ici un convoi assez précieux de monuments égyptiens; j'espérais aller te retrouver. Mais, d'une part, je ne vois ici qu'un petit bateau qui

suffit à peine à mon cousin et à M. Prévost et sur lequel, étant déjà un peu souffrant, il me serait bien pénible de voyager ; de l'autre, des lettres de France, quoique seulement dictées par l'amitié, m'enjoignent d'y retourner et je prends ce grand parti que plusieurs raisons majeures rendent indispensable.

Je suis charmé de te savoir enfin debout et usant de tes deux jambes. Il en faut profiter pour achever le peu que j'ai fait. Je mets à ta disposition une nouvelle somme de six mille francs, et si elle est insuffisante tu pourras tirer sur la maison Delessert pour mon compte jusqu'à la concurrence de dix mille francs et revenir en France avec la Division, ou après elle, si tes travaux l'exigent. Après le malheur dont notre voyage a été frappé, je n'ose pas te désigner de route, te prescrire un plan, mais je désire que tu t'occupes de l'*Asie Mineure*, des isles principales et surtout de la *Morée* que je regrette bien vivement de ne pas voir. Il faut dessiner et écrire tout ce qui te frappera. Je te demande donc des dessins

et un journal. Je te fais passer *Hérodote, Pausanias* et *le Jeune Anacharsis*. Ces ouvrages te seront nécessaires et je les retrouverai en France.

Tu ne me dis pas pour le compte de qui se fesaient les fouilles de *Milo*[1]. Tu ne me dis pas s'il a été possible d'enlever le bas-relief d'*Éphèsé*. M. Montagnié avait à son bord des pioches, M. de Navailles en avait aussi. Sont-elles à ta disposition? Je désire que tu en fasses emploi à *Délos* et aussi dans la *Grande Délos*. Je te prie de m'écrire tous les quinze jours régulièrement; quand les occasions se présenteront, tu m'expédieras plusieurs lettres ensemble.

Présente mes respects à Mlle Bertrand; parles-lui de mes regrets de ne pas la revoir ainsi que les siens. Je la prie de m'adresser à Marseille ou à Toulon, par l'occasion la plus sûre, les étoffes et tapis qui sont

1. Ce ne fut qu'en 1820 que le comte de Marcellus, gendre de M. de Forbin, enleva de Milo la célèbre Vénus. Il la remit à M. de Rivière qui la fit transporter à Paris et l'offrit au Roi en 1821.

demeurés chez elle. Le consul de *Scala Nova* devait m'expédier du vin de *Samos*; je te prie de lui écrire pour savoir à qui cela aura été adressé à *Smyrne* et tu le ferais embarquer ainsi que le reste pour Toulon en fesant mettre sur tous les paquets et caisses : A *M. le comte de Forbin, directeur général des Musées à Toulon.*

J'espère cependant qu'il sera au moins envoyé jusqu'ici tôt ou tard l'un des deux bâtimens de la Division qui demeurent dans le Levant pour charger les objets qui appartiennent au Roi, qui restent ici en dépôt au consulat général et qui sont d'un intérêt majeur. Je crois qu'il serait bon qu'on n'y vînt qu'au mois d'août parce que la baisse du Nil m'a obligé de laisser à Thèbes (au milieu de ces ruines miraculeuses, après lesquelles on ne saurait plus en regarder d'autres) un bras colossal, deux des sphinx de l'avenue du grand temple de Carnac, des momies royales, et que tout cela ne pourra être expédié à Alexandrie qu'au mois de juillet. J'ai chargé de tout cela un homme intel-

ligent, M. J. Riffaud, agent de M. Drovetti[1] et qui réside à Thèbes où il poursuit de la manière la plus heureuse des fouilles pour le compte de M. Drovetti, dont la collection en monumens égyptiens est la plus complètte, la plus admirable possible.

Le Gouvernement vient d'approuver l'acquisition des objets choisis par moi chez M. Fauvel à Athènes. Une liste exacte en est demeurée, signée par moi, chez ce consul. Si tu te trouves à portée, tu présideras à l'encaissement de ces objets précieux, qui devront être chargés sur un des bâtiments de Sa Majesté. M. de Navailles commandant le brick *le Lézard*, est aussi dépositaire de cinq morceaux pris à Athènes pour le compte du Roi. M. Mongerie avait dû se charger de deux statues à *Milo*; enfin M. de Meslay avait offert un autel qu'il avait pris

1. Drovetti (Bernardin), diplomate français, né à Livourne en 1775, mort à Turin en 1852. Il fit la campagne d'Égypte comme lieutenant-colonel. Nommé ensuite consul général en Égypte, il conserva ce poste jusqu'en 1829, sauf une courte interruption. Il profita de ce long séjour en Orient pour former deux magnifiques collections. La première acquise par le roi de Sardaigne fut déposée à Turin. La deuxième, achetée par le roi Charles X au prix de 250 000 francs est au Musée Égyptien, au Louvre.

à *Délos* et qu'il a, je pense, débarqué à Toulon. Je te prie de te mettre au fait de tout cela pour ce qui sera à ta portée et je te charge spécialement de cette inspection.

Quant au voyage de Syrie[1], j'avoue que je regrette vivement que tu ne puisses pas voir au moins *Balbeck* et les ruines de *Tyr*. Pour *Palmyre*, ce serait par trop difficile. M. Halgan doit éprouver beaucoup de regrets de renoncer à ce voyage.

Je compte sur ton zèle pour réparer le plus possible les désastres de cette pauvre expédition; je compte sur de beaux et bons résultats et sur la durée de ton amitié. Reçois mes vœux et l'assurance de mon vif et sincère attachement.

Le Comte de Forbin.

Mille bons complimens affectueux à

1. C'est ce voyage que ne purent faire ni M. de Forbin ni Huyot qu'entreprirent quelque temps après avec succès M. le comte Alexandre de Laborde et son fils, Léon de Laborde en 1825 et 1827. Voir : *Voyage en Syrie et en Asie Mineure*, rédigé et publié par Léon de Laborde. Paris, Didot, 1837-1838. 2 vol. in-fol. Lithographies.

M. Méchain[1], mes respects à sa femme. Je te prie d'appuyer ma lettre à MM. Bonnel frères, de Smyrne, relativement au crédit que je t'ouvre sur la maison Delessert de Paris, par leur intermédiaire. Mes complimens à M. Halgan.

Je pense cependant que tu ne dois pas rester dans le Levant plus tard que la Division. Je te recommande la plus sévère économie. Nous sommes malheureusement par trop pauvres. On m'en fait trembler.

1. Méchain, consul général à Smyrne, fils du célèbre astronome.

A M. Huyot architecte, chez M. le Marquis de Rivière, a Constantinople

Du Lazaret de Marseille, 28 avril 1818.

Mon cher ami,

Je me félicite beaucoup d'avoir suivi l'heureuse inspiration qui vient de me ramener; l'état des affaires publiques et des miennes l'exigeait. Mais je ne me console pas de notre mauvaise destinée et d'avoir vu sans toi des choses si intéressantes et dont tu aurais su tirer un si grand parti, un si immense avantage.

Je ne sais pas si, à ta place, je serais allé à Constantinople. Il est très bien fait d'aller remercier M. le marquis de Rivière, mais pars du principe que tout étant ici, réforme de traitements, impositions quadruplées et pour ma part de nouveaux embarras de fortune, nous ne pouvons nous tirer d'affaire

qu'avec la plus stricte, la plus sévère économie. On s'occupe fort peu des arts et on semble regarder comme des fous des gens qui pensent à produire des ouvrages nouveaux chez un pauvre peuple où l'on ne songe qu'à vivre le lendemain.

Je te fais passer des lettres qui pourront t'être utiles. Vois bien la Morée, si cela t'est possible, car, pour la Syrie, cela te jetterait dans des dépenses que je ne suis pas en état de faire; d'ailleurs, je te demande en grâce de ne voir que les lieux que je n'ai pas visités, excepté *Athènes*. M. de Rivière n'ira très probablement pas à Jérusalem. Si cependant un vaisseau du Roi te porte en Syrie et t'en ramène, vois les ruines de *Tyr*, *Balbeck*, *le Liban*, *Damas*. Pour Palmyre, il me semble qu'il y faut renoncer. Enfin, fais pour le mieux.

Je t'ai dit le secret du fond de la bourse, du peu d'intérêt que vont, ce me semble, inspirer désormais les travaux relatifs aux arts, partant la certitude de ne pas rentrer dans les fonds que l'on employera en recherches. Je t'ai dit ma position qui

devient précaire et médiocre. Règle-toi sur cela; cette boussole te sera indispensable.

Je n'ai point emporté de papier; je te l'ai laissé, j'en suis certain. C'était un gros rouleau : il était au fond de la caisse que je te fis porter au couvent. Les couleurs à l'huile sont sèches et te seraient, je pense, inutiles. Tu n'auras pas le tems de peindre. Les couleurs à l'eau sont mon seul passe-tems au Lazaret, ma seule consolation. J'arrange mes dessins avec ordre, ainsi que mes notes. Si le hazard te conduisait à *Rhodes*, vois des statues qui doivent être chez le consul de France et dont me parle l'abbé de Janson.

J'espère que tu auras dessiné à Constantinople. Il y a des choses charmantes et c'est le seul endroit où je n'aye rien fait. Vois *Délos*, c'est important. Saches si les marbres que j'ai remis à M. de Navailles sont en bon état, s'ils ne peuvent pas souffrir. Tu seras chargé de surveiller, je pense, l'embarquement de tout ce qui est chez M. Fauvel et que j'ai acheté pour le Roi; mais je t'écrirai plus tard à ce sujet. Écris minutieusement ton voyage, les noms des personnes avec

qui tu seras en rapport, tout ce qui te frappera. A présent que je suis ici, je regrette de n'avoir pas été assez scrupuleux, assez exact dans ce genre-là.

Voici la note de tous les lieux où j'ai dessiné. Elle te sera nécessaire pour que nous ne fassions pas un double emploi : *Athènes*, *Éphèse*, *Milo*, *Saint-Jean-d'Acre*, *Césarée*, *Athlit*, *Jaffa*, *Damas*, *Jérusalem*, *Jéricho*, *Bethléem*, *Abou-gosh*, l'ancienne Jérémie, *Ascalon*, *Gaza-el-Arrish*, *Damiette*, *Peluse*, *Farama*, *Mansoura*, *le Caire*, *les Pyramides*, les ruines de *Memphis*, *Siout*, *Tintyra*, *Thèbes* et *Alexandrie*. J'ai beaucoup de dessins, beaucoup de notes. Ajoutes tout ce que tu pourras à cette belle liste et reviens avec la Division, si cela t'est possible.

A l'égard des fouilles, voici le grand mot : *il n'y a point d'argent* et de quelque temps nous ne fouillerons que des pommes de terre. Tiens comme moi une note *exacte* de tes dépenses depuis ton arrivée à Smyrne ; c'est une parfaite méthode. Si en passant tu peux dessiner les ruines d'*Alexandria Troas*, ce sera bien.

Adieu, mon cher ami; je te souhaite tout le bonheur possible et dès mon arrivée à Paris je m'occuperai sans relâche de ton avenir. Tu peux y compter et être certain de mon zèle.

Dessines des costumes des pays où tu passeras, fais des figures comme si tu en avais une grande habitude; d'abord elle viendra et puis nous régulariserons tout cela. Je t'ai envoyé un livre de croquis grand et en beau papier. Il est parti d'Alexandrie à l'adresse de M. Méchain à Smyrne.

Ma traversée a été de 42 jours et affreuse. J'ai failli périr dix fois sur les côtes et le reste n'a été qu'un long naufrage.

Adieu, mon cher ami, reçois mes vœux; je t'embrasse de cœur. Mille choses à Lachaise.

Le comte DE FORBIN.

P. S. — Écris tous les quinze jours. Je regrette le bas-relief d'Éphèse. On y a mis bien peu de bonne volonté et beaucoup de lenteur. Si j'avais été là, je l'aurais à présent.

LE COMTE DE FORBIN,
DIRECTEUR GÉNÉRAL DES MUSÉES ROYAUX,
A M. HUYOT, ARCHITECTE,
CHEZ M. LE MARQUIS DE RIVIÈRE
A CONSTANTINOPLE

Paris, le 18 juillet 1818.

Mon cher ami,

A peine si j'ai eu depuis mon arrivée ici le temps matériel de dîner et de dormir; des affaires particulières, des intérêts généraux, des visites à recevoir et à rendre, des paquets de lettres à lire, tout cela m'a tellement rempli la tête qu'à peine si elle résiste à tout ce que je veux d'elle. J'ai reçu tes deux lettres de Smyrne. Je suis charmé du retour de ta santé : je t'engage à en user avec sagesse, à éviter les pays pestiférés et à te dire que les hommes ne valent guère la peine que, pour les intéresser et les instruire, on se donne par trop de mal.

Tes notes, ton plan d'*Éphèse*, tout cela

m'a fort intéressé. Écris-moi souvent ainsi et tiens-moi bien au courant de ta marche. Tu dois être à présent bien rassuré sur la santé de M. l'abbé de Janson. Tu m'as effrayé et par contre-coup j'ai allarmé sa famille en l'engageant à rappeler ce trop zélé missionnaire. Nos gazettes sont pleines de tous les miracles qu'il vient d'opérer à Smyrne. J'ai vu ton père qui se porte à merveille, j'ai vu aussi M. et Mme Lachaise. On te porte de l'intérêt à l'Institut, mais c'est tout; il ne faut guère compter sur une nomination avant ton retour. Ces dignes gens sont froids comme glace.

Je désire que tu fasses embarquer avec l'agrément de M. le marquis de Rivière une figure de femme assise assez fruste qui est dans le vestibule de sa maison de Thérapia; elle fesait partie de la collection de M. de Choiseul-Gouffier et les héritiers me la cèdent. Il n'y a rien à donner, me disent-ils, excepté un pourboire au concierge qui avait cependant, si je me le rappelle bien, demandé un prix de cette figure. J'ignore combien; je ne me le rappelle pas. Elle ne lui appartient, ni

à lui ni à personne à Constantinople et je viens de m'arranger pour l'avoir avec M. Dubois chargé de la vente de la collection de feu M. de Choiseul-Gouffier.

On m'a parlé de quatre statues qui sont à Rhodes et dont le consul entretint l'abbé de Janson. Saches ce qu'on en demande, ce qu'elles représentent; écris-en au consul de ma part en lui disant combien je lui saurais gré de ce qu'il pourra faire pour le gouvernement dans cette occasion.

J'ai été reçu par le Roi et les Princes avec une grâce et une bonté parfaites.

Je viens d'écrire à M. Fauvel pour l'embarquement des marbres que j'ai acquis chez lui pour le Roi. Il sera payé du jour où on saura les marbres embarqués. Occupes-toi de cela. Corresponds à ce sujet avec M. Grivel qui est si complaisant et auquel le Ministre de la Marine va en écrire. Je suis très convaincu de ta bonne volonté autant au moins que de ton talent, mais je pense que, si tu veux faire des choses qui intéressent et qui frappent, il ne s'agit pas de tourner dans le cercle de tous les voyageurs, de voir Constantinople,

les Isles, Morée; les Anglais vont faire paraître des ouvrages admirables qui diront tout.

Il faudrait bien voir *Balbeck* et *Palmyre*. Voilà ce qu'on attend, ce que je désire, ce qui seul vaut la peine que tu veux prendre; le reste ne produira aucun effet et ne mènera à rien. D'ailleurs, c'est pour mon ouvrage[1] la seule chose qu'il me faille.

M. le marquis de Rivière n'ira probablement pas à Jérusalem. Il me paraît que *ce n'est pas dans les intentions de Sa Majesté*. Gardes cela pour toi et n'y comptes pas. Ainsi prends ton parti si tu t'en sens la force et le courage et fais cette campagne. J'ai vu ton ami M. Guénepin[2]. Tout ce monde-là s'intéresse beaucoup à toi et à tes succès. Mais, mon ami, on est blasé ici; il faut des choses extraordinaires, dis-toi-le bien. Je travaille à ton avenir. Laisses-moi faire.

1. *Voyage dans le Levant*; Paris, Imprimerie Royale, 1819, 1 vol. in-folio orné de 80 planches.

2. Guénepin (Jean-Marie-Auguste), architecte français (1780-1842). Elève de Peyre, comme Huyot, il remporta deux ans avant lui, en 1805, le Grand prix de Rome. Il restaura en Italie l'Arc de Triomphe de Titus, et exécuta en France plusieurs travaux importants : Église de Noisy-le-Sec, Maître-Autel de Saint-Thomas-d'Aquin, etc.

Mille choses à mon cousin; à M. Prévost dont on attend les ouvrages avec impatience.

Adieu, mon cher ami; comptes sur moi et ne perds pas ton temps. Il est bien précieux et nous sommes cruellement pauvres.

Présente mes hommages bien dévoués à M. le marquis de Rivière, si tu es à Constantinople. Tout à toi de vieille amitié.

Le comte DE FORBIN.

P. S. — La famille de mon cousin le désire, le demande, l'attend. Ne montre ma lettre à personne.

LETTRES

DE

FLORIAN

A

Mme DE LA BRICHE

LETTRES

DE

FLORIAN

A

Mme DE LA BRICHE

COMMUNIQUÉES

AVEC UNE INTRODUCTION

ET DES NOTES

PAR

M. LE BARON DE BARANTE

PIÈCE No 9. — *Mélanges.*

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS, 1903.

Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

INTRODUCTION

Florian nous rappelle d'agréables souvenirs d'enfance. Ses fables nous charmaient et l'on se contentait de nous les faire lire. Nous devions apprendre et réciter celles de la Fontaine. C'est ainsi que s'affirmait à nos dépens l'incomparable supériorité de celui-ci. Mais, si Florian vient en ce genre loin derrière La Fontaine, nul autre ne l'y précède. Le « second de nos fabulistes français », tel est le titre que lui donnent encore l'histoire et la critique littéraire.

Ses pastorales, ses contes, romances et nouvelles, son théâtre, oubliés aujourd'hui, eurent grand succès à leur heure. Éditions, représentations, traductions, se multipliaient et l'on se disputait la mise en musique de ses romances et des chants dont il parsemait ses pièces. La mode des bergeries avait reparu : l'Italie et l'hôtel de Rambouillet n'en étaient plus les parrains; Jean-Jacques Rousseau leur succédait, et toute une philosophie, une thèse sociale, se cachaient sous ce nouveau culte de la nature. Une action, des personnages, des caractères et des mœurs fort modernes et très français placés en un pays lointain, à une époque reculée, plaisaient aussi au public. Ce cadre permettait plus de liberté ou de licence dans les descriptions et la satire ; les déguisements à reconnaître, les masques à soulever, n'en aiguisaient que mieux la curiosité.

Florian écrivait selon le goût du jour et ne philosophait ou ne raillait que pour s'y conformer. Aussi ne retrouve-t-on point chez lui la verve et le mordant des créateurs de ce genre factice auquel leurs imitateurs empruntaient surtout l'afféterie et le maniérisme. Florian ne sut pas toujours éviter ces écueils, et sa correspondance avec Mme de la Briche ne le disculpera certes point de ce reproche. Cependant ni l'invention, ni la composition ne manquent à ses ouvrages. Son style délicat et pur dépeint avec grâce d'heureux et jolis tableaux, exprime avec émotion les sentiments les plus fins. Poète, auteur dramatique, conteur, il fut quelquefois historien, non sans érudition et sans éloquence. En 1788, l'Académie française ouvrit ses portes au tendre et doux Florian, au « Florianet » de Voltaire. Le vieillard, amusé et séduit par la gentillesse et l'intelligence de l'enfant, lui avait donné ce nom lors d'un séjour qu'il fit à Ferney, conduit par un oncle, le marquis de Florian, marié à une nièce du patriarche.

Jean-Pierre Claris de Florian n'eut pas toujours une houlette enrubannée à la main. Il descendait de bons gentilshommes des Cévennes et comme eux porta l'épée. Brillant élève à l'école royale d'artillerie de Bapaume, il se vit accorder par le duc de Penthièvre, dont il avait été page, une lieutenance, puis une compagnie dans son régiment de dragons. Le jeune et galant officier était un beau bretteur et ne se fit faute de le prouver. D'autres que les chastes Muses recevaient alors ses hommages. La place de gentilhomme ordinaire

du duc de Penthièvre vint bientôt le rapprocher encore du prince son protecteur, tout en le laissant titulaire de son grade. Un aïeul, trop ami des maçons et des femmes, avait appauvri sa postérité ; le sort du chevalier était désormais assuré. Le bon et charitable duc ne lui imposait d'autre tâche que celle de rechercher et soulager les infortunes. Il s'en acquittait avec sa sensibilité de poète et consacrait ses loisirs à des travaux littéraires. Le prince, la duchesse d'Orléans sa fille, la princesse de Lamballe sa belle-fille et leur cour en avaient la primeur, et ses saynètes se jouaient à Anet, à Sceaux, à Vernon, avant d'être applaudies à la Comédie Italienne. Florian s'échappait quelquefois de cet auguste milieu ; d'autres châteaux réclamaient sa présence, et entre tous le Marais à la comtesse de La Briche.

La comtesse de La Briche était née Adélaïde Edmée Prévost. Sa mère appartenait à la famille des Le Maître, dont plusieurs membres occupaient d'importantes situations dans les fermes. Son père, receveur général des finances en Lorraine, s'était créé par son esprit, le charme de ses manières et de sa conversation, une place à part dans la société de Nancy et à la cour du roi de Pologne. Cette célèbre petite cour groupait alors d'illustres ou d'agréables lettrés, une aristocratie non moins distinguée que courtoise, des femmes aimables et spirituelles. Le meillenr ton y régnait et l'aisance que le roi Stanislas désirait y voir à chacun n'y dégénérait jamais en familiarité de douteux aloi.

La mort de son mari, survenue très prématurément,

ramena Mme Prévost à Paris. Avec lui disparaissaient les gros revenus de sa charge, et il ne restait à Mme Prévost qu'un médiocre patrimoine. Tout l'avenir d'Adélaïde dépendait maintenant d'un oncle fort riche, mais d'humeur fantasque et de conduite irrégulière. M. Le Maître, trésorier général de l'artillerie, ne cachait pas cependant son intention de laisser sa grande fortune à sa nièce. Aussi, dès qu'elle fut en âge de se marier, se présentèrent les partis les plus divers; riches et pauvres, jeunes et vieux, le fils d'un maréchal de France, M. de Balincourt, MM. de Ligneville, de la Châtre, de Causans, bien d'autres du même rang, des gens de robe et de haute finance. Le terrible oncle refusait invariablement de donner une dot, et aussitôt les prétendants de s'évanouir, à la parfaite indifférence d'Adélaïde, sans beaucoup d'illusions sur le désintéressement de leurs démarches. Son cœur ne fit d'exception que pour M. de Crillon. Mlle Prévost et lui se rencontraient souvent chez une amie des deux familles; on se plut, on échangea maints sonnets et madrigaux, le tout sous le patronage de l'abbé de Véry, cousin du duc de Crillon. Mme de Beaumont fut l'intermédiaire choisie. Mais les Crillon étaient peu riches, et M. Le Maître, qui engloutissait des sommes énormes dans la construction de son magnifique château du Marais, ne s'engageait à rien. Il fallut renoncer à cette union au grand chagrin des deux jeunes gens qui, toute leur vie, conservèrent l'un pour l'autre des sentiments de tendre amitié.

Adélaïde épousa, le 4 avril 1780, Alexis Janvier de Lalive, comte de La Briche, introducteur des ambassadeurs et secrétaire des commandements de la reine. Plus âgé qu'elle de vingt ans, il se mariait sur le tard; une longne liaison l'en avait détourné jusqu'alors. M. de La Briche aimait les arts et les artistes, qu'il encourageait généreusement. On admirait son cabinet de tableaux; il possédait la collection de musique italienne la plus complète qui fût à Paris. Très ménager de sa grosse fortune, il se garda toujours des folies et prodigalités de son frère d'Épinay. Le comte de Jully était son autre frère, la comtesse de La Châtre, baronne de Lucé en premières noces, et la comtesse de Houdetot, ses sœurs. Les de Lalive de Bellegarde, comme les Lallemand de Betz et de Nantouillet, de Beaufort, de Laborde, etc., appartenaient à une ancienne famille entrée dans les fermes, et qui ne devait pas uniquement à l'argent ses belles alliances ou illustres amitiés. Bon, et dévoué à l'occasion, M. de La Briche fut plutôt un mari grognon. Il mourut en 1785; en 1781 Adélaïde lui avait donné une fille.

Le Marais appartenait depuis quelques mois à Mme de La Briche : aussi, son deuil terminé, y devint-elle bientôt le centre de la plus brillante société. Les Maulévrier-Langeron, les Saint-Mauris-Montbarrey, les Damas, ses alliés par les Perrinet, proches parents des Le Maître; les Vintimille et Montesquiou-Fezensac, enfants de sa belle-sœur de Jully; les Rohan, Beauveau, Brienne, Choiseul, Chastenay, Pastoret, La Luzerne, Laborde, etc.,

de nombreuses recrues faites dans le salon célèbre de Mme de Houdetot, toute une élite de cour, de parlement, de finance : tels étaient les éléments principaux de ces réunions du Marais et de l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque. Mais un salon du XVIII^e^ siècle ne pouvait se concevoir sans philosophes et gens de lettres. Voltaire, Rousseau, d'Alembert et Diderot n'existaient plus, il fallait s'adresser aux *dii minores*. Marmontel, Saint-Lambert, Morellet, La Harpe, Lacretelle aîné, remplissaient cet office, non sans subir quelques tribulations, car, au Marais, régnait surtout la jeunesse. La maîtresse de la maison avait trente ans, ses meilleures amies à peu près autant, ses neveux et nièces mariés moins encore. Le château et le parc ressemblaient souvent à une véritable cour de collège : c'étaient des rires et des jeux de toute sorte, des parties et des fêtes champêtres. Le chevalier de Florian, boute-en-train de ces plaisirs, jouait, le soir, ses fables au lieu de les réciter, et son accent méridional, sa physionomie pleine de mouvement, leur donnaient une vie et une saveur toutes particulières. Puis on représentait ses petites comédies : *le Bon Père*, *la Bonne Mère*, *les Deux Billets*, *le Bon Ménage*, et l'auteur, dans ses rôles, distançait Carlin lui-même, l'acteur réputé du Théâtre-Italien ; jamais le naturel du dialogue, du geste et du débit n'avait atteint pareille perfection. La musique n'était pas oubliée dans ces passe-temps du soir : Mme de La Briche touchait le clavecin et chantait les romances du poète et les siennes, dont elle avait composé les

airs, quand Viotti, Rode, Steibelt, Garat et autres maîtres ne venaient pas se faire entendre.

Les portraits, exercice littéraire propice aux compliments ou aux aveux, occupaient fort les beaux esprits, dont la maîtresse de maison était, comme bien on pense, le modèle souvent choisi. Relisons un de ces nombreux croquis qui nous fera connaître l'Adélaïde de cette époque. L'amitié seule l'a tracée[1] dans le langage du temps où certains mots n'avaient nullement leur signification d'aujourd'hui :

« Mme de La Briche n'est pas belle, mais les plus « beaux yeux du monde et une physionomie charmante « empêchent qu'on ne lui désire plus de beauté. Elle « ne frappe par aucun éclat, mais on ne la voit pas « longtemps sans la remarquer; on ne la remarque pas « sans s'y attacher et bientôt un charme irrésistible « entraîne à l'aimer. C'est ainsi qu'elle fait des amis « ou des amans de tout ce qui l'approche. Je n'ai jamais « vu un plus doux accord de toutes les qualités qu'on « peut désirer dans une femme; talent, esprit, raison, « maintien, figure même, tout chez elle est assorti. On « se sait gré de l'aimer, comme d'une vertu, parce « qu'il semble qn'on ne peut l'aimer sans en sentir le « charme et en reconnaître l'empire. Jamais femme « n'eut plus d'amans sans rien faire pour en attirer; « tous ces amans sont honnêtes et aimables; le vice ne « peut l'apprécier ni s'y attacher : sa conduite avec

1. La comtesse de Houdetot.

« ceux qu'elle aime est également éloignée de la « pruderie et de la coquetterie ; sensible à ce qu'ils ont « de vertu et d'agréments, elle les contient cependant « dans des bornes qu'ils ne peuvent jamais franchir : « quelquefois son cœur est ému, ses sens ne le sont « jamais. Elle conserve ainsi son empire sur tout ce « qui l'aime et sur elle-même. Elle sent plus vivement « encore le bonheur d'être aimée que le besoin d'aimer. « Son imagination est animée, mais sage ; sa raison est « sûre, son cœur tendre sans emportement, son esprit « prend toutes les nuances de cet heureux caractère et « son charme se répand dans tout ce qu'elle dit ou « qu'elle écrit. Il est inutile de dire qu'elle est sans « prétentions d'aucun genre ; elles naissent du désir « de montrer plus qu'on n'a ; Adélaïde a toujours plus « qu'elle ne montre ; plus sensible que démonstrative « elle peut échapper aux regards de ceux qui ne savent « pas deviner les traits délicats mais profonds qui « caractérisent en elle la sensibilité. Elle aima une fois ; « son cœur et ses espérances trompées la préserveront « pour la vie. Le souvenir de cet amour l'émeut encore « quelquefois, mais ne l'entraîne jamais. Elle préfère « le bonheur du repos et l'égalité de la raison au « charme d'un sentiment qui enchante mais qui eni- « vre, et les seules passions qui resteront dans son « cœur sont celles dont on ne peut craindre l'excès : « l'amitié et l'amour maternel. L'accord de tous ces « sentiments avec la raison l'a rendue d'une mesure « parfaite dans toutes les relations de sa vie, et c'est

« la seule femme que j'aye vue parvenir a être sage,
« sans être froide et sensible sans faiblesse. »

La cousine chérie, la comtesse Charles de Damas, née de Maulevrier-Langeron, figurait également dans cette galerie. On aimait à s'étendre sur les contrastes si tranchés de ces deux amies, aussi dissemblables qu'indissolublement unies :

« L'une très brune, l'autre très blonde. D'un côté « paresse, de l'autre activité d'esprit. Celle-là calme, « celle-ci ardente sur toutes choses. La raison et l'exa- « gération, l'indifférence et la passion, le jugement et « l'imagination, la souplesse du laisser-aller et le « guindé du maintien, l'indulgence et l'intolérance « politiques; l'esprit d'ordre par habitude dans l'une, « dans l'autre par la volonté, le penchant et l'engoue- « ment, la naïveté et le prétentieux du langage, l'étude « des connaissances usuelles et celle des connaissances « élevées, la douceur et la puissance de la conversa- « tion, la bonhomie des pensées et l'élévation des idées; « chez l'une la vérité, chez l'autre la chaleur des sen- « timents, l'une toujours femme d'un commerce égal, « aimable et doux, l'autre souvent grande dame un « peu sur le qui-vive; toutes deux sensibles à leur « manière aux choses bonnes et grandes, à la gaieté, « que celle-ci produisait, que celle-là acceptait; toutes « deux incomparables dans leur amour pour leurs filles « uniques non moins dissemblables entre elles que « leurs mères, mais, et celles-ci eurent raison, totale- « ment opposées dans le système de leur éducation,

« sujet habituel de leurs confidences et de leurs lettres : « car quand elles ne pouvaient se voir, elles s'écri- « vaient[1]. »

Les événements politiques se précipitaient, mais sans inspirer de vive appréhension à toute cette société. Elle partageait en général l'enthousiasme des hautes classes pour les réformes annoncées. Le 14 Juillet, les 5 et 6 Octobre à ses yeux : simples mouvements causés par la cherté des grains et destinés à disparaître avec la baisse du printemps ; les massacres et les incendies en province : accidents arrivés à des châtelains exigeants et de peu de sensibilité. Cependant la situation s'aggravait : un intime, le marquis de Bonnay, dont le rôle à l'Assemblée nationale fut important, ne dissimulait pas ses craintes à Mme de La Briche ; l'émigration clairsemait de mois en mois ses entours. Puis arrivaient le 10 Août, les journées de Septembre, dont le massacre de la princesse de Lamballe, si chère à Florian, est le plus horrible épisode. Enfin, la mort du roi frappait de stupeur téméraires et insouciants.

Le matin c'était l'exécution d'un ami ou d'un parent que l'on apprenait, et le soir, à l'heure des arrestations, le pas cadencé des municipaux entendu de la rue semblait à chacun être celui de l'escouade chargée de le conduire en prison et le surlendemain à l'échafaud.

Mme de La Briche, réfugiée le plus souvent au

1. *Mémorial de J. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes, par L. de Lanzac de Laborie, 1896, t. I, pp. 92-93.

Marais où le souvenir de sa bienfaisance passée la protégeait, y recevait encore les membres de sa famille et ses amis jusqu'alors oubliés. Le 16 septembre 1793 elle écrivait dans son journal :

« Ces derniers quinze jours ont été pour moi un « rêve dont j'ai peine encore de me démêler. Beaucoup « de jeunes personnes menacées, comme tout ce qui « respire en France, des dangers, les plus pressants, « des hommes risquant encore davantage ; enfin au « milieu des idées de ruine, de prison, de mort même « dont chacun est environné, un rassemblement de « vingt personnes dans une habitation délicieuse, au « milieu d'une vallée qui semble isolée et inaccessible « aux troubles, un temps constamment pur et serein ; « des habitants bons, aimants, reconnaissants, aucun « bruit étranger à ceux des champs et, ce qui peut-« être est aussi rare, ces vingt personnes toutes ai-« mables, heureuses d'être ensemble, oubliant leurs « maux, bannissant leurs inquiétudes, rapportant tou-« jours à moi ce qu'elles éprouvaient de doux et d'heu-« reux, une sorte d'enivrement de bonheur mêlé « d'attendrissement, une gaiété quelquefois forcée et « cependant toujours vive, des jeux, des lectures amu-« santes, tout enfin nous distraiait de nos tristes pensées ; « pas un moment n'était laissé aux souvenirs ; on ne se « quittait pas, on ne voulait que sentir et jouir. Le « bonheur de s'aimer, d'être ensemble, chassait toute « idée, toute pensée, de ce « qui n'était pas bonheur ». « Cependant au milieu de ces plaisirs M. de Florian

« qui en était l'âme nous disait quelquefois : « Croyez-
« moi, nous paierons cher ces « jours heureux, » et
« l'impression que m'a faite cette phrase ne s'effacera
« de longtemps. Hélas ! sa prédiction s'est accom-
« plie.... »

Les jours devinrent en effet plus sombres encore. Mme de La Briche abandonnait le Marais et apprenait à Sannois chez sa belle-sœur de Houdetot l'exécution de la reine, de Bailly, des Girondins. Elle rentrait à Paris pour aller, déguisée en servante, voir dans sa prison Mme de Damas arrêtée chez M. Moritz, ministre des États-Unis, pour chercher à consoler Mme de Laborde et sa fille Mme de Noailles, au lendemain de la mort de M. de Laborde. Les Malesherbes, Brienne, hôtes d'hier, montaient sur l'échafaud, le chevalier de Florian était envoyé à la Bourbe ; ni l'écrivain ni l'aumônier n'avaient pu sauver le gentilhomme. Puis le décret expulsant de Paris les ci-devant ramenait Mme de La Briche à Sannois, où le 9 thermidor lui rendait enfin ceux dont elle pleurait la fin prochaine.

La secousse avait été trop violente pour le doux poète : M. de Florian mourut à Sceaux, le 17 septembre 1794 et y fut enterré. Un an avant, il témoignait le désir d'avoir sa tombe au Marais, et son amie composait dès cette époque son épitaphe :

Au milieu des malheurs de ma triste patrie,
Il habita ces lieux dont il fit les plaisirs.
Nous lui dûmes l'oubli des peines de la vie,
Il suspendait nos pleurs, chassait nos souvenirs.

Hélas ! dans ce tombeau, sous ce cyprès funeste,
Nous formons chaque jour des regrets superflus :
L'illusion n'est plus, la vérité nous reste
Et nous sentons nos maux depuis qu'il n'est plus !

Le salon de Mme de La Briche se rouvrit un des premiers. Aux survivants d'autrefois vinrent se joindre au fur et à mesure de leur rentrée les amis émigrés. MM. de Fontanes, de Bonald, de Chateaubriand à ses débuts, Joubert, de Narbonne, s'y rencontraient avec Mmes de Staël, de Beaumont, de Rémusat, de Duras, qui elles-mêmes recevaient la société nouvelle issue en grande partie des débris de l'ancienne et d'où allait sortir une génération illustre d'administrateurs, d'hommes d'État, d'écrivains, d'orateurs et d'historiens. M. Molé avait épousé, en 1798, Mlle de La Briche, et autour de lui se pressaient ses collègues du Conseil d'État, les camarades de sa jeunesse dont l'aîné était M. Pasquier, déjà magistrat avant la Révolution. Les uns et les autres s'élevaient rapidement aux plus hautes fonctions. M. Molé devenait directeur des Ponts et Chaussées en 1809 et Grand Juge en 1813.

La fortune du salon de Mme de La Briche s'accrut encore de par les événements de 1814. Son neveu Fezensac était le frère de l'abbé de Montesquiou, le chef du nouveau gouvernement; le marquis de Bonnay, les Damas, amis personnels de la famille royale, jouissaient du plus entier crédit. Enfin les hommes politiques, ses hôtes habituels, constituaient le pivot nécessaire de la monarchie constitutionnelle qui se fondait. Mais de

1815 à 1820 ce fut l'apogée. Les fêtes du Marais, où l'on jouait maintenant les comédies de Pigault-Lebrun, de Picard, d'Alexandre Duval, les auteurs à succès du moment, réunissaient le corps diplomatique, les ministres, l'élite des deux Chambres, les plus hauts personnages. Le duc de Richelieu en était le très assidu spectateur et avec lui les Maillé, les Castries, les Jumilhac, les Gontaut, toute la cour et la ville. Sur la scène paraissaient entre autres la comtesse Molé, qui avait pour ces représentations l'inlassable ardeur de sa mère, et sa cousine de Chastellux, MM. de Mun, de Thermes, de Vandœuvre, Anisson, Charles de Rémusat, l'enfant gâté et non moins terrible du salon.

La rupture des doctrinaires avec le ministère Richelieu, leur disgrâce et la scission qui s'ensuivit dans le parti royaliste, jeta un premier froid en ce milieu où chacun se portait estime et sympathie, mais où déjà existaient quelques germes de division. La bonne Mme de La Briche en voulut un peu à son petit-neveu M. de Barante, mari de Césarine de Houdetot, un des treize enfants de son neveu le comte de Houdetot, qu'elle avait élevée et généreusement dotée. Ne siégeait-il pas à la Chambre des pairs à côté du duc de Broglie son ami? M. Molé qui bientôt après se joignait à eux, M. Pasquier, qui ne tardait pas à en faire autant, Charles de Rémusat, qui, lui, tournait encore plus mal, M. Guizot, plusieurs autres enfin troublaient singulièrement la sérénité du Marais et de la rue de la Ville-l'Evêque dont Mme de Damas, devenue duchesse en 1825, dirigeait la droite ultra. La

maîtresse de maison s'écriait cependant le 2 août 1830 : « Quel bonheur que Monsieur le duc d'Orléans, soit là pour nous préserver d'une révolution ! »

Le salon n'en était pas moins cette fois sérieusement atteint. L'aigreur se manifestait trop violente entre royalistes fidèles à la branche aînée et royalistes ralliés à la monarchie de Juillet pour songer à les laisser de suite se rencontrer souvent. En 1832, un deuil cruel en fermait pour quelque temps les portes : la petite fille de Mme de La Briche, Mme de La Ferté-Champlâtreux, succombait à une attaque de choléra.

L'extrême vieillesse arriva ; la présidence du conseil dévolue au comte Molé imposait à Mme Molé des devoirs officiels qui lui permettaient moins de faire les honneurs du salon de sa mère affaiblie par l'âge ; Mme de Barante, qui aurait pu la suppléer en cet office, était ambassadrice à Saint-Pétersbourg ; la très proche famille fut seule reçue. La comtesse de La Briche s'éteignit en 1844, dans sa quatre-vingt-septième année, regrettée et aimée de tous, désir et douce certitude de sa vie entière.

Baron de Barante.

A Madame de La Briche

Paris, ce 24 aoust 1786.

Depuis mon départ du Marais[1], Madame, je n'ai ri qu'une seule fois, c'est en lisant l'aimable lettre que vous avés eu la bonté de m'écrire. C'est un fier morceau que cette lettre, et si les romans que l'on fait en lettres en avaient beaucoup comme celle-là, ils ne seraient point ennuyards; mais dans des ouvrages conséquents, on ne regarde point à l'ennuy, et c'est charmant.

J'ai remis a M. Thiessié les volumes dont vous m'aviés chargé, Madame, et le « Village abandonné[2] » venu depuis. Je lui ai parlé des livres de Mme la comtesse Charles[3]

1. Le château du Marais était situé dans les environs d'Arpajon, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Corbeil (Seine-et-Oise).

2. Poème d'Olivier Goldsmith paru en 1770.

3. Marie-Louise-Aglaé (1759-1827), fille de Charles-Claude Andrault, marquis de Maulévrier-Langeron, lieutenant général,

qu'il m'a assuré être déjà chez elle; je veux dire les livres, et non pas Mme la comtesse Charles que je sais bien au Marais, où je voudrais être comme elle. Malheureusement je ne suis point sur d'y retourner, malgré la bonté que vous avés de me le permettre. Mme la duchesse d'Orléans doit subir dans le mois de septembre une opération plus douloureuse qu'allarmante; elle a bien voulu me prier d'aller lui tenir compagnie tous les jours d'ici à ce moment, de lui lire, de lui conter des histoires d'Espagne et d'Afrique; j'y aurai autant de plaisir que si elle n'était pas princesse, et je ne puis m'éloigner de Paris. Si vous aviés la bonté d'en etre fachée, vous auriés celle de me le pardonner, en songeant que depuis Petersbourg jusqu'au Cap des Tourmentes, il n'existe qu'une seule personne qui vaille Mme la duchesse d'Orléans.

gouverneur de Brest (1720-1792), et de Marie-Louise Perrinet; avait épousé en 1779 Joseph-François-Louis-Charles-César, comte de Damas-d'Antigny (1758-1829), aide de camp du général de Rochambeau pendant la guerre d'Amérique, colonel du régiment de Monsieur (dragons) (1758), maréchal de camp à l'armée de Condé, lieutenant général et pair de France (1814), créé duc de Damas d'Antigny en 1825.

Je n'aurai donc pas l'honneur de vous revoir, madame, de bien longtems, et cella s'arrangera a merveille avec tous mes projets. Je ferai pendant ces moments de calme, où je n'aurai de querelle avec personne, les deux portraits que je dois faire[1]; pour qu'ils soient agréables et sans doute ressemblants, j'ai besoin d'être un peu loin des deux originaux. J'ai besoin de la paix pour travailler, et jamais on n'a pu chanter les héros les plus aimables que lorsque leurs guerres ont été finies. Au Marais, je fais toujours la guerre, comment voudriés vous que je vinsse à bout d'y travailler a des portraits et a des Pastoralles.

D'ailleurs, ma santé n'est rien moins que bonne. Ma Phtisie, loin de mieux aller, a dégénéré dans un asthme complet qui me donne des migraines épouvantables, mon abscés dans l'estomac, a changé de place, et a passé dans l'os de la jambe, nommé par les docteurs *Tibia*, parce qu'on dit qu'il ressemble à une flutte qui se dit en grec

1. Les portraits de la comtesse de La Briche et de la comtesse Charles de Damas.

tibia. Or, depuis que cet accés est descendu dans le tibia, il est d'une sensibilité si grande, que l'autre jour, pour avoir frappé avec ma jambe sur le tranchant d'une marche d'escalier, j'ai senti une douleur terrible; vous voiés, Madame, qu'il m'est impossible de m'exposer à quitter Paris, avec tous ces maux; j'y rentrerais peut être *hippocondriaque* : ce qui vient du grec encore.

Recevés donc, Madame, avec votre bonté ordinaire, tous mes regrets; et tous mes remerciements pour celle que vous m'avés marquée pendant le séjour que j'ai fait chez vous. Ils ont passé vite ces beaux jours, mais leur memoire ne passera pas de mon cœur, et tant que les troupeaux aimeront l'herbe verte, les abeilles les fleurs, les oiseaux l'ombrage, et madame la comtesse Charles l'esprit, je regarderai le temps que j'ai passé au Marais, comme le peuple cheri regardait les trop courts instants du beau regne de Salomon; hélas! on ne les revit plus briller ces heureux temps, et moi, l'année prochaine, si l'eternel et vous le permettent, je les reverrai encore.

En attendant, je vous prie, Madame, de presenter mes respects bien tendres a Madame Prevost, madame la comtesse Charles, madame la comtesse d'Houdetot[1], monsieur de Saint-Lambert[2], et a tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. N'oubliés pas surtout, je vous en prie, le respect et la reconnaissance que je vous ai voués pour ma vie, et que la fin du papier m'empêche d'exprimer comme je devrais.

Mille tendres compliments, s'il vous plaît, a monsieur de Savalette[3].

1. Élisabeth-Sophie-Françoise de la Live de Bellegarde (1730-1813), mariée à Claude-Constance-César de Houdetot, lieutenant général (1724-1806).

2. Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803) passa du service du roi Stanislas à celui de la France, dont il reçut un brevet de colonel. Après avoir pris part à la campagne de Hanovre (1756-1757), il dut quitter l'armée pour raison de santé et se consacra désormais aux lettres. Son œuvre la plus connue est le poème : *Les Saisons*.

3. Charles-Pierre Savalette de Magnanville, conseiller au Parlement 1736, Maître des requêtes 1738, Intendant à Tours 1745, Garde du Trésor royal après son père 1756-1790. Le président d'Hornoy était son gendre, la comtesse de Mornai et la baronne d'Holbach, ses petites-filles.

A MADAME DE LA BRICHE

Aoust 1787.

[On[1] est bien heureux au Marais, Madame, mais on le paye bien ailleurs; je m'ennuie terriblement depuis que je n'y suis plus; j'ai commencé au bout de l'avenue, et cela va toujours en croissant; mais comme j'ai une infinité de choses à vous dire, mettons de l'ordre et commençons par vous remercier de toutes les bontés, de l'amitié que vous m'avez marquée pendant les trop courts instants que j'ai passés près de vous; oui Madame j'ai l'orgueil de croire à cette amitié; je me flatte, j'espère que le temps l'augmentera. Cette idée me rend meilleur que je ne suis, et je sens à merveille que le

1. Le premier feuillet de cette lettre a été égaré, mais le texte en existait dans les *Mémoires* inédits de Madame de La Briche, avec l'orthographe moderne; je le reproduis ici entre crochets.

projet de mériter d'être admis un jour au nombre de vos meilleurs amis vaudra mieux pour moi que les meilleurs livres de morale. Mais, je ne sais pourquoi, je fais un article dans ma lettre de ma reconnaissance, de mon respect pour vous, du désir extrême que j'ai d'être estimé de vous; vous verrez que malgré moi, je mélerai toujours cela dans tous les articles de ma longue lettre.

J'ai été voir M. de B...[1] qui m'a fait sa déclaration ordinaire : *Vous présentez vous pour l'académie vous aurez ma voix.* Je lui ai répondu que je désirais l'académie comme le but et la récompense que je m'étais proposés en travaillant; mais que mon amour pour elle était mélé d'un saint respect, qui purifiait mes feux, en amortissait leur violence; qu'ainsi je le priais de sonder le terrain, de voir si je ne déplairais pas au plus grand nombre en me présentant, et si je pouvais compter sur quelques voix; que si j'en avais seulement dix, je risquerais la bataille, parce que je n'attacherais nulle

1. M. de Brienne ou le prince de Beauvau.

honte à être battu par M. Vicq d'Azir[1]. Personne assurement ne respecte plus sa personne et son talent; mais ce talent est si différent, son genre est si dissemblable au mien que je puis me trouver son concurrent sans que jamais il soit mon rival. Un soldat grec n'eût point été humilié de se voir privé du prix de la victoire pour le voir donner à un orateur et les Athéniens étaient fort capables de cela. Voilà ma profession de foi bien modeste et bien ingénue.]

Parlons a present, Madame, d'une chose beaucoup plus intéressante pour moi que l'Academie. Voici le morceau d'Estelle[2] sur

1. Docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, M. Vicq-d'Azir a publié de nombreux ouvrages d'anatomie et de zoologie, et s'est montré écrivain élégant et disert dans les divers éloges qu'il eut à prononcer à l'Académie des sciences comme à l'Académie française, où il succéda à Buffon (1788).

2. Une des meilleures pastorales de Florian. Ses autres œuvres sont : *Galatée* (1783); les deux premiers volumes de son *théâtre* contenant : *Les Deux Billets*; *Le bon ménage*; *Le Bon Père*, *La Bonne Mère* et *Le Bon Fils* (1784); *Ruth* (1784). *Voltaire et le Serf du Mont Jura* (1782); ses *Mélanges* parmi lesquels : *Louis XII au lit de mort*; *Le Cheval d'Espagne*; *La Poule de Caux*; *Les Tourtereaux*; *Les Chiens de chasse*; *Léocadie*; *Ines de Castro* (1787); six nouvelles : *Bliombéris*; *Pierre*; *Célestine*; *Sophronyme*; *Sanches et Bathmendi* (1784); un troisième volume de *théâtre* : *Jeannot et Colin*; *Les Jumeaux de Bergame*; *Hero et Léandre*; *Le Baiser* et *Blanche et Vermeil* (1789);

lequel il me faut votre avis et votre consentement. D'abord il est necessaire de vous dire que mon intention en l'écrivant fut de vous donner la marque la plus pure de mon respect et de mon attachement pour vos vertus et pour votre personne. Je voulais que vous l'ignorassiés, mais la malheureuse habitude que j'ai de penser dans un porte-voix me força de vous le dire, puisque vous m'avés appris que vous le saviés. Depuis, je craignis que cela ne vous déplut. En y reflechissant, je n'y vois rien qui puisse vous compromettre. Tous ceux qui vous connaissent verront bien que c'est vous, tous ceux qui ne vous connaissent pas croiront que c'est Madame la duchesse d'Orléans. Vous gagnerés toutes les deux a l'erreur. Cependant je ne le ferai imprimer que d'aprés votre aveu. Je l'attens pour remettre

Numa Pompilius (1786); *Précis de l'établissement des Maures en Espagne* (1791); *Gonzalve de Cordoue* (1791); les nouvelles : *Selmours*; *Selico*; *Claudine*; *Zulbar*; *Camiré et Valérie* (1792); *Les Fables* (1792); *Éliézer et Nephtalie*; *Guillaume Tell*; *Ébrahim*, poème en quatre chants, et des romances. Les *Mémoires d'un jeune Espagnol*, sa propre histoire; sa *traduction de don Quichotte*, imitation ou adaptation plutôt que traduction, ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur.

le 1er livre a Didot. Je vous demande meme un peu de célérité dans votre décision, parcequ'on a mis plusieurs ouvriers a Estelle, et certainement on ne touchera pas a mon 1er livre que je n'aie votre réponse. Je dois encore, pour l'amour de cette franchise qui m'a valu quelques chagrins dans ma vie, vous ajouter que ce morceau est meilleur que celui des bergers du Languedoc qui le remplacera, si vous l'ordonnés. Mais a cela ne tienne, je vous ferai de grand cœur l'holocauste de mon amour propre, le plus penible sacrifice sera de ne point dire ce que je pense de vous. Lizés donc et jugés :

Après le salut a l'Occitanie, voici ce qu'il y aurait :

« Et vous, que je ne veux pas nommer, mais qui etes a la fois et ma muse et mon modèle, vous a qui j'adresse dans mon cœur un hommage d'autant plus pur qu'il sera toujours ignoré de vous meme, pretés l'oreille a mes récits. Estelle vous ressemblait; Estelle avait, comme vous, cet amour sacré des devoirs qui méle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne, et ces vertus si tou-

chantes que l'on chérit davantage en vous aimant, parcequ'on ne peut vous en séparer, que l'on admire moins, parcequ'elles ne vous couterent jamais d'effort. Estelle avait vos yeux noirs et brillants, et vos longs cheveux d'ebenne, et votre visage si doux ou la candeur et la gaité s'unissent à cette grace naïve qui fuit toujours la beauté qui la cherche et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait..... non, je me garderai de lui donner tous vos charmes, on vous reconnaitrait trop aisément. »

Sur les bords du Gardon, etc...

Je vous demande, Madame, ce que Louis 15 demandait a messieurs du Parlement en 1771, un *oui* ou un *non*.

Il me resterait un long article a faire, si je voulais vous dire tout ce que je sens de reconoissance et de regrets pour les personnes de votre aimable société qui m'ont marqué tant d'interet et de bonté. Vous jugés assés bien de moi, j'espere, pour etre sure que Madame la comtesse d'Houdetot tient le premier rang. Je vous prie de lui

dire à quel point j'ai été touché de ses conseils, de son amitié, combien j'espere en faire usage, et que quoiqu'il m'arrive dans la tres desagréable carriere des lettres, le seul bonheur d'etre connu d'elle et d'avoir son interet et son suffrage me consolera de tout. Lizés lui, je vous prie, tout ce que je vous dis de l'Academie, qu'elle ne voie ni chaleur, ni dépit dans tout cela, c'est ma chaleur naturelle, mon termomettre est toujours là ; et certainement un refus ne me mettra ni dans le découragement, ni dans la colére, mais elle conviendra elle meme qu'on peut sentir les coups dont on n'est pas blessé.

Presentés s'il vous plait mes respects bien tendres à Madame Prevost, je lui ai bien des obligations, elle m'a fourni dés longtemps le sujet de ma moins mauvaise comedie : *la Bonne Mère* est plus à elle qu'a moi.

Vous ne m'oublirés point auprés de Madame la comtesse Charles. Il faudrait vous parler bien longuement d'elle si je vous disais tout le bien que j'en pense, et je ne vous apprendrais rien. Priés la de m'honorer d'un peu d'amitié, et repétés, s'il vous plait,

à Monsieur de Saint-Lambert, combien je suis reconaissant des moments qu'il a bien voulu donner à ma Languedocienne, je l'aime bien mieux depuis qu'elle a couché dans sa chambre.

Adieu, Madame, je ne puis encore me flatter d'un retour certain au Marais. L'impression précipitée d'Estelle m'empechera peut etre de quitter Paris, mais bien surement, si j'en peux partir, je prendrai la route de la ville Sainte. C'est là que reside le vrai dieu, le bonheur, la paix. Conservés moi toujours une place de petit levite dans votre temple, et soiés bien sure que personne n'est plus respectueusement et plus tendrement attaché que moi, à l'Eternel et a sa loi.

A MADAME DE LA BRICHE

Paris, ce 23 aoust 1787.

Il faut vous répondre avec franchise, Madame, n'est-il pas vrai? eh bien, votre lettre m'a fait de la peine. Je l'ai reçue hier au soir, j'ai été longtems a m'endormir. Je crois meme que j'etais un peu en colere; je vous dis tout, sans prétendre rien excuser. J'ai laissé passer tout aujourd'hui; il n'en faut pas tant pour que mes coleres meurent, et j'ai l'honneur de vous écrire avec tout mon sangfroid et toute ma raison.

Je commence par la fin, parcequ'elle m'interesse plus que le commencement. *Vous avés raison*, Madame, c'est votre destin. Tout le monde vous aurait reconnue, je ne vois pas trop a qui cela eut fait tort, mais vous avés raison, il est inutille que le public lise votre éloge. Votre modestie, votre timi-

dité sur ce point est un nouvel article à y ajouter, je ne m'en charge plus, du moins par écrit. Je viens, dans l'instant, de recevoir la feuille ou l'imprimeur avait déja moulé « *et vous que je ne veux pas nommer*, » etc. Je viens de faire la terrible marque qui signifie brisés la planche, et j'ai remis en marge les bergeres de mon païs, jamais correction ne m'a tant couté que celle là.

A present, Madame, que je vous ai sacrifié le meilleur endroit de mon ouvrage, me serait-il permis de vous demander pourquoi vous avés assemblé un grand conseil, pour discutter une chose que je n'avais ditte qu'a vous et a madame la comtesse Charles? Ce n'est pas un reproche au moins que je prens la liberté de vous faire, c'est une petite plainte bien respectueuse. Le conseil de madame la comtesse d'Houdetot vous aurait assurement bien suffi pour refuser ma pauvre dédicace; car elle la blamait beaucoup, je l'ai entendu de sa bouche. D'aprés cela, il était inutille d'aller me faire encore blamer par d'autres. Ce n'était pas notre conven-

tion. Daignés vous souvenir que vous m'aviés promis de vous décider *seule*. J'entendais bien que ce mot *seule* voulait dire *deux*. C'était bien assés pour tuer ma dédicace. Enfin, elle est morte, n'en parlons plus. Dans tout ceci, je n'ai eu d'autre tort que d'avoir écrit ce que tout le monde dit. L'archange Gabriel l'eut acceptée, vous la refusés, je crois a present que l'archange Gabriel aurait eu tort.

J'aurai l'honneur de repondre en détail a Mme la comtesse d'Houdetot sur l'Academie et sur Estelle. Cette pauvre Estelle, je ne l'aime plus, il me semble qu'elle a un œil creve.

L'Academie a de beaux et bons yeux, c'est différent, aussi je l'aime davantage; mais je vous le dis avec douleur, M. d'Azir n'en sera pas. M. d'Aguesseau de Fresne se presente, et aucun académicien ne doute qu'il n'ait toutes les voix. Aprés lui, ce sera M. le duc d'Harcourt, et ensuite un evêque, et puis, l'on parle du pape, cela nous recule tous. Il y a un homme pourtant qui passera peut-être avant le pape, c'est un protégé de

M. de Choiseul-Gouffier[1], Le Capitan pacha, qui travaille dans ce moment a l'éloge d'un petit mollak, qui a été très celebre dans un petit hermitage qu'il occupait, au milieu des dezerts de la haute egipte. Ce petit mollak... allés... c'était[2]... on verra, on verra[3].

Quand a la triste Estelle, elle est sous presse, et il n'y a pas de quoi s'affliger ni s'allarmer. Des qu'elle sera imprimée, nous l'enfermerons dans un grenier que j'ai ici, fort commode pour cela. Oh! mon dieu, la pauvre fille ne soufflera pas, elle est accoutumée aux affronts. Nous la tiendrons là

1. Les missions et fréquents séjours en Orient du comte de Choiseul-Gouffier ne furent pas moins fructueux pour l'érudition et l'archéologie que pour les intérêts diplomatiques de la France qu'il représenta, à Constantinople pendant les dernières années du règne de Louis XVI. M. de Choiseul-Gouffier était membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française.

2. L'Éloge de Jean-Jacques Rousseau fut de 1787 à 1791 un sujet de concours maintes fois donné par les sociétés savantes, entre autres par l'Académie des Jeux floraux et l'Académie française.

3. M. de Rulhière, historien et poète, puis M. d'Aguesseau entrèrent en cette année 1787 à l'Académie française. Le lieutenant-colonel de dragons Claris de Florian, gentilhomme de Monseigneur le duc de Penthièvre, ne fut élu que l'année suivante, immédiatement avant M. Vicq-d'Azir.

en pénitence, jusqu'a ce qu'elle puisse paraitre dans le monde, et nous attendrons qu'il fasse bien beau, pour lui donner la clé des champs.

Je veux bien plaisanter sur tout ce qui me regarde, car enfin on est le maitre de son bien, mais je reprends mon sérieux pour vous dire, Madame, combien je suis sensible au souvenir et aux bontés de madame Prevost, de mesdames de Crillon[1], de Montbreton[2], de Fezenzac[3], madame la comtesse Charles et mademoiselle Belz[4]. Je vous prie de me mettre a leurs pieds, de leur dire combien

1. Marie-Charlotte Carbon. Elle avait épousé, en 1774, François-Félix-Dorothée Berton des Balbes, comte, puis duc de Crillon (1748-1820), maréchal de camp (1784), lieutenant général (1792), pair de France (1815).

2. Née de Garville. M. de Montbreton était receveur général des finances. Un de ses fils, surtout connu sous le nom de Norvins, a écrit une histoire de Napoléon Ier et un Mémorial récemment paru.

3. Louise-Joséphine de La Live de Jully (1764-1832). Philippe-André-François, comte de Montesquiou-Fezensac (1753-1833), son mari, maréchal de camp en 1791, devint lieutenant général en 1814.

4. Nièce de Morellet, dont le talent au piano et sur la harpe était fort réputé. Mlle Belz épousa Louis-Claude Chéron, auteur dramatique assez connu. Député à la Législative et aux Cinq-Cents, il mourut préfet de la Vienne en 1807.

je suis reconnaissant de l'intérêt dont elles m'honorent, et que les trop courts instants que j'ai passés auprés d'elles et auprés de vous, Madame, se renouvellent sans cesse dans mes souvenirs.

J'ai vu ce matin M. de Savalette, il est bien heureux, il part demain pour le Marais. Aussitot que je serai libre, je prendrai la meme route, et si nous allons tous a l'hopital, comme c'est possible, je vous demande la place de berger dans la ferme de M. Filou. Ah! vous verrés comme je garderai bien vos moutons, et comme j'apprendrai aux échos le nom de la dame de Sainte-Jullienne[1].

1. Une des dépendances de la terre du Marais.

A MADAME DE LA BRICHE
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE[1],
A PARIS

Paris, ce 4 septembre 1787.

Depuis mon départ du Marais, Madame, j'ai eu toutes les infortunes d'Arlequin; la plus grande et la plus sensible de toutes c'est l'impossibilité où je suis de retourner dans votre beau chateau. Il m'est doux de me croire obligé de vous en dire les raisons et de vous raconter toutes les contrarietes que j'éprouve. *Cela passe l'imagination.*

Comme de ma vie je n'ai rien entendu aux affaires, et que la cherté de mes editions chez Didot et la multiplicité de mes livres donnaient lieu a des memoires de 20 a 30 mille francs par an, j'ai pris un homme

1. Sur l'emplacement de l'hôtel de la Briche, démoli en 1900, s'élève aujourd'hui le siège social de la Compagnie de St-Gobain.

pour regler tout cela, et pour en etre entierement débarassé. M. Didot a trouvé tres mauvais que je prisse cet homme, et m'a déclaré tres despotiquement qu'il ne voulait plus m'imprimer, s'il n'avait pas affaire directement avec moi. Je vous avoue que j'ai trouvé moi meme ce procedé peu aimable, et comme je n'aime pas les marchés mis à la main, j'ai sur le champ quitté M. Didot, sans reflechir si je trouverais chez un autre ses caractères qui sont devenus nécéssaires pour faire suitte a mes editions. J'ai donc couru, cherché un imprimeur, et enfin le frère de Didot, l'imprimeur de Monsieur, qui a beaucoup de reputation, s'est offert a m'imprimer aussi bien que son frère et a beaucoup meilleur marché. Pour cela, il faut que nous fassions fondre des caractères. Estelle etait déjà sous presse, il a fallu la retirer, il a fallu qu'elle attendit longtems que ses nouveaux caracteres fussent prets, vous voiés que de traverses elle éprouve avant meme d'entrer dans le monde, ah! (celle-ci n'est pas la plus grande) nous sommes a peu prés venus a bout de tout. Nos carac-

tères sont achevés, on va se mettre a l'ouvrage, mais si je ne veillais pas moi meme mes ouvriers, tout irait mal. J'ai de plus des milliers de livres, de feuilles, d'estampes a faire transporter de chez mon ancien libraire chez mes nouveaux, la tete m'en tourne, et vous voiés que je ne peux pas aller au Marais.

Pardon, Madame, de vous ennuyer de toutes ces minuties, mais vous etes bonne, vous ecouteriés les chagrins d'un païsan de Sainte-Jullienne, j'ose me regarder au moins comme l'un d'eux. Tachons a present de répondre a votre dernière. *Vous avés raison*, c'est toujours là ce qu'il faut dire avec vous, je vous demande pardon du chagrin que j'ai eu, et que j'ai peut etre encore, de n'avoir pu vous adresser l'hommage si vrai de mon respect, de mon amitié, de ma veneration, oh! je l'ai beaucoup regretté, cela est vrai, parceque je pense bien ce que j'avais dit. Mais tout est fini, n'en parlons plus, j'y penserai toujours.

J'ai parlé hier [beaucoup] de vous, Ma-

dame, avec Mme de Vandueil[1] avec qui j'ai diné chez M. l'abbé Mignot[2]. Elle vous loue, comme si elle vous connaissait beaucoup.

J'ai vu hier Mlle Caroline[3] au Sallon, ou tout le monde l'admirait. Je me suis vanté de l'avoir souvent trainée dans un fauteuil, et la dessus on m'a cédé la meilleure place pour la regarder. Comment n'etes vous pas venue du Marais exprés pour voir votre fille au Sallon? Sans cette *raison*, vous l'eussiés fait.

Point de nouvelles, si ce n'est la brulure du chateau de Chantilli ou le feu a fait un affreux ravage. M. le Prince de Condé n'y était pas. Quand il l'a appris, il a demandé si

1. Probablement Marie-Angélique Diderot, fille de l'encyclopédiste, qui avait épousé Abel-François-Nicolas Caroillon de Vandeul, « écuyer intéressé dans les affaires du roi », d'après l'acte de baptême (1775) de son fils, député et pair de France, mort en 1850.

2. Conseiller-clerc au grand conseil, l'abbé Mignot (1725-1791) était le frère de Mme Denis, de la marquise de Florian, et le neveu de Voltaire. C'est dans son abbaye de Scellières que celui-ci fut tout d'abord enterré. L'abbé Mignot a écrit de nombreux ouvrages surtout historiques, dont l'exactitude et l'impartialité ne sont pas contestées.

3. Mademoiselle de La Briche, née en 1781, morte comtesse Molé (1845).

quelqu'un avait péri, et quand il a su que non, ce n'est rien, a-t-il dit, puisqu'il n'est question que d'argent. Le jour de Saint-Louis, feste de sa fille, il l'avait conduite a Ville-Genis, chateau qu'il a bati, meublé, rempli de provisions, il a donné là une feste a sa fille, et quand, le soir, elle a voulu s'en aller, c'est a moi de partir : lui a-t-il dit, car vous étes chez vous....

Présentés bien vite mes respects bien tendres a Mme la comtesse d'Houdetot, mettés moi aux pieds de Mme la comtesse Charles, demandés lui si elle a fait passer les romances a M. Cherubini, instruisés moi, s'il vous plait, de votre marche, pour qu'au moins je puisse vous joindre à Monhuchet [1] et vous assurer vous et Madame Prévost du respect et des sentiments que toutes deux vous m'avés permis.

Mille graces vous soient rendues, Madame, pour le charmant buste que vous m'avés envoié, pour la grace que vous mettés a vos dons, pour les bienfaits que je vous dois!

1. Propriété de M. de Savalette à Saux-les-Chartreux non loin de Longjumeau.

j'ai donc Fenelon, et je l'ai par vous; il me semble que c'est lui meme qui me donne son buste. Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des justes et des bons, repande sur vous ses bénédictions les plus rares! Il a déjà commencé, il vous a donné les vertus du ciel et la graisse de la terre. Puisse-t-il charger Mlle Caroline de vous payer tous les plaisirs, toute la reconnaissance, tout le respect que vous doivent ceux qui vous connaissent bien!

A MADAME DE LA BRICHE

Ferney, païs de Gex, 3 juillet 1788.

Depuis huit jours, Madame, je suis dans le plus beau païs du monde; mais je l'aurais trouvé bien plus beau, si j'y etais venu un mois plus tard. Ma route a un peu ressemblé au pelerinage d'un bon Musulman. Je me suis arretté a La Mecque, et suis venu a Medine. En passant à Monbard, j'ai visité le tombeau de Buffon. Si vous veniés par la Bourgogne, je vous conseillerais d'en faire autant. Vous seriés surement émue en montant une haute montagne sur laquelle est batie l'église ou reposent les cendres du Pline français. La chapelle où il est déposé est toute tendue de crépes, et le sarcophage est encore exposé, environné de flambeaux;

il restera ainsi un an. Cette chapelle que M. de Buffon fit batir pour son pere, sa mere et sa femme, est située sur un point très elevé de la montagne, et correspond au cabinet fameux, où M. de Buffon écrivit l'histoire de l'homme. Ce cabinet dans lequel Rousseau se mit à genoux et dont il baisa le seuil est à la cime d'une tour; de sorte que, placé entre l'église et la maison de M. de Buffon, vous voiés à droit[e] l'azile ou reposent ses cendres, a gauche la retraite ou il gagna l'immortalité.

Je m'appercois que je bavarde comme un voiageur; si je m'en croiais, je vous décrirais toute ma route, et je vous raconterais la petite feste que l'on m'a donnée a Semur. Ah! si M. de Bonneville[1] avait été là, il aurait été charmé, pourquoi? Parceque c'était charmant. On m'a donné un concert composé en entier des romances d'Estelle. Malheureusement la jeune personne qui representait Estelle etait fort laide, fort marquée de la

1. Nicolas, comte de Bonneville, maréchal de camp. Il fut élu, en 1789, député de la noblesse aux États généraux par le bailliage d'Évreux.

petite vérole, et avait les yeux comme la pauvre Lia. De sorte que lorsqu'elle regardait tendrement Nemorin, cela ne fesait point du tout un bon effet. Elle chantait a merveille, mais ce jour là, elle avait un rhume si prodigieux qu'on ne l'entendait pas meme parler. Avec cela, on sentait bien ce qu'elle voulait dire, et elle avait au fonds les talents du cœur. Pour celui qui jouait le rôle de Nemorin, c'était bien différent. Il avait cinq pieds et demi a peu prés quarrés, car il y avait presque aussi loin d'une de ses épaules a l'autre que de ses souliers a son toupet. Je n'ai jamais vu un plus beau berger. C'etait le vicaire de la paroisse; une voix superbe, et qui fesait trembler toute la maison. Tout le monde etait ému et mourait de peur, lorsque M. le vicaire chantait à tue tête : « Qu'il est doux de finir ses jours, » etc. Enfin, Madame, j'ai eu assurement beaucoup de plaisir chez vous, a vous entendre chanter vos romances; mais je dois a la verite de vous dire que ce plaisir là n'avait rien de commun avec celui que m'a fait éprouver le concert de Semur.

Depuis que je suis ici, je ne vois plus de bergers vicaires, mais je trouve beaucoup de gens aimables qui me comblent de bontés. Il est impossible d'en marquer davantage a un etranger que la ville de Geneve ne m'en marque. Tous mes jours sont pris sans exception, et je visite les bords du lac, j'en mange les belles truites, avec tout ce qu'il y a d'aimable a Geneve.

Malgré tout cela, Madame, il me tarde de retourner dans ma cellule, et de ramener ma tante l'abbesse[1] dans son royaume. J'aurai l'honneur de vous parler un jour de cette tante qui est une femme d'un grand mérite, et d'un esprit qui vous plairait bien, car il est naturel et juste. Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui, ni le papier. Je compte aller aux glacieres de dimanche en 8; j'y passerai 4 jours; je serai bien tenté de graver sur la nége votre nom, et les expressions si vraies de mon respect et de ma reconnaissance pour vous; mais on dit que cette nége fond, et cela ne peut convenir a ces deux

1. Mme de Narbonne-Lara, abbesse de l'abbaye de Saint-Louis de Vernon, règle de Saint-Augustin.

sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'etre, Madame, votre tres humble et tres obeissant serviteur

FLORIAN.

Voulés vous bien presenter mes respects a Mme Prevost et Mlle Caroline?

A MADAME DE LA BRICHE
CHEZ MME LA COMTESSE D'HOUDETOT
DANS LA VALLÉE DE MONTMORENCY,
A SANNOY

Vernon, 19 octobre 1788.

J'ai un tres grand plaisir, Madame, a vous donner de bonnes nouvelles de la santé de mon prince. Il me semble que ses vertus établissent du rapport entre vous, et que, sans beaucoup le connaitre, vous devés l'aimer. Depuis mon arrivée ici, je le trouve infiniment mieux; les vapeurs se dissipent, sa douce gaité revient, il cause davantage et semble se plaire a mes petites dissertations sur les Espagnols et sur les Hébreux. Je ne peux vous dire la joie que le retour de sa santé me cause, celle qu'en ressent son adorable fille qui m'écrit tous les couriers, et qui va se re rendre

auprés de son pere, augmente beaucoup mon bonheur. J'aime a vous en faire part, madame. Votre approbation ajoute a toutes les bonnes choses.

Je mene ici une douce vie. Nous sommes tres solitaires, ce qui me plait chaque année davantage. Je lis mes auteurs espagnols, je travaille a mon cher Gonzalve, et j'entens peu parler des parlements, ou des etats généraux. Le travail, la lecture, un peu de conversation remplissent toutes mes journées. C'est ainsi que j'aime a les passer. L'Academie avait grand tort de me reprocher ma jeunesse, elle est loin de moi depuis longtems; j'ai tous les gouts vieux, surtout celui de la retraite, et je demande d'avance aux personnes qui ont de la bonté pour moi la permission de m'y livrer tout cet hiver. Je veux le passer a Grenade, avec la reine que vous aimés, avec des héros que vous aimerés peut etre, au milieu des tournois et des festes. Je ne les quitterai que pour une autre feste plus intéressante encore pour moi, c'est celle du 16 décembre[1].

1. La Sainte-Adelaïde.

Je vous serais bien obligé, Madame, de presenter mes respects à madame la comtesse d'Houdetot. Quelque soit mon desir de retourner a Sannoy, je prevois qu'il me sera impossible de le satisfaire. J'ignore absolument quand je partirai d'ici, je vous avoue meme que je serai faché d'en partir, et tant que je n'importunerai pas, mon devoir et mon cœur m'y retiennent. D'ailleurs, la bonne princesse va venir, et il est si doux d'être de sa cour. Faites donc, s'il vous plait, Madame, agréer tous mes regrets, et soiés sure que ce n'est pas sans peine que je renonce au bonheur de passer quelques jours prés de vous.

Un motif de plus m'y rappellerait; je crois M. de Savalette avec vous. Je vous demande d[e] vouloir bien lui dire mille choses tendres de ma part; et lui ajouter que M. le duc de Penthievre que j'ai instruit de son accident[1] m'a chargé de lui témoigner tout l'intérêt qu'il prend a sa parfaite guérison. Vous ne m'oublierés pas non plus, Madame, auprès

1. M. de Savalette s'était cassé un bras au cours d'une promenade en voiture faite avec Mme de La Briche.

de M. de Saint-Lambert, et vous présenterés mes hommages a Mme Prevost et a Mlle Caroline.

Adieu, Madame, je vous quitte pour lire quelques chapitres de l'Alcoran, car il faut savoir sa religion; et je compte qu'une ou deux de mes reines maures seront tant soit peu dévotes. Cela ne gate rien, je vous assure; et leurs amants les en aimeront mieux.

Il ne me reste pas assez de papier pour finir à la française; je finirai donc comme un vrai musulman en priant Allah de veiller sur vos jours, et de vous accorder autant de bonheur qu'il vous a donné de vertus.

A MADAME DE LA BRICHE
AU CHATEAU DU MARAIS, PAR ARPAJON

Ce mercredi, 23 septembre 1789, au matin.

J'ai couru hier, Madame, en arrivant, dans deux ou trois maisons, espérant pouvoir trouver quelque bonne nouvelle a vous écrire. Tous les visages se ressemblaient, tous les propos etaient les memes et il est au moins inutile de vous les répéter.

Cependant Paris me parait tranquille, le pain est un peu plus abondant. Voilà ce que je puis vous dire de mieux. Ce qu'a fait M. Necker hier à l'assemblée nationale, son discours, ses projets vous seront expliqués par les journaux mieux que par moi. Je n'ai pu parvenir a me procurer la dessus un détail clair et sur. Il s'agit, je crois, de faire donner un centieme de tous les biens. On évalue ce don à 600 millions. On va faire

pour 600 millions de billets de banque ayant cours, comme ceux de la caisse d'escompte, et d'ici a 10 ans on retirera ces billets. Voila tout ce que j'ai pu recueillir, et ce que je ne puis meme certifier. J'espere que ce nouveau projet sauvera l'estat. Le roi, la reine et les 5 ministres on fait porter hier leur vaisselle a la monnoye. *Je l'ai vue passer.* Les Cortez d'Aragon et de Castille n'auraient pas souffert qu'Isabelle portât la sienne.

Voila tout ce que je puis vous dire, Madame, de politique et de nouvelles. J'aime bien mieux vous parler de mes regrets, de mon chagrin d'avoir quitté le Marais. A mesure que je m'en éloignais, les nuages de l'horison devenaient plus noirs, l'air s'épaississait, et je ne sais quelle inquietude melée de peur remplacait la douce satisfaction dont mon cœur a joui sans cesse chez vous, et qui ne m'a quitté qu'a votre porte. Il ne tiendrait qu'a moi de vous dire pourquoi l'on est si heureux au Marais, pourquoi le charme des vertus aimables se communique autour de la maitresse du lieu, mais je vous respecte trop pour vous louer a vous meme, et je vous suis

trop attaché pour risquer de vous dire ces vérités là. Je me borne a vous demander de me continuer toujours une amitié dont vous avés fait un besoin de ma vie, et que je meriterai, du moins par mon tendre respect et ma vive reconaissance.

Je vous prie de faire la meme assurance a madame Prevost, a mademoiselle Caroline, et de me rappeller au souvenir de tous vos heureux habitants du Marais.

A MADAME DE LA BRICHE,
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'EVÊQUE,
FAUBOURG SAINT-HONORÉ, A PARIS

Chateauneuf-sur-Loire, par Orléans,
23 octobre 1789.

Me voici, Madame, sur les bords de la Loire qui ne valent pas pour moi ceux de la tranquille et humble Remargue[1]. On m'assure pourtant que je suis dans un fort beau païs, que la vue est superbe, que Chateauneuf est magnifique ; je le veux bien, cela m'est égal, mais le Marais et Sanois sont plus beaux.

L'important pour moi, c'est que je suis où je dois etre, et vous devés sentir mieux que personne le beaume que cette idée met dans le sang. M. le duc de Penthievre est ici, entouré de païsans qui l'adorent, qu'il

1. La Remarde, petite rivière qui prend sa source à Clairefontaine, passe au Marais pour se jeter, à Arpajon, dans l'Orge, affluent de la Seine.

nourit, qu'il fait travailler. Tout est calme dans notre canton; notre village a du pain et point de pauvres; cette maniere vaut la loi martiale, et le chapeau du seigneur du lieu est le véritable étendart de la paix.

Nous n'en sommes pas moins désolés, moins navrés des nouveaux tumultes qui ont encore eu lieu à Paris. Le vénérable Filou avait raison, lorsqu'il nous disait au Marais que l'abondance ne pouvait renaitre qu'à la S[t] Martin. Nous en aprochons, grace au ciel! Plaise a dieu que ce soit la fin de nos maux!

Pendant ce temps-là, Madame, vous avés fait, selon votre usage, de bonnes actions. Vous avés été marier vos amants meuniers, vous avès renouvellé les noces de Gamache pour Basile et pour Quitterie; j'y ai bien pensé, je vous assure, et j'ai vivement regretté de n'avoir pu vous aller demander la permission de tremper mon crouton de pain dans une de ces belles marmittes qu'on ne peut regarder sans attendrissement.

Je vous suppose de retour a Sanois, où je voudrais pouvoir etre avec vous. Rappelés moi, je vous prie, a l'aimable maitresse du

lieu, a M. de S^t^Lambert, a tous ceux et celles qui veulent bien me conserver un peu d'amitié; et dites leur que je la mérite par la reconaissance que je leur ai vouée.

Je ne ris guere ici, Madame; je crois même que je ne rirai plus. Voila plus de quatre ou cinq jours que j'ai pris une longue habitude de mélancolie qui ne me quittera surement plus. Je sens que le chagrin passe dans mon sang, et je dis tout a fait adieu aux plaisirs fugitifs de ce monde. Je travaille pourtant un peu, c'est à dire 7 ou 8 heures par jour. Cela me distrait quelques instants de mes idées noires.

Gonzalve s'en trouve assés bien, vous le trouverés bien changé, et sa Zuléma plus jolie. Je compte ne m'occuper que d'eux seuls, pendant mon séjour ici qui sera long. Et j'espere que vous trouverés que je n'aurai pas perdu mon hiver.

Pourvu que le votre soit tranquille, Madame! Je l'espere, je le souhaite encore plus. Il me tarde bien de voir la justice reprendre son cours ordinaire; il me tarde de voir des coupables punis, car il est bien

difficille qu'il n'y en ait pas, et je vous assure que le vœu que je forme le plus souvent est celui de Chiméne a Alphonse : justice ! justice !

Si vous avés la bonté de m'écrire, mandés moi ce que vous savés. J'ai toujours eu grande foi en vous. C'est vous qui souvent m'avés empeché de desesperer de la république, et vous seule pouvés m'embellir l'avenir, comme vous embellissés le present de ceux qui vivent avec vous.

Adieu, Madame, presentés, s'il vous plait, mes respects a madame votre mere, et mettés moi aux pieds de mademoiselle Caroline qui ne songe guere a moi, et a qui cela est bien égal. Si madame la comtesse Charles est encore a Paris, assurés la, s'il vous plait, de tous les sentiments qu'elle daigne permettre, et ne doutés jamais, je vous en prie, que ceux du tendre respect que j'ai pour vous dureront autant que mes jours.

A MADAME DE LA BRICHE
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE,
FAUBOURG SAINT-HONORÉ, A PARIS

Chateauneuf-sur-Loire, par Orléans,
16 novembre 1789.

Je vous crois de retour a paris, Madame, et les nouvelles que j'en reçois me font esperer que vous y etes tranquille. Vous avés du pain, du calme, et tout contribue a augmenter ma foi pour vos prédictions. Rien n'a pu vous détourner de continuer votre vie ordinaire. Vous avés toujours porté au milieu du tumulte l'intrépide sérénité de votre ame, et, heureusement pour la vertu que ce succès encouragera, vous vous en trouverés fort bien.

Je lis ici, avec beaucoup d'avidité, tous les papiers publics qui nous arrivent; et j'avoue humblement et confidemment a vous seule, Madame, que j'aprouve fort les der-

niers décrets de l'assemblée. Ils ont prononcé sur les biens du clergé, comme la raison avait prononcé depuis longtemps. Tout finit, tout a un terme; même les choses absurdes, qui durent à la vérité plus que les autres.

On n'ose parler ainsi a la foule de personnes que ce moment rend malheureuses, et qui ont peut être le droit de crier. Mais, pour juger sainement les opérations nouvelles, il faut, ce me semble, se dépouiller en entier des vieilles idées, des opinions reçues, se mettre, pour ainsi dire, tout nud; eh! combien de gens tiennent a leur fourure! Gagnons du temps, sans secousse, sans commotion, et je crois que les fourures tomberont de vetusté.

Deux seuls points m'inquiettent, Madame, et je voudrais bien que vous me rassurassiés. Le premier, c'est de savoir si l'assemblée est parfaitement sure du vœu, du consentement, de l'adhésion des provinces: et si elle a soin de s'en assurer souvent. Le second, c'est de savoir encore, si l'union, l'intelligence des ministres du roi avec les députés, est aussi

intime, aussi franche, que je me plais à le penser. Voila, je crois, les deux grands pivots de notre félicité, de notre tranquillité futures. Si ces deux bases sont certaines, tout ira, tout s'arrangera. N'etes vous pas de mon avis?

Voila bien assés de politique, et beaucoup trop pour moi, qui n'y suis pas fort. J'aime mieux vous parler de votre belle noce, dont le récit charmant m'a fait autant de plaisir que celui du bon Cervantes. Vous savés meme y méler une impression de sentiment que l'on ne trouve pas toujours dans les écrits de *ce grand homme*; et Quitterie ne vaut pas Mlle Filou, a beaucoup prés.

Nous n'avons point de ces festes là, sur nos tristes bords de la Loire. Des vents furieux nous forcent de ne sortir qu'en voiture, et l'on n'y rit pas comme en charaban. Je suis fort aise d'être auprès de mon prince, surtout dans ce moment, où il est presque seul, et mal portant; mais je regrette paris, et le regretterai bien davantage le 16 décembre.

A cette époque, nous serons a Chanteloup,

où nous allons dans les premiers jours du mois prochain. Je prends déjà mes mesures, pour pouvoir transporter, au mois de janvier, notre déjeuner de décembre et je vous remercie de tout mon cœur, d'avoir daigné m'en parler la première. Ce n'est pourtant pas votre lettre qui m'y a fait penser.

Adieu, Madame, présentés, s'il vous plait, mes respects a Madame votre mere, et a mademoiselle Caroline, dont le souvenir me flatte beaucoup. J'espère lui rappeler un jour les bontés qu'elle avait pour moi, au Marais; et je ne sais trop comment elle prendra alors la chose. Je laisserai par écrit dans mes Confessions, qu'elle m'a longtems tutoyé.

Je n'ai que le temps de mettre a vos pieds mon respect, mon attachement et tous les sentiments que vous mérités si bien, et qu'il est si doux d'éprouver. Comment se porte M. de Savalette? il ne m'a pas répondu.

A MADAME DE LA BRICHE

Monhuchet, ce dimanche 12 may 1790.

Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que mon ouvrage fut le plus parfait des livres? C'est ainsi que Michel Cervantes commence la préface de don Quichotte. Ai-je besoin, Madame, qui n'etes jamais oisive, de vous jurer que je voudrais de tout mon cœur etre au Marais. Je vous assure bien franchement que je me fesais une feste de ce petit voyage; vous savés que l'histoire du recrutement m'a forcé d'aller a Paris ou l'incertitude, les variations, l'ordre exprés de ma section m'ont retenu jusqu'au mercredi. A cette époque, j'ai eu la permission de retourner a Sceaux, mais après l'engagement formel de me représenter dans la journée ou l'on m'enverrait chercher. Je suis venu le jeudi a Monhuchet, où je ne suis

qu'a une heure de Sceaux, et où l'exprés qu'on pourrait m'envoier de Paris viendrait me joindre fort aisement. J'ai trouvé M. de Savalette avec un mal au pied qui l'empêche de marcher. Je suis sans cheval, sans voiture, sans livres, et aprés trois jours passés a nous entretenir de vous, je m'en retourne demain a Paris ou j'ai a fournir mon contingent d'assignats, où mon Capitaine m'attend, où M. Didot me demande, ou j'ai a parler a des commissaires qui ont mis le scellé double sur tout l'hotel de Toulouze[1] et l'ont ajourné pour mon appartement. Ainsi je suis venu jusqu'a moitié chemin du Marais, j'ai vu la terre promise du haut de la montagne de Nébo, et je n'ai pas été plus heureux que Moïse qui ne la regretta pas tant que moi.

Je ne vous dis pas tout cela, Madame, pour que vous receviés mes excuses, nous ne sommes pas dans un temps a excuses, mais pour que vous me plaigniés un peu. Depuis

1. Le duc de Penthièvre habitait cet hôtel, aujourd'hui la Banque de France, construit en 1620 sur les plans de François Mansart pour Phélippeaux de la Vrillière, acheté et agrandi en 1713 par le comte de Toulouse dont il porta depuis le nom.

l'Academie jusqu'au recrutement, mon âge, qui n'est pourtant pas l'âge brillant de la jeunesse, m'a causé beaucoup d'embarras.

Je ne reçois plus de nouvelles de votre amie[1]; elle me boude et prétend que ma dernière lettre était un glaçon. Si la société devient aussi difficile que la vie nous serons bien, avant peu de temps: Cela me rappelle le mot de d'Alembert qui disait : les pauvres hommes n'ont pas été contents que la nature leur ait donné cent coups de pied dans le ventre, ils y ont joint cent coups d'épingle. J'attendrai que votre amie ne soit plus fachée, et je lui écrirai alors des lettres brulantes d'amour; en supposant qu'il nous reste du papier et des plumes, car il est asses vraisemblable qu'on ne nous laissera que l'amour.

Dites bien, je vous prie, a madame votre mere, a madame de Fezenzac, meme a madame de La live[2], quoiqu'elle ne se soucie guere de moi, combien je suis desolé de

1. La comtesse Charles de Damas.

2. Marie, Louise, Josephe de Nettine, seconde femme de M. de la Live de Jully, mère de Mme de Fezensac et de Mme de Vintimille.

n'avoir pu leur presenter mes petits juifs[1], qui s'étaient parés, qui avaient déjà pris des branches de palmier, pour aller passer la feste des Semaines, vulgairement dite *Sabouhoth*, dans la ville sainte, avec l'élite d'Israël, retenus, par le dieu des armées, en deça de monts de Seïr, ils elevent de loin leurs bras vers le voile du Saint des Saints, et prient l'aimable Caroline, dont le cœur et le visage rappellent si bien Rachel, d'être l'interprette de leurs vœux, de leurs regrets, de leur douleur. Caroline a déja protégé les vieillards aveugles de notre nation elle daignera proteger aussi les jeunes soldats captifs.

Adieu, Madame, je guetterai votre passage pour vous parler de mon tendre respect, et j'irai avec mon chien, vous attendre sur les carrefours de la grande route de Ninive où Jonas ne prêche pas encore.

1. *Eliézer* et *Nephtalie*.

A MADAME DE LA BRICHE
AU CHATEAU DU MARAIS, PAR ARPAJON

Paris, 9 aoust 1790.

Il y a bien longtems, Madame, que j'aurais du me rappeller a votre bonté, a votre amitié; mais je sais que vous n'etes point de celles qui oublient, et vous etes meme capable de pardonner a un général comme moi, chargé de prendre et de défendre Grenade, de maintenir le bon ordre a Sceaux, de chasser les musulmans d'Espagne, et de faire danser les citoyennes du district du Bourg la Reine, vous lui pardonnerés, dis-je, de manquer quelquefois de temps. Notre fédération m'a beaucoup occupé. Je vous raconterai les grands evenements qui se sont passés sur notre petite place, je vous dirai le discours que j'ai prononcé, et vous chanterés sur votre piano les chansons de notre ma-

gister, corrigées par notre procureur sindic.

Hélas! Madame, je voudrais bien rire un peu; mais *ça ne va pas*. Les motions recommencées au Palais Royal, l'inquietude, la fermentation sourde qui regnent m'affligent. Cette histoire du chatelet[1] exalte, divise les esprits. Je la crois peut etre prematurée. Elle ne réussit point dans le peuple; elle inquiette les gens de bien. J'espere de notre bonne, excellente, courageues garde nationale qu'il n'y aura point de bruit; je l'espere; mais je ne suis ni gai, ni content.

J'etais venu passer quelques jours a Paris, pour finir mon histoire des Maures a la bibliothèque du roi. J'ai fini, je m'en retourne dans mon hermitage de Sceaux attendre le 1[er] ou le 2 septembre. C'est la belle et grande époque de l'année pour moi; c'est ma pâque, mon beïram. Je vous apporterai, graces au ciel, tout mon ouvrage pret a etre imprimé, et je le recommencerai, s'il le faut, d'aprés vos conseils.

1. Le procès dit des « Journées d'octobre » dont la procédure interminable et des plus embrouillées n'était pas sans émouvoir l'opinion.

Ecrivés moi un petit mot, Madame, soit à Paris, soit à Sceaux par le Bourg la Reine, pour me donner des nouvelles de votre tete, de votre santé, de celle de madame votre mere, et de l'aimable Caroline a qui je vous prie de presenter mes tendres respects. Rappellés moi aussi, je vous prie, à Mme la comtesse d'Houdetot, a M. de Saint-Lambert, et conservés moi toujours un peu d'amitié. Je l'aime trop pour n'en etre pas un peu digne. Recevés avec votre bonté ordinaire cette assurance, ainsi que celle du respect tendre que vous a voué pour sa vie.

J. P. Claris, ci-devant Florian.

P.-S. — Gardés vous de vous allarmer sur ce que je vous dis de Paris. N'oubliés pas que je loge auprés du Palais Roial, que par conséquent je vois toujours ce qu'il y a de mieux, et que souvent il n'y a du beau que dans cet endroit. Vous entendés bien.

A MADAME DE LA BRICHE

A Monhuchet, ce mercredi 22 septembre 1790.

Je serais privé trop longtems, Madame, d'un plaisir qui m'est nécessaire, si j'attendais a jeudi prochain, pour vous remercier du bonheur dont j'ai joui chez vous, pour vous parler de la peine tres vive que j'ai éprouvée hier en vous quittant. Vous etiés triste aussi, cela m'a occupé tout le chemin, et m'occupe encore. Cela me donne le besoin de vous écrire et meme de recevoir de vos nouvelles. Si vous avés un moment, je vous prie de me le donner. Vous me ferés beaucoup de bien et vous aimés a en faire.

Mon voiage au Marais a été fort aimable pour moi, j'ai trouvé là tout ce que j'aime du monde et tout ce que j'aime de la retraite. Le plaisir de communiquer ses idées a des gens qui vous en rendent, la gaité qui vient de la paix, la confiance qui nait de l'estime,

et *le rire*, que je prise autant que le bon La Fontaine prisait *le dormir*; j'ai joui de tout cela dans votre société, et j'ai joui de plus du calme, du loisir, de la liberté que je cherche souvent dans la solitude.

Pardonnés moi de vous en remercier, Madame, car c'est de vous que tout cela vient. Il n'est peut etre pas assés délicat de vous le dire a vous meme; mais comment ne pas vous parler de cette bonté toujours mélée de grace, de cet esprit si aimable qui rend piquante jusqu'a la douceur, et de cette attention continuelle pour les autres, qui n'a jamais l'air de l'attention, mais bien celui de l'interet.

Soiés tranquille, j'en resterai là. Je ne dirai pas meme ce que je pense pour votre excellente mere. Ce serait vous louer encore. Elle meriterait pourtant un long article; mais il ne faut pas oublier qu'elle est la plus modeste de nous tous, quoique de nous tous ce soit elle qui ait fait le meilleur ouvrage.

Pour votre amie, c'est différent. L'impunité dont je jouis depuis si longtemps auprés d'elle m'a donné presque le droit de lui dire

toutes ses vérités. Le détail en serait long dans une lettre. D'ailleurs on serait tenté de vous adresser tous les compliments qu'on peut lui faire. Son tendre attachement pour vous est si bien le premier sentiment de son ame, la premiere source de sa vie, que de là lui vient sans doute tout ce qu'elle a de bon et d'aimable. Je ne lui en sais aucun gré, c'est a vous que je le rapporte. Je vous assure que cette amitié n'est pas un des moindres charmes que l'on trouve auprés de vous. Les plaisirs sont plus doux encore, lorsqu'ils offrent un bel exemple. On devient meilleur, tout en jouissant; on se dit : ces deux femmes là vaudraient beaucoup séparées, mais leur union les fait valoir mieux. Auprés de vous, votre amie devient plus aimable; auprés d'elle vous paraissés plus parfaite. Ah! si jamais (chose dont je ne parlerais pas, si cela n'etait arrivé a Oreste et Pilade) vous aviés quelque leger tort à vous pardonner l'une a l'autre, je vous connais si bien toutes deux que je suis sur que la plus heureuse ne serait pas celle qui recevrait son pardon.

Adieu, Madame, daignés excuser le bavardage d'un oisif, qui vous regretterait de meme, quand il serait occupé. Je retourne ce soir a Sceaux, *par Le Bourg la Reine*, où peut etre vous m'adresserés une petite lettre. J'y vais beaucoup penser au Marais, et jeudi 30, je viendrai diner avec vous ici, vous rendre compte de votre commission pour la pendule, et vous répeter les expressions bien vraies, bien senties de mon respect et de ma tendre amitié.

M. de Savalette, a qui j'ai dit que je vous écrivais, me charge de vous assurer des sentiments que vous lui connaissés bien.

A MADAME DE LA BRICHE

Vernon, ce 2 novembre 1790.

Je suis à l'hopital, Madame, depuis une quinzaine de jours; et vous devés juger que ce séjour parait au moins un peu étrange, lorsqu'on a passé le mois de septembre au Marais ou à l'Alhambra. Cependant, j'y suis déja tout accoutumé, et je ne m'en vais demain que parceque l'on m'a fait entendre qu'il fallait ceder la place a un grand nombre d'honnêttes gens que les décrets[1] envoient tous les jours ici.

Pour vous parler plus sérieusement, quoique vous aimiés assés a rire, je vous dirai que mon voiage a été fort triste. J'ai trouvé ma tante desolée; tout ce que j'ai pu lui

1. Les divers décrets de 1789 et 1790 sur les biens du clergé, sur sa constitution civile, sur les ordres religieux et, entre autres, le décret du 8 octobre 1790.

dire pour lui inspirer du courage, de l'espoir, de la resignation, n'a pas servi de grand chose. Il faut etre juste; il n'est pas plaisant pour une abbesse, qui a toujours conduit a merveille ses affaires et sa maison, de se voir dépossedée, réduite à l'état de simple religieuse, forcée de voir la destruction de sa communauté, et n'ayant d'autre ressource qu'une pension incertaine, et une liberté dont l'idée ne peut s'accorder avec sa conscience. Ma tante est une femme de mérite et d'esprit; mais la sensibilité, la timidité de son sexe ont été doublées par la vie religieuse. Dans un cloitre, un changement de confesseur, une communion reculée de quelques heures sont de veritables douleurs, jugés de l'effet qu'y produisent les décrets. Je ne puis m'empecher d'excuser les larmes que je voudrais essuyer. Tout cela m'a rendu malheureux pendant mon séjour ici.

Je n'ai pu travailler; mais, pour me distraire un peu, j'ai lu le roman de votre cœur, votre bien aimé Grandisson. Ah! Madame, vous avés raison, et je l'aime autant que

vous. Je ne connais pas de cours de morale plus beau, plus complet, je dirai meme plus aimable que votre histoire de Grandisson : je ne le trouve point au dessus de l'humanité. Il est envers les hommes ordinaires ce que sont Télémaque et Cirus pour les princes vulgaires. C'est un modèle admirable que Richardson nous propose, et je ne puis vous dire a quel point cet admirable ouvrage m'a plu. Je crois qu'il m'a rendu meilleur; je crois que je vous estime et vous aime davantage depuis que je connais mieux ce que vous aimés. Combien l'auteur devait avoir de vertu, de raison, d'esprit! Il n'y a que votre miss Biron, pour laquelle je me sen[t]s un fond d'aversion que rien ne peut détruire. C'est Clementine qui est cause de cela; c'est peut etre meme Emilie que je prefére cent fois a votre précieuse d'Henriette. Oh! la sotte femme! Je la respecterai, je la saluerai, si je la rencontre; mais pour causer jamais avec elle, pour l'aimer, pour marcher à coté d'elle a la promenade, jamais. Elle est bégueule, vaniteuse, babillarde, pincée, et surtout raisonnarde, défaut que je

ne puis souffrir. J'aimerais mieux Clementine à 60 ans, laide, folle, impotente, cul de jatte, que votre Biron a 18 ans. Je ne sais si vous etes comme moi.

En voila trop pour cette sotte merveille de Northamptonshire. Que m'importe? Je vais demain a Paris, pour n'en plus sortir, j'espère, de l'hiver. Je vais m'établir au coin de mon feu, avec Zuléma, qui vaut mieux que votre Biron, quoiqu'il ne tienne pas a vous assurement qu'elle lui ressemble, puisque vous voulés qu'elle soit dans la joie de son cœur de voir son amant égorger son frere. Vous aimez cela; je le veux bien; et cela sera. Mais, comme je vous disais, je vais passer mon hiver avec mes maures, et dans la solitude. J'irai pourtant vous voir aussitot que vous serez a Paris. Daignés presenter a Mme d'Houdetot mes respects et mes regrets de ne pouvoir aller a Sannoy. Je ne le peux pas; car j'ai vendu mon cheval, ce qui fait que je suis sans chevaux. D'ailleurs, j'ai besoin de retraite et de travail, et je crois que ma santé n'est pas bonne. Je m'en vas, je le sens bien, et je décline a vue d'œil.

Avant de mourir, je serais bien aise que vous parlassiés de moi a Mme Prevost, a Mlle Caroline (qui ne ressemblera pas à miss Byron) et a M. de Saint-Lambert. Je voudrais aussi que vous m'écrivissiés un petit mot pour assurer de votre amitié quelqu'un qui vous a voué un respect bien tendre.

A MADAME DE LA BRICHE

Hornoy[1], ce 29 juillet 1792.

J'allais vous écrire, Madame, au moment ou M. de Savalette me communique la lettre que vous lui avés adressée. Je vois avec peine, mais sans surprise, que vous allés quitter votre Hurepoix[2] pour la Normandie. Je conserve cependant l'espoir d'engager M. de Savalette a vous aller voir, et je l'accompagnerais surement pour prendre ensuite la route de Vernon, où, a vue de païs, je pourai bien passer une grande partie de mon hiver, *si hiver y a*. Mais tout cela dépend d'une foule de circonstances impossibles a calculer d'avance. En attendant, voici une

1. Le château d'Hornoy, aux environs d'Amiens, appartenait à Alexandre-Marie-François de Paule de Dompierre d'Hornoy, président de la première chambre des enquêtes du Parlement de Paris.

2. Nom de la région de l'Ile de France où était situé le Marais.

lettre pour M. Vilbert concierge d'Anet, qui est un homme fort estimable, fort obligeant, et mon ami. Je lui indique les moyens de vous loger mieux que vous ne seriés a l'auberge que je crois fort mauvaise. J'aurais bien écrit au maitre d'Anet pour qu'il l'ordonnât, ce qu'il aurait surement fait avec plaisir, mais tout cela vous eut peut-etre génée. J'imagine que ma lettre a M. Vilbert remplira mieux vos vues. Vous ferés bien, pour jouir de plus de liberté, de profiter du moment ou le Prince est a Vernon. Il y est a present. J'envie bien à M. Vilbert le plaisir de vous conduire sous les superbes arbres d'Anet. Je vous recommande le *bois des Cordéliers*, qui fut planté par le grand Vendôme. C'est de ces bois dont parle La Fontaine a la fin du charmant et sublime poëme de Philémon et Beaucis. Je vous recommande *l'isle d'Amour*, à la pointe de laquelle Mme la duchesse du Maine venait s'asseoir avec Fontenelle, Chaulieu, La Fare, Sainte-Aulaire, et jouait avec ces aimables hotes a une espece de lotterie, où chacun, suivant son lôt, etait obligé de faire une

églogue, un conte, un ouvrage, dans lequel, comme a dit d'Alembert, quoiqu'ils cherchassent toujours l'esprit, ils avaient cependant le bonheur de le trouver. Je ne vous parle point de la chambre de Catherine de Médicis, de celle de la belle Diane, du Cerf que cette chaste épouse fit placer sur la porte avec une inscription en l'honneur de son mari, tout cela ne vous touchera guere; mais je vous exorte a consacrer une aprés-midi a visiter le champ de bataille d'Yvry, où vous verrés un monument simple et de bon gout, élevé par M. de Penthievre a la place meme ou se reposa Henri IV vainqueur. Rappellés vous qu'a la meme place, j'ai vu le prince Henry de Prusse examiner avec sa lunette les positions des deux armées, et deviner, a la simple vüe du terrein, l'endroit par où l'on avait attaqué, ceux par où l'on avait fui, enfin jusqu'aux plus petits détails qu'on sait encore de tout ce qui arriva. Faites vous montrer, si vous voulés changer d'objets, la chambre de ce roi de Navarre Charles le Mauvais. Voila tout ce que je peux vous indiquer, et que je voudrais vous expliquer

moi-meme un peu plus en détail peut-etre que ne le fera le frotteur.

En voilà assez sur Anet. M. de Savalette a du vous dire que nous habitons un païs assés triste, mais assés calme (du moins jusqu'à ce moment). Nous n'avons pas les belles promenades de Roinville[1] et de la fontaine, et quoique, je ne sais pourquoi, vous me regardiés comme un barbare et comme un Goth toutes les fois que je m'avise de parler campagne ou nature, je vous assure qu'elles me manquent. Je passe la plus grande partie de mes jours avec ma Bible, Racine et la Fontaine. Je travaille pour Caroline, et c'est à elle, et non à vous, que j'annonce que notre petit poëme de Tobie[2] s'avance, malgré les inconcevables difficultés du sujet. Si ce n'était pour Caroline, si le sujet n'était pas juif, je l'aurais jetté vingt fois dans le feu. Mais j'espère en venir a bout. Vous le lirés, si vous voulez, quand il sera imprimé, car je

1. A peu de distance du Marais près de Dourdan.

2. Ce poème parut en 1792 placé à la fin du volume des *Fables* (1re édition).

vous déclare que manuscrit il ne sera jamais lu qu'a Caroline. Il n'y a qu'elle qui sache sentir combien est belle et aimable cette touchante simplicité, cette peinture des mœurs antiques, cette morale toujours prise dans le cœur, toujours préchée par les faits, qui font de cette histoire trop peu connue un des plus précieux monuments qui nous soit resté. Je songe à Caroline quand je fais parler l'Ange, et je desire qu'elle soit plus contente que moi de ce que j'ai fait. Enfin, la peine que j'y prends me rend fort heureux, et je trouve doux de m'arracher au moment present pour me transporter a Ninive, au milieu des israëlites, lorsqu'ils tournaient leurs yeux en plein vers la sainte cité devenue la proie des barbares, lorsqu'ils étaient dans les chaines d'etrangers insolents et cruels. Au train dont j'y vais, aux peines que je me donne, j'en ai encore pour bien longtemps.

Pardonnés tout ce petit détail, qui n'est, je le répéte, que pour Caroline, a qui je présente mon tendre hommage, au nom du dieu de jacob.

Je m'aperçois, madame, que je suis aussi long et aussi bavard qu'un grand prophête. Je ne puis finir cependant sans vous prier de me rappeller au souvenir de Mme Prevost et de l'aimable M. de Praroman[1], si vous l'avés encore avec vous. Adieu, madame, je n'ai pas besoin, j'espere, de charger personne de vous parler de ma respectueuse, tendre et constante amitié·/.

1. Gentilhomme suisse au service de la France.

A MADAME DE LA BRICHE

Ce 22 septembre 1792.

J'ai eu bien souvent, madame, le desir de vous écrire, mais en verité le courage me manquait. Je vous savais assés tranquille chez vous; vous saviés que je l'etais aussi. Que dire de plus? les consolations de l'amitié ne sont bonnes qu'en presence.

J'ai pourtant écrit a l'aimable Caroline, directement a son adresse, par la poste. J'ignore si elle a reçu ma lettre. Elle a écrit plusieurs fois ici depuis, et n'en a pas parlé. Si ma lettre est perdue, il n'y a pas grand mal.

Aujourd'hui j'ai besoin de tenir un petit Conseil avec vous, pour un très frivole objet, il est vrai, mais le temps presse, et il me faut votre avis. J'ai fini mon poëme de Tobie; j'en suis assés content, et je vais le faire imprimer à la suite du petit volume

de mes fables. Ce n'est pas sa place; mais je le joins a ce volume pour que ceux qui ont déjà les précédentes editions de mes bagatelles puissent avoir tout et ne se plaignent pas. Vous savés que ce Tobie est consacré a Caroline et a Zephyrine[1]. Voici la manière dont j'aurais envie de le faire imprimer, pour laquelle il me faut votre attache. Voyés si cela vous convient, et daignés me le dire franchement :

TOBIE

Poème.

A mesdemoiselles d. L. B.[2] et d. D.[3]
âgées de 9 à 10 ans (rectifiés cette datte).

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservés seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit empressé de savoir
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutés l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire;

1. Adélaïde-Louise-Zéphirine de Damas d'Antigny (1784-1838), mariée 1° en 1802, à Charles-Elzéar-François, comte de Vogüé; 2° en 1813, à César-Laurent, comte de Chastellux, maréchal de camp, pair de France.

2. De La Briche.

3. De Damas.

C'est un juste, un bon pere, un cœur pur, bienfesant,
Qui n'aime que son dieu, les humains, son enfant.
Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangeres;
Lizés, lizés Tobie a coté de vos meres.
Dans Ninive autrefois, etc....

Voilà tout, madame; cela n'est pas merveilleux, mais enfin jugés l'intention, et si ces faibles vers vous conviennent, si vous ne voiés aucun inconvénient aux lettres initiales du titre, je vais envoier le manuscrit a l'imprimerie. Pour peu que vous trouviés qu'il n'en faut rien faire, je commencerai a « Dans Ninive autrefois, etc. » et je me contenterai du plaisir d'avoir pensé à votre fille que j'aime doublement pour elle et pour vous.

Je m'étais fait un plaisir de vous lire ce petit ouvrage, de vous en donner la fleur, etc. Nous ne sommes pas dans le temps des plaisirs. Vraisemblablement vous ne le verrez qu'imprimé. Je me hatte de me débarasser de mes fables qui avancent et seront bientôt finies. Grace au ciel, je n'aurai plus rien. Ma collection sera complette dans les deux formats; elle restera telle

longtems. Mon désir, mon espoir, mon ferme dessein étant de me livrer à la retraite la plus profonde et la plus obscure, soit en France, si l'on peut y vivre, soit ailleurs, si on me laisse de quoi avoir le vivre et le couvert. Mes amis, qui sont en bien petit nombre, et à la tête desquels vous êtes, m'aimeront j'espere toujours, et me laisseront (non pas etre heureux, ce mot ne sera français de longtems) mais etre existant a ma maniere. J'ai toute ma vie été sobre en fait de desirs, et le seul vœu qui remplisse toute l'étendue de mon ame, c'est une petite chambre avec un verrou en dedans, mes livres et un peu de feu.

Je vous prie, Madame, de presenter mes tres tendres respects a madame votre mere. J'espere que le juste amour qu'on a pour vous et pour elle dans le beau païs que vous habités vous assure le calme de votre chambre. C'est le seul auquel il faille prétendre. Votre pauvre amie a eu bien des douleurs de tous les genres depuis que je l'ai quittée. Nous continuons a vivre ici assés paisiblement. Adieu, madame, j'ai eu du plaisir a corriger,

il y a quelques jours, l'épreuve de la fable des sarigues. Votre nom y est en toutes lettres, ainsi que vous me l'avés permis. J'attens votre dernier mot pour ce qui regarde Caroline. Je ne suis plus dans l'age d'écrire aux filles, meme en vers, sans adresser l'épitre aux meres. Je crois pourtant, tout bien considéré, que vous pouvés fermer les yeux sur ce petit commerce-ci.

Adieu encore une fois, Dieu vous conserve! Comme dit madame de Sévigné, si vous ne m'aimiés pas toujours un peu, je ne me soucierais guere qu'il me conservât.

D'Hol[bach][1] me charge de vous presenter son tendre respect.

1. Le fils du philosophe et encyclopédiste.

A MADAME DE LA BRICHE

Ce 16 octobre 1792.

Il y a longtems que chaque matin je me dis que je vais répondre a votre aimable lettre du 30 septembre mais tantot c'est M. de Sav[alette] qui vous écrit, tantôt M. de Ho[rnoy]. Je ne veux pas que toutes nos lettres arrivent ensemble, je remets au lendemain ; et le lendemain je travaille à mon poëme juif, et je ne puis quitter le dieu de nos peres. Pardonnés le moi, comme il pardonnait a son peuple toutes les fois qu'il se repentait.

Je suis charmé que vous ayés été un peu contente de la dédicace de Tobie. Jamais je n'eus tant d'envie de bien faire. Ce sont mes adieux, non a l'amitié a laquelle on tient pour la vie pour peu qu'on vous connaisse, mais a la société, aux petites choses qui quel-

quefois y mettaient du charme. Caroline sera mes derniers amours en vers. Je vais meme abandonner la poësie, et me livrer entièrement a l'histoire et a la retraite. Ces deux choses-là se conviennent fort. Je m'en suis donné ici, comme le joueur, pour la derniere fois. Indépendamment du Tobie de Caroline, j'ai fait mes quatre chants hébreux; et je vous avoue que Galatée et Estelle ne sont pas dignes d'etre les servantes, les Agar, de mes deux petits juifs. Ah! vous verrés, vous verrés! cela sent Juda que cela embaume.

N'est-il pas bien ridicule de vous ennuyer de ce qui m'occupe, et de répondre ainsi a votre touchante lettre dont la tristesse m'a fait du mal. J'en ai eu aussi beaucoup de tristesse, j'en ai encore beaucoup; mais le Seigneur a rabattu de mes chagrins ceux que j'avais sentis depuis le 1^er^ octobre de l'année passée. Quand j'ai vu qu'on ne voulait pas accepter de bonne foi la paix bonne ou mauvaise qu'on donnait, je me suis vivement affligé d'avance. Sans etre plus habile qu'un autre, j'ai prevu de grands malheurs. Ils ne m'ont pas plus surpris que les victoires de

nos troupes sur les etrangers. Vous savés ce que je vous ai toujours dit sur ce dernier point. Tout peuple qui veut etre libre l'est, et le sera malgré l'univers. Je ne demande a present que la paix, des loix, de la clémence, du repos pour tous et l'obscurité pour moi. Vous qui vous connaissès en morale, je crois que c'est aussi votre gout.

J'ai a vous parler dé votre amie. Elle m'a écrit souvent, jusqu'au 16 septembre. Je lui ai fidellement repondu. J'ai taché de la consoler, de lui donner du courage. Ma derniere lettre, où je rappellais exprés toutes les qualités dont elle est ornée, qui la rendent si chere a ses amis et si respectable pour tous, où je parlais fort au long de son amour pour les gouvernements libres. Vous auriés approuvé le tour qu'avait pris l'amitié. Elle m'annonça le 16 la mort de son pere, me dit de ne pas lui écrire, depuis onc n'en ai entendu parler. Je n'ai pu répondre a cette lettre du 16, et je voudrais bien que vous lui disiés ce qui m'a empeché de lui exprimer toute la part que j'ai prise a sa juste douleur, tout le desir vif et vrai que j'ai de la savoir,

sinon heureuse, du moins en paix. Enfin l'amitié tendre et respectueuse que mon cœur lui a vouée. Demandés lui, s'il vous plait, si elle a reçu cette lettre dont je vous parle, et, sans se donner la peine de m'écrire, qu'elle me fasse dire qu'elle m'aime. Voila une petite commission que je recommande a votre bonté.

Vous savés peut-etre que nous retournons a Paris, au commencement de la semaine prochaine. J'y serai accablé d'affaires, relativement à mes impressions, a ma tres médiocre fortune, où je me suis sottement avisé de faire des changements au mois de juillet dernier. Beau moment! et pris avec autant d'esprit que de sagesse! tout est là depuis ce temps. Mes apologues a demi imprimés, un monsieur, qui me croyant mort apparemment, s'est mis à faire une collection complette de mes œuvres, l'a annoncée dans les journeaux, et la vend comme celles de Saint-Evremond; un petit procés a ce sujet; oh! tout cela est charmant, et la tete m'en tourne déja. J'espere pourtant m'en tirer, à force de courses et de peines. Si j'ai fini, ou

seulement mis un peu d'ordre à tout cela, j'irai revoir ce Marais, azile du bonheur, et au moins des vertus; mais je ne puis vous en répondre, et vous en voiés les raisons. Ai-je besoin de vous dire que j'en ai envie, et que ce ne sera pas ma faute si je ne fais pas ce que je désire le plus?

Je voulais aller a Vernon, où ma pauvre tante a véritablement besoin de moi, je ne le peux pas. J'irai cet hiver. Vous serés a Paris, cet hiver, je l'espere, je le crois. J'irai vous lire mes Juifs.

Vous sentés bien que je ne vous quitterai pas, sans remercier Caroline de son aimable apostille. Elle écrit mieux que vous, votre Caroline; vous en mourrés de jalousie, mais c'est égal. Je la prie de me conserver son amitié; d'ici a 5 ou 6 ans, j'y compte bien, mais quand son esprit, ses talents, tout ce que vous savés bien, la rendra l'idole du monde, adieu bon soir les pauvres amis de l'enfance, elle demandera de qui est Tobie. Je ne le crois pas pourtant car au milieu de ce que j'aime en elle, ce que j'aime le mieux est son cœur. Ce cœur là est un bien de famille.

Je vous prie de presenter mes respects a madame votre mere. J'espere que sa santé se soutient toujours; et c'est vous deux qu'il faut en féliciter.

Adieu, Madame; voila, je crois, une assés longue lettre et de ma petite écriture. Je ne vous ai pourtant pas tout dit, car je ne vous ai pas assès parlé de mon tendre, respectueux, et eternel attachement.

Si je ne puis aller au Marais, je déchirerai mes vetements, je couvrirai ma tete de cendre, jeunerai d'un soleil a un autre, et crierai devant le Seigneur.

A MADAME DE LA BRICHE
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE
A PARIS

Bizy[1], ce 13 mars 1793.

Non, surement, Madame, je n'ai pas douté que vous n'eussiés pris une grande part et a ma douleur, et a la perte qu'a faite l'humanité[2]. Vous devés porter le deuil, votre ame est de la famille. Je connais bien de plus votre amitié pour moi, j'y compte, j'y compterai toujours. Vous l'avés rendue necessaire, non seulement au bonheur de ma vie, mais au repos de ma conscience.

J'ai repondu a votre amie je ne sais pas quoi, car c'etait dans les premiers moments de mon arrivée ici. J'ai écrit plus tard et en

1. Château du duc de Penthièvre à Vernon.
2. Le duc de Penthièvre était mort à Vernon le 4 mars.

détail a Mme de Beauvau[1]. Je ne puis que vous repeter, en abrégeant beaucoup, en abrégeant extrememement, que tout ce que vous pouvés imaginer de douleur, de pieté, de vertu, de raison, de douceur, de bienfaisance toujours en pleurs et jamais distraite, se trouve réuni dans la maitresse de cette maison[2]. Elle est l'objet de la pitié, de l'admiration, de l'amour, de tout ce qui approche du chateau.

Nous avons ici une de vos voisines, Mme de Bourbon[3], que je trouve bien aimable. Elle fait du bien a sa sœur, qui, grace au ciel, est beaucoup mieux pour la santé. Plus de convulsions et beaucoup de pleurs; hélas! mon Dieu! voila pour elle la perfection de la santé.

Mon voyage est triste et penible encore plus qu'il ne devait l'etre. Ma tante est

1. Marie-Charlotte-Sylvie de Rohan-Chabot, mariée en premier lieu à Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise, et en secondes noces à Charles Juste, prince de Beauvais-Craon (1720-1793), maréchal de France, membre de l'Académie française.

2. Mme la duchesse d'Orléans.

3. Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon (1750-1822). Elle était sœur du duc d'Orléans et mère du duc d'Enghien.

retombée malade. Je n'en suis pas content. Je suis venu hier m'etablir au chateau, je retournerai peut etre demain a la ville.

Vous seriés fachée que je ne vous dise rien de mon sort. Le testament me laisse 2 5oo francs de rente viagere. Quand il ne me resterai au monde que cela, j'en aurais ce qu'il m'en faut; et j'en aurai davantage. Malgré les bontés dont on me comble, les instances meme qu'on me fait, malgré mon respect et mon attachement pour la fille de mon bienfaiteur, je veux rester libre et me retirer dans un petit et solitaire azile. Je fais chercher dans ce moment aux environs de Paris une maisonnette et un jardinet, où je veux aller m'enfermer pour n'en sortir que pour aller au Marais, a Monhuchet et à Vernon. Ces trois noms et le nom doux de *chez moi*, nom que ma langue n'a jamais balbutié qu'un instant lorsque j'eus le malheur de perdre aussi un tres bon pere, ces quatre mots, dis-je, vont composer toute ma géographie. Je voudrais bien que ma maison fut ou sur la route d'Orléans ou vers

le faubourg Saint-Honoré. On y cherche plus que partout ailleurs.

Adieu, Madame, que cette lettre soit pour vous, pour votre amie, pour le bon M. de Savalette. J'espere vous revoir dans une huitaine, si... si... je ne sais rien, sinon que je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, et que je suis sur que vous le voulés bien.

P.-S. — Bien des respects tendres, s'il vous plait, a votre excellente mere. Qu'elle se ménage bien; ma tante retombe par des imprudences. Parlés de moi a Zephirine, a l'israélite Caroline, et à notre ami M. de Praroman, qui, quoique étranger, n'est pas un amalécite.

A MADAME DE LA BRICHE
A MÉRÉVILLE, PAR MONERVILLE,
ROUTE D'ORLÉANS

Sceaux, ce 7 juin 1793.

Vous etes trop instruite, Madame, pour ignorer que lorsque le peuple de Dieu avait commis de grandes fautes, on se procurait un pauvre bouc nommé *Hazazel*, qu'on chargeait de toutes les iniquités, et qu'on envoiait ensuite dans le dezert. J'ai peur qu'on ne m'ait un peu apellé Hazazel au Marais. Je n'accuse personne, et, sans vouloir donner a cette triste histoire plus d'importance que votre bonté ne lui en donne, je me borne a vous assurer sur ma parole d'honneur que je me rendis a Monhuchet avec mon paquet fait pour le Marais. Tout le reste ne me regarde plus.

Vous avés été fachée; j'en suis affligé, et

cependant je vous en remercie. Vous me permettés de reparer plus mes pertes que mes torts, je profiterai de cette permission avec une joie tres sincere. J'espere que vous en etes sure; j'espere meme qu'en y reflechissant vous ferés l'effort d'imaginer que, si l'on avait voulu me suivre, j'aurais pu passer au Marais les huit jours que j'ai passés a Monhuchet.

J'en arrivai hier, après avoir été une semaine avec M. d'Hor[noy] que je desirais de voir. Me revoici dans ma petite retraite, où je suis fort paisible, travaillant beaucoup, menant une vie qui me plait, et ne sentant en verité que les peines de mes amis. La mort de M. de Beauvau m'en a causé beaucoup, pour lui, qui etait bon et aimable, pour M. de Saint-Lambert dont j'apprends que la santé est fort loin d'etre bonne, pour Mme d'Houd[etot] que tout cela frappe d'affreux contrecoups. Je sais aussi que Mme de Fez[ensac] est tres souffrante, que Mme de La Li[ve] est malade, j'ai besoin de me dire que vous vous portés bien; et puis je me dis que tout cela finira par altérer votre santé

si vous n'apellés pas a vous le courage que je vous connais.

J'en demande pardon a l'aimable Caroline, je ne mets qu'au second rang le chagrin de la savoir mécontente de moi. Elle s'apaisera, j'en suis sur, ainsi que Mme de D[amas] qui me boude, et qui a raison, car je lui demontrerai quand elle voudra qu'elle a eu tort avec moi. Mais ce n'est pas le moment de faire ces demonstrations; gardons tout cela pour le Marais. Il faut reserver les querelles pour le moment où l'on est heureux.

J'adresse cette lettre à Mereville[1], où M. de Savalette m'a dit que vous etiés. Je l'ai laissé avec toute sa famille, et j'ai le bonheur de penser que mon petit voyage lui a fait plaisir. Je leur lizais le soir le nouveau Don Quichotte qu'ils ont traité comme le duc et la duchesse traitaient le chevalier de la Manche. Je ne puis m'empecher de vous confier que je suis content de mon ouvrage, et que j'espere raccomoder Cervantes avec beaucoup de gens d'esprit qui n'ont pour-

1. Château de M. de Laborde, situé non loin d'Étampes. Ses splendeurs et surtout celles du parc qui l'entourait étaient célèbres.

tant pas celui d'admirer ce grand génie. *Génie* n'est que juste au moins, souvenés vous de cela, madame de La Briche.

Adieu, Madame, je n'ai point envie de rire, et je sens que je finirais par là si je causais avec vous plus longtems. Je me dépeche donc de presenter mes respects tendres a madame votre mere, de me mettre aux pieds de la jeune israëlite a qui vous aprenés la loi, de vous prier de me rappeller a ceux qui, a Mereville, veulent bien songer a moi, et de vous assurer que de tous vos nombreux amis personne ne sent mieux que moi combien vous mérités d'etre aimée.

A LA CITOYENNE LA BRICHE
CHEZ LA CITOYENNE D'HOUDETOT
A SANOIS, DÉP[T] DE SEINE-ET-OISE

Sceaux, ce lundi 30 septembre 1793.

Je vous prie de remarquer que c'est aujourd'hui lundi, que je n'écris jamais aux personnes que j'aime le plus que le jour du Sabbath, mais que pour vous remercier de votre si aimable lettre, pour vous dire combien j'en suis touché, reconnaissant, enorgueilli, je ne connais plus de jour de repos.

Après ce petit préambule, je vous parlerai, si vous le voulés bien, d'autre chose, c'est-à-dire du plaisir extreme que m'ont fait vos petites pages. J'aurai une double obligation aux belles choses que vous m'annoncés de Méreville, puisqu'elles m'attire-

ront encore une fois de vos nouvelles. Je tiendrai de grand cœur mes engagements pour le mois de novembre. J'irai avec vous dans ce beau lieu, que je ne trouverai point beau, parceque je connais le Marais, et que pour les cœurs hébreux il n'y eut, il n'y a qu'une Sion. Quand a Sannois, je compte bien m'y rendre, aussitot que j'aurai reçu mon congé définitif pour ne pas aller voir ma tante. Je vous prie de remercier madame d'Hou[detot] de la permission qu'elle m'en donne, de lui presenter mes respects bien tendres, et de l'assurer ainsi que M. de St-Lam[bert] du plaisir que je trouve toujours a les chercher.

Il est un peu mal a vous, dans une lettre aussi aimable que la votre, d'avoir l'air de vous mocquer de moi, en me remerciant du bonheur dont j'ai joui au Marais. Cela ressemble a un général qui remercierait un de ses soldats d'une bataille gagnée. Qu'étions-nous sans vous?.... Voila tout.... Suffit.... et vous m'entendés. N'en parlons plus, s'il vous plait; je trouve fort doux de penser beaucoup à ce Marais; mais comme je n'y

suis plus, la tristesse me gagne vite lorsque j'en parle.

Je n'ai presque pas quitté ma table de travail, depuis que je vous ai dit mon second adieu. Assis au coin de mon feu, j'ai décrit les noces de Gamache, en pensant aux noces de Filou. Ce morceau, plus difficile qu'on ne croit, m'a donné beaucoup de peine. Il est quelquefois long dans l'original, et je mets infiniment plus de temps, j'éprouve beaucoup plus d'ennuy, a retrancher quelque chose a mon bien aimé Cervantes, qu'a traduire ses grandes pages. Les amants sans doute sont ainsi faits; ce ne sont pas les douleurs qui les tuent, ce sont les défauts de l'objet aimé, si toutes fois ils les voient. Quoiqu'il en soit, mon Gamache est a peu prés fait, et j'espere que vous en serés contente, au mois de may prochain; car il n'est que ce mois dans l'an, lorsqu'on est au 30 septembre.

Vous m'avés fait un vrai plaisir de me donner des nouvelles de nos amis voyageurs. J'aime depuis longtems et beaucoup l'un d'eux; il me semble l'aimer davantage

depuis qu'il a su gagner et mériter votre amitié. Je ne vous demande pas de lui parler de moi, quand vous lui écrirés, mais je vous prie de me parler de ce qu'il fait, quand vous le saurés.

Mon papier s'use, et je n'ai rien dit à la seule personne que je crois plus parfaite que vous. J'espere que votre cœur et meme votre orgueil, m'entendent. Quoique son visage soit bien joli, je n'en étais pas toujours content au Marais, et le seul conseil de morale que ma severité trouve a lui donner, c'est de ménager beaucoup sa santé. Après ce point important, je lui recommanderai encore de me conserver un peu d'amitié; afin que j'aie le plaisir, lorsqu'elle aura une cinquantaine d'années, de pouvoir vous dire d'une voix cassée que je suis le plus ancien ami de votre fille.

J'ai reçu de votre amie une lettre charmante, amicale, douce, aimable; elle m'avait écrit, la poste seule a tort, et voila notre brouillerie tout-à-fait oubliée. Parlés de moi, je vous en prie, a votre bonne et respectable mere, aupres de qui je ne me vante point

de l'aimer autant que tous ceux qui la connaissent. Adieu, bonne et aimable Caroline, je vous prie de bien dire a madame votre mere que personne ne lui est plus respectueusement et plus tendrement attaché que moi.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 1er juin 1903
pour
la Société des Bibliophiles François
sur les presses de A. Lahure,
9, rue de Fleurus,
Paris.

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305